

LES CLASSIQUES DE L'ORIENT

COLLECTION PUBLIÉE SOUS LE PATRONAGE

DE

L'ASSOCIATION FRANÇAISE DES AMIS DE L'ORIENT

ET

LA DIRECTION DE VICTOR GOLOUBEW

VOLUME IV

IL A ÉTÉ TIRÉ DU PRÉSENT OUVRAGE : 15 EXEMPLAIRES TIRÉS EN DEUX ENCRES SUR VÉLIN D'ARCHES, RENFERMANT UNE DOUBLE SUITE EN NOIR ET EN BISTRE DES PLANCHES HORS TEXTE SUR PAPIER DE SOIE JAPONAIS TYCOON, NUMÉROTÉS DE 1 A 15.

140 EXEMPLAIRES TIRÉS EN DEUX ENCRES SUR VÉLIN D'ARCHES A LA FORME, NUMÉROTÉS DE 16 A 155.

1.500 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN BOUFFANT DES PAPETERIES DE PAPAULT, NUMÉROTÉS DE 156 A 1665.

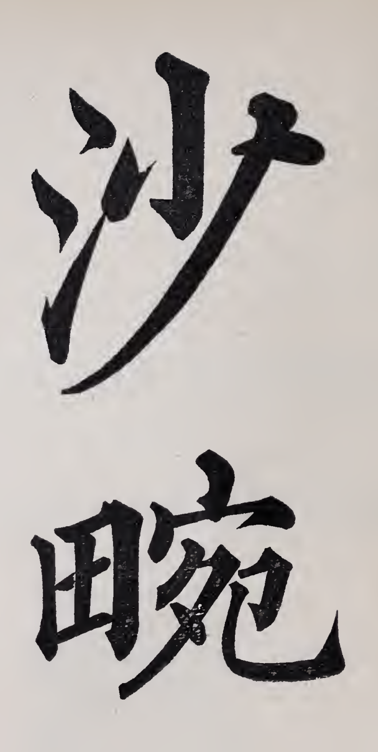
N° 1.018



CONTES ET LÉGENDES

DU

BOUDDHISME CHINOIS



Le frère aîné exposa de nouveau en détail à son frère cadet la théorie de l'impermanence, lui montrant que le souffle que nous émettons en respirant ne revient plus et que déjà nous appartenons à une génération suivante.

(Cinq cents Contes et Apologues, *Vol. II, p. 21.*)

QU'IL ME SOIT PERMIS DE DÉDIER

CE RECUEIL POSTHUME AUX AMIS SI DÉVOUÉS

QUI, DANS LA *SALLE ÉDOUARD CHAVANNES*

AU MUSÉE GUIMET,

ONT MIS EN VALEUR LA MISSION DE MON MARI

EN CHINE

ET A CEUX QUI ONT RAPPELÉ DANS LE *BULLETIN ARCHÉOLOGIQUE*

DE CE MUSÉE

CE QUE FURENT SA VIE ET SES TRAVAUX :

H. D'ARDENNE DE TIZAC, VICTOR GOLOUBEW,

JOSEPH HACKIN, JEAN LARTIGUE,

SYLVAIN LÉVI, M. ET Mme PAUL MALLON,

ALEXANDRE MORET,

PAUL PELLIOT, Mme RAPHAËL PETRUCCI,

EN TOUTE RECONNAISSANCE.

A. ÉDOUARD CHAVANNES.

Les Éditions Bossard *expriment leur gratitude à la* Librairie Leroux, *qui a bien voulu autoriser la reproduction d'un certain nombre de Contes puisés dans les* Cinq Cents Contes et Apologues, *traduits par* Édouard Chavannes, *membre de l'Institut (3 vol. in-8).*

LES CLASSIQUES DE L'ORIENT

CONTES ET LÉGENDES
DU
BOUDDHISME CHINOIS

TRADUITS DU CHINOIS

par

EDOUARD CHAVANNES
Membre de l'Institut
Professeur au Collège de France

PRÉFACE ET VOCABULAIRE

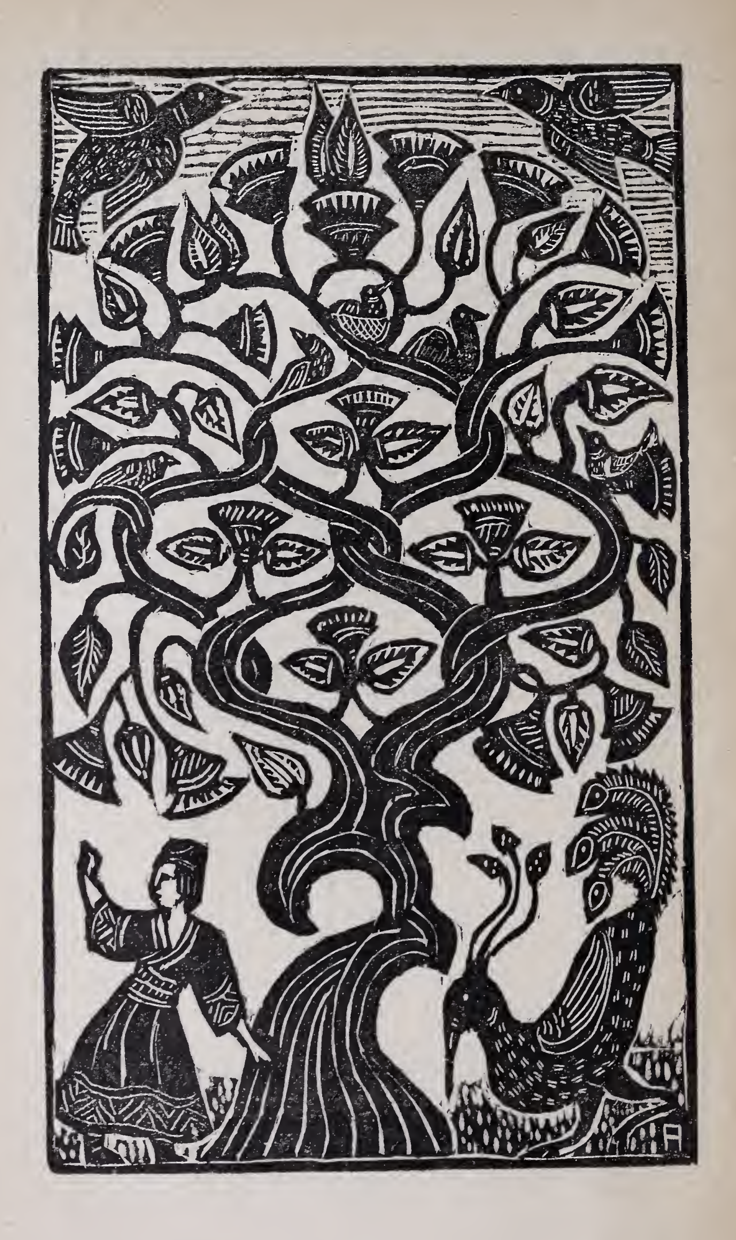
de

SYLVAIN LÉVI
Professeur au Collège de France

Bois dessinés et gravés par Andrée KARPELÈS



ÉDITIONS BOSSARD
43, RUE MADAME, 43
PARIS
1921





PRÉFACE

Les traductions qu'on va lire, contes ou récits édifiants, risquent de se présenter au lecteur superficiel comme l'innocente fantaisie d'un érudit en veine de distraction. Est-ce la peine d'avoir appris le chinois, et de le posséder magistralement, pour rapporter de l'Extrême-Orient au public occidental un simple équivalent des Contes de ma mère l'Oye *ou des* Fables *d'Ésope, alors que tant d'œuvres de philosophie, d'histoire, de littérature attendent encore un interprète? Rien ne saurait être plus faux qu'un pareil jugement. Si Édouard Chavannes, au cours d'une carrière effroyablement laborieuse et magnifiquement féconde, s'est jeté avec son ardeur coutumière dans l'étude des contes et des fables du boud-*

dhisme chinois, c'est qu'il mesurait d'avance l'immense portée de ces recherches et qu'il en pressentait les résultats lointains.

La simple expression de « bouddhisme chinois » évoque pour l'initié, par les deux termes qu'elle accole, une vision singulièrement grandiose. Le bouddhisme, né dans l'Inde gangétique, au pied de l'Himalaya, vers le VIe siècle avant l'ère chrétienne, propagé par l'apostolat à travers toute l'étendue du continent indien, introduit en Bactriane sous le patronage de rois grecs, passe à l'est du Pamir, derrière les hordes et les marchands, et prend pied officiellement en Chine, au palais impérial, dans le courant du Ier siècle après le Christ. Entre deux civilisations également brillantes, mais que la différence des génies semblait à jamais séparer plus encore que l'énormité des distances et des obstacles, s'ouvre alors un échange fructueux qui se prolonge sur une durée de dix siècles. L'âme attendrie de l'Inde a accompli ce miracle de captiver l'esprit positif des Chinois ; elle offre aux plus réfléchis un ensemble puissant de doctrines métaphysiques qui embrasse l'univers entier pour le ramener au néant; aux plus délicats, elle apporte les chefs-d'œuvre d'une littérature pieuse où l'imagination met toutes ses ressources au service de la foi; pour agir sur la foule, elle dispose d'un moyen tout-puissant

qu'elle n'a pas créé sans doute, mais qu'elle manie avec une incomparable perfection : le conte.

L'Inde n'est pas, comme on le répète encore trop souvent, la mère des contes. Le conte est un genre universellement humain, qui a prospéré en tout temps et en tout lieu. Mais il n'en est pas moins vrai que l'Inde a traité les contes avec une faveur particulière et avec un bonheur merveilleux. L'Hindou est un conteur né ; la vivacité de sa fantaisie anime ses créations ; mais il a de plus le don de fixer, sous la forme écrite, le charme magique de sa parole. La littérature de l'Inde est sans contredit le plus riche trésor de contes que le monde possède ; le fameux recueil des Mille et une Nuits qui a fait la gloire des conteurs arabes n'est guère dans son ensemble qu'une transposition aisée à reconnaître d'originaux indiens. L'Inde classe sur le même rang que ses deux grandes épopées, Mahâ-Bhârata et Râmâyaṇa, la collection de la Bṛhatkathâ, due à l'Homère des contes, Guṇâḍhya. Le bouddhisme, dans son impatience d'ouvrir à toutes les classes l'accès du salut, vit du premier coup le parti qu'il pouvait tirer du conte pour sa propagande ; de bonne heure ses prédicateurs, souvent issus du peuple et toujours en contact avec lui, empruntèrent les contes populaires pour en tirer, de gré ou de force, des leçons édifiantes. Le plus fré-

quemment un poète, ou plus modestement, un versificateur, cristallisait en quelques stances le noyau du récit qu'une tradition fidèle conservait dès lors de génération en génération ; autour de ce noyau stable, chacun improvisait à son goût, allongeait, augmentait, compliquait. Quand le salut de l'Église, menacée à la fois du dehors et du dedans, obligea chacune des grandes sectes à définir et à fixer ses textes canoniques, une partie du trésor des contes alla se répartir au petit bonheur dans la masse des saintes Écritures ; une autre se condensa dans les recueils spéciaux : Jâtakas si le personnage du Bouddha y tenait le rôle principal, Avadânas si le héros se trouvait dans l'entourage du Bouddha. La littérature écrite en langue palie, un dialecte du sanscrit, possède une grosse collection de cinq cents jâtakas, en prose et en vers, désignée comme le Jâtaka par excellence. La littérature écrite en sanscrit n'a rien conservé d'aussi considérable en ce genre ; mais elle peut s'enorgueillir d'un chef-d'œuvre de poésie, la Jâtaka-mâlâ, et elle est particulièrement riche en recueils d'Avadânas. Mais, dans l'immensité du désastre qui a anéanti le bouddhisme indien après l'arrivée des Musulmans dans l'Inde, la production douze ou quinze fois séculaire de l'Église a sombré presque tout entière. Et c'est ici qu'intervient heureusement,

pour combler la lacune, le bouddhisme chinois.

Les premiers missionnaires qui passèrent du monde indien dans le monde chinois connaissaient déjà par une expérience de plusieurs siècles la valeur des contes édifiants comme instruments de propagande religieuse. Avant d'organiser des communautés monastiques dans un pays où la minutieuse discipline du Bouddha ne retrouvait pas le terrain tout préparé qu'elle avait rencontré dans l'Inde, il fallait gagner d'abord la bienveillance et l'appui des fidèles laïcs; les profondeurs de la métaphysique bouddhique auraient manqué de séduction pour eux. Le minimum du credo *à l'usage du vulgaire se ramenait à la doctrine du karman qui postule la transmigration et qui explique l'existence présente comme la résultante morale de la somme des vies antérieures et comme l'amorce fatale d'une série infinie d'existences dans l'avenir; pour éviter les actes qui entraînent la damnation et pour échapper aux conséquences formidables de ces actes une fois commis, l'adoration du Bouddha ouvre une voie de salut ; son exemple est un guide, un encouragement; ses leçons, en particulier celles qu'il a données sous forme de fables ou de paraboles, expliquent et illustrent les règles de sa morale. Aussi les recueils de récits édifiants foisonnent-ils dès les commencements*

de l'activité bouddhique en Chine. Ils s'y présentent toujours comme des traductions exécutées sur un original en langue d'Occident, langue qu'on désigne au hasard, semble-t-il, soit comme langue fan, *c'est-à-dire « brahmanique, indienne », soit comme langue* hou, *c'est-à-dire « iranienne », et plus spécialement « est-iranienne » en réunissant sous cette vague rubrique la langue de la Sogdiane, la langue de Khotan, etc. Ce n'est pas sans surprise que l'on constate que les originaux des plus anciennes traductions font toujours défaut. On peut naturellement admettre que les œuvres originales ont disparu avec tant d'autres productions du bouddhisme indien. On peut aussi, et non moins légitimement, supposer que certains recueils sont en réalité des collections originales, formées par le soi-disant traducteur à l'aide de ses propres souvenirs comme une sorte de Florilège, et constituées de récits jugés ou reconnus éminemment efficaces pour agir sur les auditeurs et les lecteurs à convertir. Il est manifeste que les anciens traducteurs, préoccupés d'être fidèles à l'esprit bien plutôt qu'à la lettre, ne se faisaient pas scrupule d'accommoder à leur public la rédaction des textes. Les nombreux fragments de littérature bouddhique exhumés des sables de l'Asie centrale dans ces vingt dernières années prouvent que le bouddhisme local ne crai-*

gnait pas les accommodements de textes, ou plutôt les favorisait. Le génie hindou était trop particulier jusque dans sa forme littéraire pour être intégralement assimilable à d'autres pays. Pour devenir le bien commun de l'humanité, le Pañčatantra *a dû subir la retouche d'une main persane. Et, symétriquement, c'est sous le pinceau des traducteurs chinois que les récits du bouddhisme indien ont pris une forme appropriée à l'humanité entière; il a fallu pour les acclimater à une nature et à une société toutes différentes, en éliminer les traits singuliers, et ne retenir que les lignes essentielles.*

Ce serait assez déjà pour justifier Chavannes d'avoir traduit en trois gros volumes, un ensemble de Cinq cents Contes et Apologues (1) : *il fournissait aux indianistes et aux historiens du bouddhisme un supplément précieux de textes et d'extraits; il apportait aux lecteurs cultivés une lecture instructive, et souvent même amusante. Mais un autre intérêt encore le sollicitait; cet historien philosophe était attiré par l'histoire des contes. On sait que Cendrillon, Peau-d'âne, Barbe-Bleue et leurs congénères ont, sans rien*

---

(1) Cinq cents Contes et Apologues extraits du Tripitaka chinois et traduits en français, *3 tomes. Paris, Ernest Leroux, 1910-1911.*

perdre de leur charme captivant, acquis des titres nouveaux à la curiosité. Des recherches ingénieuses ont décélé des contes apparentés sur les points les plus distants du globe; le conte s'est manifesté comme une des denrées d'échange qui ont le plus infatigablement voyagé à travers le monde. Sauvages d'Afrique ou du cercle polaire se relient par là aux civilisations les plus brillantes, antiques ou contemporaines. L'historien des contes, le « folkloriste » suit avec une sorte de piété les traces de ces migrations qui jalonnent l'obscurité du temps et de l'espace. Les contes traduits par Chavannes viennent plus d'une fois combler une lacune dans l'intérieur d'une série, ou restituer le type le plus ancien d'un thème connu seulement à des époques plus basses. Il s'était appliqué à préparer lui-même l'historique comparatif de ses Cinq cents Contes; *le travail n'attend que des circonstances plus favorables pour être imprimé. Le lecteur curieux pourra dès maintenant trouver un spécimen de ce travail dans un mémoire publié par Chavannes dès 1905 :* Fables et Contes de l'Inde, extraits du Tripitaka chinois, *dans le tome Ier des* Actes du XVIe Congrès des Orientalistes. *Dix-sept des contes qui suivent (de II à XVIII) se retrouvent dans ce mémoire. Trois seulement d'entre eux, I, XIX, XXIV, ne figurent pas dans les* Cinq

cents Contes. *Le numéro I* (*Histoire de Fait bien et de Fait mal*) *a paru dans la revue d'études chinoises,* le T'oung-Pao, *année 1914, p. 469 sqq. Le XIX* (*l'Enfant de la morte*) *a été publié comme annexe d'un article de M. Foucher, dans le* Journal asiatique, *année 1917, t. I, p. 262 sqq. Le XXIV* (*Le Vase d'Avalambana*), *qui est le texte capital des rites funéraires du bouddhisme chinois, est tiré d'une étude sur :* Dix inscriptions rapportées de l'Asie centrale par la mission Bonin, *dans les* Mémoires présentés à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, par divers savants, *année 1902, t. XI, 2e partie.*

Au point de vue de leur date, les textes réunis ici se classent entre le IIIe et le Ve siècle de l'ère chrétienne. L'admirable précision de la chronologie chinoise dans tous les ordres de la tradition permet un classement plus rigoureux à l'intérieur de ces deux dates. L'histoire de « Fait bien et Fait mal », due à un traducteur anonyme, remonte à la dynastie des seconds Han qui finit officiellement en 225. « Les Quatre frères en désaccord », traduit par Tche-Kien dans la première moitié du IIIe siècle, est conservé dans une compilation du début du VIe siècle. « Le religieux et le chasseur », « Le roi-paon » et « Le saint enseignement d'A-li-nien-mi » d'une part; « Le roi dragon, le roi et le bélier », « Les épouses infidèles »,

« La femme à l'orange », « La femme fourbe », « Le disciple astucieux et l'éléphant femelle », « La femme qui ne perd jamais rien », d'autre part, sont empruntés à deux recueils dus au même traducteur : Seng-houei, né au Tonkin d'une famille qui y avait émigré du pays de Samarcande, mort en Chine en 280. « Le corbeau, le chacal et l'ermite », « La chatte sauvage et le coq sauvage », « Le singe et le couple de tortues », sont tirés du Cheng king, *traduit en 285 ; « Face de miroir » du* Yi-tsou king, *traduit au cours du IIIe siècle ; « Le vase d'Avalambana » est dû au traducteur Tche Fa-hou, dont l'activité va de 265 à 289 ; « L'homme entre deux âges », et « Le jeune homme qui va au-devant de la jeune fille » sont des morceaux du «* P'i-yu king *en dix chapitres », dû à l'Iranien Fa-souei, originaire du pays de Samarcande, entre 326 et 342, ouvrage perdu, mais dont des fragments sont incorporés dans une compilation de la première moitié du VIe siècle. « Le lion et le petit oiseau » est extrait du* P'ou sa ying lo king, *traduit en 376 ; « Le prince-héritier Sudâna » a été traduit par Chang-kien entre 388 et 407 ; « Le sculpteur et le peintre » est tiré du* Tsa p'i-yu king, *traduit au commencement du Ve siècle ; « Le teinturier et son fils », du* Vinaya des Sarvâstivâdin, *traduit en 404. « La mort du renard »*

provient du Vinaya des Mahîs'âsaka *traduit en 423-424. « L'enfant de la morte » est daté de 455; il est dû à un moine du Kan-sou, Tsiu-k'iu King-cheng, qui avait étudié à Khotan.*

Les lecteurs de la Collection ne manqueront pas d'observer que le sujet du récit XXII, l'histoire du prince Sudâna, se retrouve traité sous la forme dramatique dans un des trois drames tibétains traduits par M. Jacques Bacot (volume III de la Collection). Malgré l'abondance et la facilité du choix dans une littérature aussi riche, il a paru indispensable de retenir ici cette histoire, la plus célèbre et la plus populaire de toutes, et qui n'a point épuisé après vingt siècles et plus sa puissance d'émotion : on l'a racontée dans toutes les langues que le bouddhisme a cultivées : Robert Gauthiot, mort glorieusement au moment même où s'épanouissaient ses facultés géniales, en avait déchiffré une recension sogdienne découverte par Paul Pelliot en Asie centrale; les Birmans, aujourd'hui encore, aiment à en écouter le récit de la bouche des bonzes, et les malheurs du prince vertueux ne manquent jamais de provoquer de douces larmes. L'idéal de charité que le bouddhisme proposait au monde a trouvé dans cette noble et grave figure une expression parfaite.

On pardonnera à l'auteur de cette Introduction d'avoir empiété sur le domaine de la sino-

logie pour associer son nom dans un hommage posthume au nom d'un ami avec qui il avait eu plus d'une fois la joie de collaborer, et qui reste pour lui, comme pour tous ceux qui l'ont connu, l'exemple encore vivant d'une impeccable conscience mise au service de la science la plus solide.

SYLVAIN LÉVI.

Strasbourg, mai 1921.

P.-S. — *Les bois d'Andrée Karpeles sont la traduction des modèles chinois dont elle s'est inspirée, en les empruntant surtout aux estampages rapportés par Édouard Chavannes.*

L'illustration se trouve ainsi constituer, elle aussi, un hommage à la mémoire et aux travaux du grand sinologue.

S. L.





HISTOIRE DE « FAIT BIEN » ET « FAIT MAL »

Il y eut un roi de Bénarès, nommé Mo-ho-lo-chö ; il était intelligent et bon ; il gouvernait son royaume suivant la loi correcte; il ne traitait pas injustement le peuple; ce roi dominait sur soixante petits royaumes et sur huit cents bourgs ; il avait cinq cents éléphants blancs et vingt mille épouses, mais il n'avait pas de fils. Le roi en personne adressa des prières et des sacrifices aux divinités des montagnes, des fleuves, des étangs et des arbres; après que douze années se furent écoulées, l'épouse que le roi honorait le plus se trouva enceinte; la seconde épouse, elle aussi, se trouva enceinte

simultanément; le roi en fut très joyeux; de ses propres mains il faisait des offrandes à ces deux femmes; pour leur couche, leur boire et leur manger, il leur fit donner ce qu'il y avait de plus délicat. Lorsque les dix mois furent accomplis, le prince-héritier naquit; son extérieur était beau ; son aspect merveilleux était élégant ; les caractéristiques de l'homme étaient en lui au complet. La seconde épouse, elle aussi, mit simultanément au monde un fils. Le roi en fut très joyeux ; il convoqua ses ministres, les fonctionnaires de tout rang et les brahmanes maîtres dans l'art de la divination pour qu'ils tirassent l'horoscope des enfants. Prenant dans ses bras le fils de la première épouse, il le leur montra pour leur permettre de lui donner un nom; les maîtres dans l'art de la divination demandèrent : « A la naissance de cet enfant, quels pronostics heureux se sont produits ? » On leur répondit : « Pour ce qui est du premier prince-héritier, sa mère avait un naturel primitivement mauvais ; elle était méchante et jalouse; elle était arrogante et orgueilleuse; à partir du moment où elle fut enceinte de cet enfant, son caractère devint harmonieux et excellent; elle eut un visage affable et un air agréable; quand elle parlait, c'était en riant; sa première pensée était de s'informer des autres; ses doux

propos faisaient du bien ; elle était bonne et compatissante envers la multitude des êtres vivants qu'elle traitait comme s'ils eussent été de tout jeunes enfants. » Les maîtres dans l'art de la divination répondirent : « C'est là un effet de la vertu qui porte bonheur de ce fils, car c'est grâce à lui que sa mère est devenue telle. » Ils lui donnèrent donc le nom de prince Chan-yeou (excellent ami).

Quant au prince qu'avait enfanté la seconde épouse, les maîtres dans l'art de la divination demandèrent : « A la naissance de cet enfant, quels pronostics heureux se sont produits ? » On leur répondit : « Sa mère avait un naturel primitivement harmonieux et excellent ; sa première pensée était de s'informer des autres ; les paroles qu'elle prononçait étaient douces et pouvaient toucher le cœur de la multitude ; à partir du moment où elle fut enceinte, son caractère devint soudain méchant ; les paroles qu'elle prononçait étaient rudes et mauvaises ; elle était jalouse et haineuse. » Les maîtres dans l'art de la divination répondirent : « C'est là un effet des actes accomplis par cet enfant, car c'est grâce à lui que sa mère est devenue telle. Il faut donc lui donner le nom de Ngo-yeou (méchant ami). »

Allaités et nourris à la becquée, les enfants grandirent et atteignirent leur quatorzième année. Le prince Chan-yeou était intelligent et affec-

tueux ; il se plaisait à répandre des libéralités. Son père et sa mère avaient pour lui une affection toute particulière et le considéraient comme leurs oreilles ou leurs yeux. Quant au prince Ngo-yeou, son caractère était méchant ; son père et sa mère l'avaient en aversion et n'avaient aucun plaisir à le voir ; il était jaloux de son frère aîné et désirait sans cesse lui nuire et lui faire obstacle ; il n'obéissait pas à son frère aîné, mais au contraire il lui résistait et s'opposait à lui.

Un jour, le prince Chan-yeou, précédé et suivi de son cortège, accompagné de chanteurs et de musiciens et entouré d'une grande multitude, sortit de la ville et jeta les yeux autour de lui ; il vit des laboureurs qui, en défrichant la terre, faisaient sortir des insectes ; des corbeaux les piquaient aussitôt de leur bec et les avalaient ; le prince vit de loin ce spectacle ; il en fut ému et en ressentit de l'affliction ; né et grandi au fond du palais, il n'avait jamais vu pareille chose. Il demanda à ceux qui l'entouraient : « A quelle occupation se livre-t-on là pour que des êtres s'entre-détruisent ? » Ceux qui l'entouraient lui répondirent : « O prince, ce qui fait que votre royaume existe, c'est le peuple ; ce qui fait que le peuple existe, c'est le boire et le manger ; ce qui fait qu'on a à boire et à manger, c'est qu'on laboure les champs et qu'on plante les cinq sortes

de céréales, grâce à quoi la vie est conservée. » Le prince-héritier réfléchit et dit : « C'est bien douloureux ! c'est bien douloureux ! »

Étant allé un peu plus loin, il vit des hommes et des femmes qui ensemble filaient et tissaient ; allant et venant, ils s'agitaient jusqu'à l'épuisement : ils se harassaient de fatigue et se donnaient beaucoup de peine. Le prince demanda : « A quelle occupation se livre-t-on là ? » Ceux qui l'entouraient lui répondirent : « O prince, les hommes filent et tissent pour faire des vêtements, afin de cacher les parties honteuses du corps et de couvrir les cinq membres. » Le prince dit : « Ce sont là aussi des peines qui sont nombreuses. »

Étant allé encore plus loin, il vit des hommes qui mettaient à mort des bœufs, des chameaux et des chevaux et qui dépeçaient des porcs et des moutons. Le prince demanda : « Qui sont ces gens ? » Ceux qui l'entouraient lui répondirent : « Ces gens tuent des animaux pour en vendre la chair afin de gagner leur vie, et d'avoir de quoi se vêtir et de quoi manger. » Le prince sentit en un instant tous les poils de sa peau se hérisser et il dit : « Que cela est étrange; que cela est douloureux; ceux qui tuent ont un cœur qui n'est pas bon; que le fort fasse souffrir le faible et qu'on tue les êtres vivants pour nourrir d'autres

êtres vivants, c'est accumuler des maux pour plusieurs kalpas. »

Étant allé encore plus loin, il vit une multitude d'hommes qui capturaient au filet des oiseaux et prenaient à l'hameçon des poissons ; ils étaient injustes et trompeurs envers des êtres innocents ; les forts opprimaient les faibles. Le prince demanda : « Qui sont ces gens, et comment nomme-t-on leur occupation ? » Ceux qui étaient à ses côtés lui répondirent : « O prince, ils prennent au filet des oiseaux et capturent des poissons. C'est par de telles occupations qu'on se procure de quoi se vêtir et de quoi manger. » Quand le prince eut entendu ces paroles, des larmes de compassion remplirent ses yeux ; songeant que dans le monde la multitude des êtres accomplit toutes sortes d'actes mauvais et que les tourments de tout genre sont sans fin, il était pénétré d'affliction et n'était plus heureux. Il fit donc rebrousser chemin à son char et rentra au palais.

Le roi lui demanda : « O prince, pourquoi, au retour de votre promenade, êtes-vous si affligé ? » Le prince raconta au roi son père toutes les choses dont il a été parlé plus haut. Quand le roi l'eut entendu, il lui dit : « Toutes les choses que vous m'avez exposées ne peuvent pas ne pas exister de tout temps ; comment suffiraient-elles à vous affliger ? » Le prince dit : « Je désire, ô roi, vous

adresser un souhait. L'exaucerez-vous ? » Le roi répliqua : « Vous êtes le seul fils que j'aime profondément; je ne m'opposerai point à vos intentions. — Je désire, reprit le prince, avoir tout ce que vos trésors contiennent d'objets précieux, de boissons et d'aliments pour en faire universellement don. » Le roi dit : « J'accorde ce que vous me demandez et je ne m'opposerai point à vos intentions. »

Le prince Chan-yeou invita alors les ministres qui étaient à ses côtés à ouvrir les trésors du roi, à charger les objets précieux sur cinq cents grands éléphants et à sortir hors des quatre portes de la ville; puis il publia dans le royaume que ceux qui désiraient avoir des vêtements et des aliments vinssent prendre tout ce qu'ils désireraient; la voix du prince Chan-yeou fut entendue au loin dans les huit directions; tous les habitants se rassemblèrent comme des nuages, et, en peu de temps, on eut employé un tiers de tout l'avoir du roi. Alors les ministres préposés à la garde des trésors vinrent dire au roi : « Le prince a déjà dépensé un tiers de ce qui était contenu dans les trésors ; ô roi, il vous faut y réfléchir. » Le roi répondit : « Celui qui fait cela est le prince ; je ne saurais m'y opposer. » Peu de temps après, les ministres considérèrent que ce qui faisait exister le royaume, c'étaient les trésors, et que, quand

les trésors seraient épuisés, le royaume aussi n'existerait plus que de nom ; ils vinrent derechef dire au roi : « De tout ce que vous aviez d'objets précieux, les deux tiers sont dépensés ; ô roi, il vous faut y réfléchir. » Le roi répondit : « Celui qui fait cela est le prince ; je ne saurais m'y opposer. Cependant je vous autorise à user de moyens dilatoires sans qu'aucun de vous déclare ouvertement ses sentiments. » Quand le prince Chan-yeou voulut ouvrir les trésors, les ministres gardiens du trésor étaient absents parce qu'ils étaient partis ; le prince les rechercha avec diligence, mais il les manqua et ne put les rencontrer. Le prince Chan-yeou dit : « Comment ces hommes de peu oseraient-ils s'opposer à mes volontés ? Ce doit être le roi mon père qui leur a donné des instructions ; or un fils doué de piété filiale ne doit pas épuiser entièrement les trésors de son père et de sa mère. Il faut maintenant que je cherche moi-même des richesses pour les distribuer à la multitude des êtres ; si je ne suis pas capable de fournir en suffisance à la multitude des êtres vivants de quoi se vêtir et de quoi se nourrir conformément à leurs désirs, comment pourrais-je être appelé le prince fils du grand roi ? »

Il rassembla alors les ministres et les fonctionnaires de tout rang et leur demanda conseil en disant : « Quelle est la conduite la meilleure à

suivre pour celui qui cherche à se procurer des richesses ? » Dans l'assemblée, le premier grand ministre répondit : « Dans ce monde, pour acquérir des richesses, le mieux est de labourer des champs ; pour une semence on obtient dix mille fois plus. » Un autre grand ministre dit : « Dans le monde, pour acquérir des richesses, le mieux est de faire de l'élevage ; quand on garde les troupeaux et que ceux-ci se multiplient, l'avantage qu'on en retire est le plus considérable. » Un autre grand ministre dit : « Dans le monde, pour acquérir des richesses, le mieux est d'aller sur mer pour recueillir de merveilleux joyaux ; si on trouve la perle précieuse maṇi, on pourra donner en suffisance à tous les êtres conformément à leurs désirs. » Le prince déclara : « Ce moyen-là est celui qui me plaît. »

Il entra alors dans le palais et dit au roi son père : « Moi, votre fils, je désire maintenant aller sur la grande mer pour y recueillir des joyaux merveilleux. » Quand le roi eut entendu cette parole, il fut comme un homme qui s'étrangle et qui ne peut ni avaler, ni cracher ; il dit au prince : « Mon royaume vous appartient ; tous les objets précieux qui sont dans mes trésors, prenez-les et faites-en usage à votre guise ; pourquoi précisément m'annoncer que vous vous proposez d'aller vous-même sur la grande mer ? Vous êtes mon

fils; vous êtes né et vous avez été élevé au fond du palais ; quand vous dormiez, c'était au milieu des tentures; quand vous mangiez, vous aviez des aliments qui plaisent au goût ; si maintenant vous allez au loin parcourir les routes, qui peut savoir la faim, la soif, le froid et le chaud auxquels vous serez exposé ? En outre, dans la grande mer, la foule des périls est nombreuse; parfois il y a des démons malfaisants ou des dragons venimeux, des tempêtes ou des ouragans, des tourbillons ou des remous jaillissants, la montagne de la couleur de l'eau ou le grand poisson makara. Pour mille ou cent mille qui partent, il en parvient au but un ou deux. Comment se fait-il que maintenant vous désiriez aller sur la grande mer? Je ne vous y autorise point. » Le prince Chan-yeou se jeta alors de tout son long par terre; il étala ses deux mains et ses deux pieds et prononça cette parole: « Si mon père et ma mère ne m'autorisent pas à aller sur la grande mer, j'abandonnerai la vie ici-même et je ne me relèverai plus jamais. » Quand le grand roi et ses épouses virent ce spectacle, leurs yeux ne purent plus s'en détacher un seul instant; ils vinrent aussitôt exhorter le prince à se lever pour boire et pour manger. Le prince répliqua: « Si vous ne m'autorisez pas à aller sur la grande mer, je cesserai à jamais de boire et de manger. » Le roi et ses épouses furent

saisis d'inquiétude et de chagrin ; les assistants pleuraient, se chagrinaient et s'affligeaient ; dans leur désolation, ils tombaient par terre à la renverse. Ainsi, pendant tout un jour, le prince-héritier ne but ni ne mangea ; il en fut de même le second jour, puis le troisième jour et jusqu'au sixième jour ; son père et sa mère, pleins d'inquiétude, craignirent qu'il ne pût pas se rétablir ; le septième jour donc ils s'avancèrent et embrassèrent en criant ses mains et ses pieds ; ils le réconfortèrent avec de douces paroles en l'invitant à se lever pour boire et pour manger : « Ce corps qui se nourrit, lui disaient-ils, a besoin de boire et de manger pour se conserver intact ; par la privation du boire et du manger, votre vie sera perdue. » Le prince héritier répliqua : « O mon père et ma mère, si vous ne consentez pas à ma demande, certainement je finirai mes jours ici sans jamais me relever. »

La première épouse dit alors au roi : « La résolution de votre fils ne saurait être abattue et il ne faut pas la repousser avec violence. Comment pourriez-vous supporter de voir ce fils perdre la vie en ce lieu ? Je souhaite, ô grand roi, que vous répandiez sur lui votre bienveillance et que vous l'autorisiez à aller sur la grande mer, car, dans ce cas, il reste encore une chance sur dix mille, tandis que, si vous ne lui donnez pas votre auto-

risation, il mourra certainement en ce lieu. »

Le roi donc renonça à faire opposition et accorda son consentement. Aussitôt le prince héritier Chan-yeou se leva tout joyeux et posa son visage sur les pieds du roi son père en signe de respect. Les femmes de l'escorte royale, ainsi que les belles jeunes filles, par centaines, par milliers et par myriades, se demandaient les unes aux autres : « Le prince-héritier Chan-yeou est-il maintenant mort ou vivant ? » On leur répondit : « Présentement le prince-héritier s'est levé tout joyeux et il a bu et mangé. »

Le roi demanda au prince-héritier : « Vous avez voulu avec obstination aller sur la grande mer : que vous proposez-vous d'y faire ? » Il répondit : « O grand roi, je désire y recueillir les grands joyaux maṇi en quantité suffisante pour satisfaire aux besoins de tous les êtres vivants. » Le grand roi alors promulgua une ordonnance disant : « Qui désire aller sur la mer ? Ceux qui pourront faire le voyage d'aller et de retour auront des vêtements et de la nourriture pour sept générations et les joyaux précieux ne leur manqueront pas. Je fournirai le bateau nécessaire pour la route ; le prince-héritier Chan-yeou désire, lui aussi, aller sur mer afin d'amasser les merveilleuses perles précieuses maṇi. » Quand la foule apprit cette nouvelle, elle fut joyeuse et il y eut cinq cents hommes qui se

rassemblèrent ; ils dirent tous au grand roi : « Nous, maintenant, nous suivrons le prince-héritier. »

En ce temps, dans le royaume de Bénarès, il y avait un pilote qui, à plusieurs reprises, était allé sur la grande mer ; il connaissait fort bien à quelles marques on distinguait sur la route les passages praticables et les obstacles ; mais il était âgé de quatre-vingts ans et il était aveugle des deux yeux. Le grand roi de Bénarès se rendit alors à la demeure du pilote et lui tint ce langage : « O pilote, l'unique fils que j'ai n'est point encore sorti en dehors de sa famille ; veuillez condescendre à aller sur la grande mer ; je souhaiterais qu'il fût à votre suite. » Le pilote se mit aussitôt à pousser des cris et à se lamenter, disant : « O grand roi, les obstacles et les peines qu'on rencontre sur la grande mer ne sont pas en petit nombre ; ceux qui partent se comptent par milliers et par myriades, mais il n'y en a qu'un ou deux qui atteignent le but ; ô grand roi, présentement, comment se fait-il que vous ayez pu inviter le prince-héritier à parcourir au loin le chemin périlleux ? » Le roi répondit au pilote : « C'est par compassion que je lui ai accordé mon consentement. » Le pilote répliqua : « Je n'oserais contrevenir à votre ordre. »

Pendant ce temps, le prince-héritier Chan-yeou avait équipé toute sa troupe de cinq cents hommes et les avait transportés sur le rivage de la grande mer. Or, son frère cadet, le prince Ngo-yeou, fit cette réflexion : « Le prince-héritier Chan-yeou a toujours été chéri avec partialité par notre père et notre mère. Maintenant, il va s'embarquer sur la grande mer pour recueillir de merveilleux joyaux. S'il arrive au but et revient, notre père et notre mère m'abandonneront. » Ayant ainsi réfléchi, il alla annoncer à son père et à sa mère qu'il voulait, lui aussi, suivre maintenant le prince-héritier et aller sur la grande mer pour recueillir de merveilleux joyaux. Comme son père et sa mère lui demandaient les raisons de cette décision, il leur répondit : « Mon désir de le suivre vient de ce que, quand des circonstances périlleuses se présenteront au cours du voyage, nous pourrons mutuellement nous entr'aider comme des frères. »

Lorsqu'on fut arrivé au bord de la grande mer, le bateau avait été amarré au moyen de sept câbles de fer ; on séjourna là sept jours, et, chaque jour, au lever du soleil, le prince-héritier Chan-yeou frappait le tambour et faisait cette proclamation : « Qui parmi vous veut aller sur la grande mer ? Que ceux qui veulent aller gardent le silence ; mais s'il en est qui sont attachés de cœur à leur

père et à leur mère, ou à leurs frères, ou à leurs femmes et à leurs enfants, ou aux joies du Jambudvîpa, qu'ils s'en retournent dès maintenant sans se préoccuper de moi ? Pourquoi cela ? Sur la grande mer, les périls ne sont pas en petit nombre ; ceux qui partent se comptent par milliers et par myriades, mais il n'y en a qu'un ou deux d'entre eux qui parviennent au but. » Après que cette proclamation avait été faite, comme l'assemblée gardait le silence, le prince coupait aussitôt un des câbles et le posait sur le bateau. Ainsi, chaque jour, il faisait cette proclamation, et, lorsqu'arriva le septième jour, il coupa le septième câble et le mit sur le bateau. On hissa les voiles suivant la direction du vent. Grâce à la vertu bienheureuse du cœur affectueux du prince-héritier, on put parvenir sans aucun obstacle aux îles de la mer ; quand on arriva à la montagne des joyaux précieux et qu'on atteignit au lieu où étaient les joyaux, le prince-héritier Chan-yeou frappa le tambour et fit cette proclamation : « Vous tous, sachez que la route pour venir ici est fort longue ; hâtez-vous de rassembler des joyaux précieux. » Après qu'on fut arrivé au terme d'une halte de sept jours, le prince tint de nouveau ce langage : « Ces joyaux sont de fort grand prix ; dans tout le Jambudvîpa il n'y a rien qui les vaille. Que personne de vous n'en emporte en trop

grande quantité, car le bateau coulerait et vous n'arriveriez pas au terme du voyage. Que personne de vous n'en prenne en trop petite quantité, car la route pour venir ici est fort longue et vous ne seriez pas payés de vos peines. » Quand l'embarquement eut été fini, il se sépara de ces hommes en leur disant : « Vous autres, maintenant, faites un voyage de retour excellent et tranquille. Pour moi, j'irai plus avant pour rechercher les perles précieuses maṇi. »

Alors donc le prince-héritier Chan-yeou se mit en route avec le pilote aveugle. Après une semaine de marche, l'eau leur arriva jusqu'aux genoux ; ils continuèrent à avancer, et, au bout d'une autre semaine, l'eau leur arriva jusqu'au cou ; ils avancèrent encore pendant une semaine et c'est en nageant qu'ils purent passer. Quand ils furent arrivés au rivage de la mer, le sable en ce lieu était entièrement fait d'argent blanc; le pilote demanda : « Qu'y a-t-il en ce lieu ? » Le prince-héritier lui répondit : « En ce lieu, il n'y a que du sable d'argent blanc. » Le pilote reprit : « Quelque part dans l'une des quatre directions il doit y avoir une montagne d'argent ; la voyez-vous ? » Le prince-héritier dit : « Vers le Sud-Est une montagne d'argent est visible. — Notre chemin, dit le pilote, passe au pied de cette montagne. » Quand on fut arrivé à cette montagne, le pilote

dit : « Ensuite on doit atteindre le sable d'or. » Sur ces entrefaites, le pilote épuisé de fatigue perdit connaissance et tomba étendu sur le sol. Il dit ensuite au prince-héritier : « Ma vie ne peut plus durer longtemps et je vais mourir ici. O prince, vous marcherez vers l'Est pendant une semaine et vous devrez trouver une montagne d'or; à partir de cette montagne, continuant à marcher pendant une semaine, vous arriverez à un endroit où il n'y a rien que des lotus bleus; après une nouvelle semaine de marche, ce sera un lieu où il n'y aura rien que des lotus rouges. Après que vous aurez dépassé cette région des lotus, vous devrez trouver une ville faite avec les sept joyaux ; c'est uniquement de l'or jaune qui constitue le rempart ; les tours y sont d'argent blanc et les créneaux de corail rouge; l'améthyste et l'agate y sont distribuées de place en place ; des perles vraies forment un réseau qui recouvre la ville; les septuples fossés y sont en béryl violet. C'est la résidence du grand roi-dragon de la mer; à l'oreille de ce roi-dragon il y a une perle précieuse maṇi qui fait se réaliser les désirs. Allez la lui demander. Si vous obtenez cette perle, vous pourrez avoir à profusion dans le Jambudvîpa les sept joyaux en pluie abondante, des vêtements ainsi que des boissons et des aliments, des remèdes pour toutes les

maladies, des musiciens et des chanteurs ; quoi que vous vouliez, vous n'aurez qu'à le dire; tout ce dont peuvent avoir besoin les êtres vivants quels qu'ils soient, vous le ferez tomber en pluie à votre volonté ; c'est pourquoi on appelle ce joyau la perle précieuse qui fait se réaliser les désirs. O prince, si vous obtenez cette perle, vous pourrez donner satisfaction à votre vœu primitif. » Après que le pilote eut prononcé ces paroles, son souffle s'interrompit et sa vie prit fin. Alors le prince-héritier vint prendre dans ses bras le pilote ; il cria et se lamenta, disant : « Comment se fait-il que notre destinée soit si frêle ? j'ai perdu celui qui me tenait lieu de ciel. » Alors il recouvrit de sable d'or le pilote et l'enterra en ce lieu ; il fit sept fois le tour de la sépulture en la tenant à sa droite, puis, après s'être prosterné, il partit.

Allant plus avant, il atteignit la montagne d'or. Après l'avoir dépassée, il vit des lotus bleus qui couvraient une place; sous ces lotus étaient des serpents venimeux bleus : ces serpents avaient trois sortes de venin, celui de leur morsure, celui de leur contact, celui de leur haleine ; ces serpents venimeux se tenaient enroulés à la tige des lotus ; ils regardaient le prince-héritier en ouvrant tout grands leurs yeux et en soufflant. Alors le prince-héritier Chan-yeou entra dans le samâdhi du cœur

bienveillant et, grâce à la force de ce samâdhi, quand il se mit en route, il passa en marchant sur les lotus; alors les serpents venimeux ne lui firent aucun mal.

Par la force de son cœur bienveillant, il arriva tout droit à la résidence du roi-dragon. Sur les quatre faces du rempart, il y avait sept rangs de fossés; l'intervalle entre le rempart et les fossés était plein de dragons venimeux qui entrelaçaient leurs corps les uns aux autres, et qui, dressant leurs têtes et entrecroisant leurs cous, gardaient la porte de la ville. Quand le prince-héritier fut arrivé en dehors de la porte de la ville, il aperçut les dragons venimeux; son cœur bienveillant songea aussitôt à tous les êtres vivants du Jambudvîpa : « Maintenant, pensa-t-il, si mon corps que voici est détruit par ces dragons venimeux, vous, multitude de tous les êtres vivants, vous serez privés d'un grand avantage. » Puis le prince-héritier leva la main droite et dit aux dragons venimeux : « Sachez que c'est pour le bénéfice de tous les êtres vivants que je désire voir maintenant le roi-dragon. » Alors les dragons venimeux laissèrent le chemin libre et le prince-héritier put passer.

Après être ainsi parvenu jusqu'aux sept rangs de fossés et aux dragons venimeux qui gardaient le rempart, il arriva au pied de la porte du

rempart. Il vit alors deux belles femmes qui filaient des fils de cristal. Le prince-héritier leur demanda : « Qui êtes-vous ? » Elles répondirent : « Nous sommes les servantes préposées à la garde de la porte extérieure du roi-dragon. » Après s'être ainsi informé, le prince entra plus avant et arriva au pied de la porte du milieu : il vit alors quatre belles femmes qui filaient des fils d'argent blanc ; le prince-héritier leur demanda derechef : « Êtes-vous des épouses du roi-dragon ? » Elles répondirent : « Non ; nous sommes les servantes préposées à la garde de la porte du milieu. » Après s'être ainsi informé, le prince entra plus avant et arriva jusqu'à la porte intérieure ; il vit alors huit belles femmes qui filaient des fils d'or jaune ; le prince leur demanda : « Qui êtes-vous ? » Elles répondirent : « Nous sommes les servantes préposées à la garde de la porte intérieure du roi-dragon. » Le prince-héritier leur dit : « Annoncez de ma part au grand roi-dragon de la mer, que le prince-héritier Chan-yeou, fils du roi de Bénarès dans le Jambudvîpa, est venu exprès pour le voir et maintenant est à la porte. »

Quand les préposées à la garde de la porte eurent fait cette annonce, le roi-dragon, en entendant ce qu'elles disaient, se demanda avec surprise comment cela avait pu se produire ; il fit cette réflexion : « Si cet homme n'était pas un homme

pur et excellent dont la vertu porte bonheur, il n'aurait pas trouvé le moyen de venir de loin en parcourant un chemin si périlleux. » Aussitôt il l'invita à entrer dans son palais. Le roi-dragon sortit donc pour lui faire accueil.

Dans le palais de ce roi-dragon, le sol était constitué par du béryl violet ; les couches et les sièges étaient faits avec les sept joyaux ; c'étaient des scintillements multipliés qui éblouissaient la vue. Le roi-dragon le pria de s'asseoir et ils se demandèrent l'un à l'autre de leurs nouvelles. Le prince-héritier Chan-yeou en profita pour lui expliquer la Loi et pour lui enseigner la salutaire joie ; il lui donna toutes sortes d'instructions et lui exposa ce qui concerne la libéralité et ce qui concerne les défenses et ce qui concerne les devas et les hommes. En ce temps, le grand roi-dragon de la mer fut très joyeux dans son cœur et lui demanda : « Si, venant de loin, vous avez pris de la peine pour parcourir cette route, quel objet vous fallait-il obtenir ? » Le prince-héritier répondit : « O grand roi, dans tout le Jambudvîpa les êtres vivants endurent des souffrances illimitées à cause des vêtements, des richesses, du boire et du manger. Maintenant je voudrais obtenir la perle précieuse qui est à votre oreille gauche, la perle maṇi qui fait se réaliser les désirs. » Le roi-

dragon lui répondit : « Acceptez que je subvienne quelque peu à votre entretien pendant une semaine et ensuite je vous la donnerai en offrande. » Alors le prince-héritier Chan-yeou accepta la requête du roi-dragon et, quand la semaine fut écoulée, il obtint la perle précieuse maṇi et retourna dans le Jambudvîpa. A ce moment, le grand roi-dragon de la mer chargea la multitude des dieux-dragons de l'accompagner en volant dans les airs.

Le prince Chan-yeou parvint ainsi à ce rivage qu'il avait autrefois quitté et vit son frère cadet Ngo-yeou. Il lui demanda : « Où sont maintenant vos compagnons et camarades ? » Il répondit : « O Chan-yeou, le bateau s'est englouti dans les eaux et tous ont péri ; moi seul, votre frère cadet, en m'accrochant à un cadavre, j'ai pu sauver ma vie ; mais toutes mes richesses sont entièrement perdues. » Chan-yeou lui répondit : « Dans le monde, un homme n'a rien de plus précieux que sa propre personne. — Non, répliqua le frère cadet ; l'homme aimerait mieux mourir riche que de vivre pauvre. Si je sais qu'il en est ainsi, c'est que, étant allé dans un cimetière, je l'ai entendu dire aux mânes des morts. » Le prince-héritier Chan-yeou était sincère et droit de nature ; il révéla donc la vérité à son frère cadet en lui disant : « Si vous avez perdu vos

joyaux, cela n'a pas d'importance, car j'ai obtenu la perle précieuse du roi-dragon, la perle maṇi qui fait se réaliser les désirs. » Son frère cadet lui demanda : « Maintenant où se trouve-t-elle ? » Chan-yeou lui répondit : « Elle est maintenant dans mon chignon. » Quand son frère cadet eut entendu cette parole, son cœur en conçut de l'envie; irrité et chagrin, il fit cette réflexion : « Mon père et ma mère ont toujours chéri Chan-yeou avec partialité ; maintenant, en outre, il a obtenu la perle précieuse maṇi ; dorénavant ma personne sera méprisée par mon père et par ma mère plus encore qu'un tesson de poterie. » Après avoir fait cette réflexion, il dit à Chan-yeou : « Quel bonheur et quelle chose excellente que vous ayez obtenu cette perle précieuse; maintenant dans ce voyage périlleux, il faut que nous la gardions bien. » Alors Chan-yeou détacha la perle précieuse et la remit à son frère cadet Ngo-yeou en lui faisant cette recommandation : « Quand vous serez fatigué et que vous vous coucherez pour dormir, c'est moi qui la garderai. Quand je me coucherai pour dormir, c'est vous qui devrez la garder. En ce moment, c'est votre tour, Ngo-yeou, de la garder. »

Quand son frère aîné fut endormi, Ngo-yeou se leva et chercha deux broches de bambou sec avec lesquelles il creva les deux yeux de son

frère aîné, puis il partit en emportant la perle.

Or Chan-yeou se mit à appeler son frère cadet Ngo-yeou en lui disant : « Il y a un brigand qui m'a crevé les deux yeux et qui est parti en emportant la perle précieuse. » Comme Ngo-yeou ne répondait pas, son frère aîné se dit avec inquiétude : « Mon frère cadet Ngo-yeou paraît avoir été tué par les brigands. » Criant ainsi à haute voix, ses accents émouvaient les dieux ; pendant longtemps rien ne lui répondit, mais alors le dieu d'un arbre prononça cette parole : « C'est votre frère cadet Ngo-yeou qui est votre méchant brigand ; il a crevé vos deux yeux et est parti en emportant la perle précieuse. A quoi sert maintenant d'appeler Ngo-yeou ? » Quand le prince-héritier Chan-yeou eut entendu cette parole, avec chagrin, il contint son ressentiment ; il s'affligea et fut tourmenté.

Cependant Ngo-yeou, emportant avec lui la perle précieuse, était revenu dans son pays ; il eut une entrevue avec son père et sa mère et leur dit : « O mon père et ma mère, grâce à ma vertu qui porte bonheur, j'ai pu revenir sain et sauf. Quant au prince-héritier Chan-yeou et à tous ses compagnons, ils avaient trop peu de cette vertu qui porte bonheur et c'est pourquoi tous sont morts noyés. » Quand son père et sa mère entendirent cette parole, ils se lamentèrent à grands cris ; ils

s'évanouirent de chagrin et tombèrent étendus à terre. On leur aspergea le visage d'eau fraîche et, au bout de quelque temps, ils revinrent à eux. Le père et la mère dirent à Ngo-yeou : « Comment se fait-il que vous ayez pu revenir en rapportant ceci ? » Quand Ngo-yeou eut entendu cette parole, il en conçut de l'inquiétude et il enterra la perle précieuse dans le sol.

En ce temps, le prince-héritier Chan-yeou avait eu les deux yeux crevés ; les broches de bambou sec n'ayant été enlevées par personne, il errait en tournant de ci et de là et nul ne savait où il était allé. Il était alors accablé de peine et souffrait beaucoup de la faim et de la soif ; soit qu'il cherchât à vivre, soit qu'il cherchât à mourir, il n'y pouvait parvenir. Graduellement il avança et arriva au royaume de Li-che-pa. Le roi de Li-che-pa avait une fille qu'il avait autrefois promise en mariage au prince-héritier Chan-yeou, fils du roi de Bénarès. Or le roi de Li-che-pa avait un bouvier nommé Lieou-tcheng qui menait cinq cents bœufs dans des pâturages pour le roi de Li-che-pa. Comme le prince-héritier Chan-yeou était assis au bord de la route, le troupeau des bœufs le renversa et le foula aux pieds ; mais il y avait parmi eux un roi des bœufs qui se tint au-dessus du prince-héritier les quatre pieds écartés et il invita la foule des bœufs à défiler ;

quand ils eurent tous passé, il déplaça ses pieds, et, décrivant un cercle en le laissant à sa droite, il tourna autour de lui; retournant la tête en arrière, il sortit sa langue et lécha les deux yeux du prince-héritier; il enleva ainsi les deux broches de bambou. C'est alors que le bouvier, en cherchant son bœuf, aperçut le prince-héritier; il lui demanda qui il était. Chan-yeou se dit à part lui : « Maintenant je ne dois pas raconter mon histoire; car si je révèle ce qui est arrivé, je serai cause que mon frère cadet subira de grands tourments. » Il répondit donc : « Je suis un mendiant aveugle. » Le bouvier, le considérant dans toute sa personne, s'aperçut qu'il avait des caractéristiques remarquables ; il lui dit : « Ma maison est proche; je vous y entretiendrai. » Le bouvier prit donc avec lui Chan-yeou et le ramena dans sa demeure ; il lui donna toutes sortes de boissons et d'aliments; il enjoignit à toutes les personnes de sa maison, hommes ou femmes, grands ou petits, de servir cet homme comme lui-même. Au bout d'un mois et quelques jours, les gens de la famille se lassèrent et tinrent ce propos : « Les ressources de notre famille ne sont pas abondantes; comment pourrions-nous toujours nourrir cet aveugle ? » Quand Chan-yeou eut entendu cette parole, son cœur en fut désolé; lorsque cette nuit fut écoulée et que vint le matin, il dit

à son hôte : « Maintenant je veux partir. » Son hôte lui répondit : « Y a-t-il quelque chose qui vous ait déplu pour que vous vouliez nous quitter ? » Chan-yeou répondit : « La situation qui est réglée par les rapports du visiteur et de l'hôte ne doit pas durer longtemps. » Il ajouta : « Si vous avez quelque affection à mon égard, faites pour moi une guitare sonore et menez-moi dans un endroit où il y ait beaucoup d'hommes rassemblés, dans quelque agglomération de grande ville. » Alors son hôte lui fournit ce qu'il désirait et le mena dans la ville de Li-che-pa, en un endroit où il y avait beaucoup d'hommes rassemblés, puis il s'en retourna après l'avoir bien installé.

Chan-yeou était fort habile à jouer de la guitare; sa musique était harmonieuse et plaisait au cœur de la multitude; tous les gens de la foule lui apportaient à boire et à manger en telle abondance que cinq cents mendiants qui étaient sur la route de Li-che-pa purent tous être rassasiés.

Or le roi de ce pays avait un verger qui était fort prospère, mais qui était constamment ravagé par les corbeaux et les moineaux. Le surveillant de ce verger dit à Chan-yeou : « Si vous me protégez contre ces corbeaux et ces moineaux, je vous soignerai bien. » Chan-yeou répondit : « Je n'ai

plus mes deux yeux ; comment pourrais-je me charger de chasser pour vous les corbeaux et les moineaux ? » Le gardien du verger lui dit : « J'ai un moyen ; j'attacherai une corde au sommet de tous les arbres et j'y adapterai des clochettes de cuivre ; vous serez assis au pied des arbres, et, quand vous entendrez le cri des corbeaux et des moineaux, vous tirerez le bout de la corde. » Chan-yeou répondit : « S'il en est ainsi, je puis me rendre au pied des arbres. » Quand le gardien l'eut bien installé là, il le quitta et s'en alla. Chan-yeou protégea donc les fruits contre les corbeaux et les moineaux, et en même temps, il jouait de la guitare pour se délecter.

Sur ces entrefaites, la fille du roi de Li-che-pa, accompagnée de son escorte, vint se promener dans le verger ; elle aperçut cet aveugle, se rendit auprès de lui et lui demanda qui il était. « Je suis, répondit-il, un mendiant aveugle. » Quand la fille du roi l'eut vu, son cœur conçut des pensées d'amour et elle ne put dès lors s'éloigner de lui. Le roi, de son côté, envoya des gens appeler sa fille, mais elle refusa de partir et demanda qu'on lui envoyât à manger. Quand elle eut fini de boire et de manger avec cet aveugle, elle dit au grand roi : « O roi, si maintenant vous me prenez pour me donner à cet aveugle, cela comblera mes vœux. » Le roi répliqua : « Vous êtes possédée

par quelque esprit malfaisant qui vous a affolée, en sorte que votre esprit est troublé. Comment demeureriez-vous en compagnie de cet aveugle ? ne savez-vous pas que votre père et votre mère vous ont précédemment promise en mariage au prince-héritier Chan-yeou, fils du roi de Bénarès ? Maintenant Chan-yeou est allé sur la mer et n'est point encore revenu. Comment pourriez-vous devenir la femme de ce mendiant ? » La fille répondit : « Même si je devais en perdre la vie, jamais je ne me séparerai de lui. » Quand le roi eut entendu ces paroles, il ne put maintenir son opposition : il envoya donc des gens amener cet aveugle et l'installer dans une chambre de repos.

Alors la fille du roi se rendit auprès de l'aveugle et lui dit : « Sachez que maintenant je veux que vous et moi soyons mari et femme. » Chan-yeou lui répondit : « De qui êtes-vous la fille pour vouloir être ma femme ? » Elle répondit : « Je suis la fille du roi de Li-che-pa. » Chan-yeou répliqua : « Vous êtes la fille du roi et moi je suis un mendiant ; comment pourriez-vous me témoigner du respect ? » La femme dit : « Je vous servirai de tout mon cœur et je ne m'opposerai à aucune de vos volontés. » Quand quatre-vingt-dix jours se furent ainsi écoulés, cette femme s'absenta pour quelque menue occupation

sans en avertir son mari ; quand elle revint au bout de quelque temps, Chan-yeou lui adressa des reproches, disant : « Vous êtes sortie secrètement sans m'en avertir ; d'où revenez-vous ? » Elle répondit : « Je n'ai rien commis de caché. — Qu'il s'agisse ou non de quelque chose de caché, reprit son mari, qui connaîtra ce que vous avez fait ? » Sa femme affligée eut les yeux pleins de larmes ; elle prononça alors cette imprécation : « Si j'ai commis quelque action cachée, puissent vos deux yeux ne jamais guérir ; mais, s'il n'en est rien, puisse l'un de vos yeux redevenir comme il était auparavant. » Dès qu'elle eut prononcé ce vœu, la pupille d'un des yeux de son mari remua et cet œil redevint sain comme auparavant ; l'éclat de la prunelle fut brillant comme celui d'une étoile filante ; la vue du prince fut claire et pénétrante et il put voir sa femme. Sa femme lui dit : « Eh bien ! me croyez-vous ? » Comme Chan-yeou souriait, elle ajouta : « Vous ne connaissez pas ma bonté envers vous ; je suis la fille du roi d'un grand royaume ; vous êtes un homme de basse extraction ; or je vous ai servi de tout mon cœur et vous n'avez pas pris confiance en moi. » Son mari lui dit : « Savez-vous qui je suis ? » Elle répondit : « Je le sais : vous êtes un mendiant. — Non, reprit son mari, je suis le prince-héritier Chan-yeou, fils du roi de Bénarès. — Vous

êtes un grand sot et un grand fou, répliqua sa femme ; comment se fait-il que vous prononciez une telle parole ? Le prince-héritier Chan-yeou, fils du roi de Bénarès, est allé sur mer et n'est point encore revenu. Pourquoi prétendez-vous être lui ? c'est là un mensonge. » Chan-yeou dit : « Depuis ma naissance, je n'ai jamais menti. — Que ce soit vrai ou faux, répondit sa femme, qui le croira ? — Si j'ai menti pour vous tromper, que mon autre œil ne soit jamais guéri ; mais si j'ai dit vrai, que cet œil redevienne comme il était primitivement, et que vous puissiez en être témoin ! » Quand il eut conçu cette pensée, son souhait se réalisa aussitôt ; la lumière de sa prunelle scintilla et remua tout comme auparavant ; les deux yeux de Chan-yeou étant guéris, son visage était admirable et il était un homme parfait ; sa beauté était insurpassable et ne pouvait être comparée à aucune autre dans le monde.

Quand sa femme eut vu cela, elle en conçut de la joie dans son cœur, comme si elle avait reçu la faveur d'un saint ; elle le contemplait sur tout son corps et ses yeux ne pouvaient se détacher de lui. Elle entra aussitôt dans le palais et annonça au roi son père : « Maintenant celui qui est mon mari n'est autre que le prince-héritier Chan-yeou. » Le roi lui dit : « Vous êtes folle et

vous avez l'esprit bouleversé; quelque démon malfaisant vous possède pour que vous parliez ainsi. Le prince-héritier Chan-yeou est allé sur mer et n'est point encore revenu. Maintenant, comment pouvez-vous donner le nom du prince-héritier à un mendiant ? » Sa fille répliqua : « Il n'en est point ainsi. Si vous ne me croyez pas, allez le voir. » Le roi alla donc le regarder, et, quand il l'eut considéré, il reconnut qu'il était bien le prince-héritier Chan-yeou ; pénétré de crainte, il se dit que, si le roi de Bénarès apprenait ce qui s'était passé. il aurait contre lui un ressentiment qui ne serait pas petit. Il vint donc s'excuser auprès du prince-héritier en lui disant que réellement il ne l'avait pas reconnu. Le prince-héritier lui dit : « N'en ayez aucun chagrin ; faites de ma part des dons à ce gardien de bœufs. » Le roi de Li-che-pa donna aussitôt de l'or, de l'argent, des joyaux, des vêtements et des aliments à celui qui menait paître les cinq cents bœufs ; cet homme tout joyeux exprima des remerciements infinis en disant : « Le prince-héritier Chan-yeou n'a reçu de moi que des bienfaits infimes ; or voici de quelles richesses il me récompense ! » Alors ce gardien de bœufs proclama à haute voix au milieu de la nombreuse assemblée : « Pour les libéralités cachées, il y a des récompenses manifestes ; pour les actes de libéralité, la récompense

est immense. » Alors les cœurs de ceux qui constituaient la grande assemblée éprouvèrent de la joie ; tous conçurent des sentiments de libéralité pour venir au secours de tous les êtres, et firent de la recherche du Buddha leur occupation principale ; les dieux qui étaient dans les airs louèrent ces hommes et prononcèrent des paroles d'approbation.

Cependant le prince-héritier Chan-yeou, au temps où il n'était pas encore allé sur la mer et où il résidait dans le palais, entretenait une oie sauvage blanche ; qu'il s'habillât ou qu'il mangeât, qu'il marchât ou qu'il fût immobile, qu'il fût assis ou qu'il fût couché, il l'avait toujours avec lui. Alors donc l'épouse du roi de Bénarès se rendit auprès de cette oie sauvage et lui dit : « Au temps où le prince-héritier était ici, vous demeuriez toujours avec lui ; maintenant il est allé sur la grande mer et n'est point encore revenu ; on ne sait s'il est vivant ou s'il est mort et je ne parviens pas à savoir ce qu'il en est réellement. Comment maintenant ne penseriez-vous pas avec émotion au prince-héritier ? » Quand l'oie sauvage eut entendu ces paroles, elle se tordit en poussant des cris de douleur et les larmes remplirent ses yeux ; elle répondit : « O épouse du grand roi, puisque vous désirez me charger de rechercher le prince-héritier, je ne saurai contrevenir à votre ordre. »

Alors l'épouse écrivit de sa propre main une lettre qu'elle attacha au cou de l'oie sauvage.

Cette oie sauvage avait autrefois demandé au prince-héritier où se trouvait la grande mer; elle s'éleva donc dans les airs, tourna en volant et partit. Quand l'épouse la vit, son cœur en conçut du réconfort: « Maintenant, pensa-t-elle, cette oie sauvage certainement obtiendra des informations sûres qui m'apprendront si mon fils est mort ou vivant. » L'oie sauvage arriva en volant jusqu'à la grande mer; elle la traversa et la parcourut en tous sens, mais malgré ses recherches, elle ne put rien voir; progressivement, elle atteignit le royaume de Li-che-pa; elle aperçut de loin le prince-héritier Chan-yeou qui se tenait devant le palais; cette oie sauvage laissant tomber son corps et repliant ses ailes, se rendit auprès de lui; quand elle fut arrivée, elle se réjouit en poussant des cris plaintifs. Le prince-héritier prit alors la lettre de sa mère; il lui rendit hommage, en la mettant au sommet de sa tête, puis il rompit le cachet et la lut. Il apprit ainsi que son père et sa mère nuit et jour se lamentaient, ne faisant que songer au prince-héritier, et que leurs deux yeux en avaient perdu la vue. Le prince-héritier écrivit aussitôt lui-même une lettre dans laquelle il exposait à son père et à sa mère tout ce que nous avons raconté plus haut, et, à son tour, il attacha

cette lettre au cou de l'oie sauvage. Celle-ci, tout heureuse, s'en revint à Bénarès.

Quand le père et la mère furent en possession de la lettre du prince-héritier, ils bondirent de joie et se répandirent en actions de grâce infinies. Comme ils avaient ainsi appris que le prince-héritier avait été mis en péril et maltraité par son frère cadet Ngo-yeou, qui lui avait enlevé la perle précieuse et lui avait infligé des tourments, le père et la mère firent aussitôt mettre des entraves aux pieds et aux mains de Ngo-yeou; ils lui serrèrent le cou dans une chaîne et l'enfermèrent en prison. Puis ils envoyèrent un messager dire au roi de Li-che-pa : « Pourquoi maintenant retenez-vous le prince-héritier, ce qui est cause que nous nous affligeons ? » Quand le roi de Li-che-pa eut entendu cette parole, son cœur en conçut de la crainte; aussitôt il fit revêtir d'un costume magnifique le prince-héritier pour le reconduire jusque dans son pays. Le prince-héritier envoya un messager annoncer au roi de Li-che-pa : « Chan-yeou est revenu de son voyage sur la grande mer. » Alors le roi de Li-che-pa disposa des chanteurs et des musiciens pour former un cortège par devant et par derrière; il balaya et arrosa le sol et brûla des parfums; il suspendit des oriflammes et des dais en soie ; frappant des cloches et faisant résonner des tambours, il alla au loin à la ren-

contre du prince-héritier ; quand il l'eut ramené dans son palais, il le fiança à sa fille, puis il le renvoya avec une escorte dans le royaume de Bénarès.

Quand le père et la mère apprirent que le prince-héritier revenait, ils en eurent une joie sans limites ; ils montèrent sur un grand éléphant illustre ; des chanteurs et des musiciens se faisant entendre, le sol étant balayé et arrosé, des parfums étant brûlés, des oriflammes et des dais étant suspendus, ils allèrent au loin à la rencontre du prince-héritier ; tous les habitants du royaume, tant les hommes que les femmes, apprenant que le prince-héritier, après être allé sur la grande mer, était revenu sain et sauf, se réjouirent infiniment et tous aussi sortirent pour aller à sa rencontre.

Le prince-héritier Chan-yeou s'avança et rendit hommage à son père et à sa mère en posant son visage sur leurs pieds ; le roi et sa femme avaient les yeux obscurcis et ne pouvaient voir l'extérieur du prince ; ils le palpaient avec leurs mains en disant : « Êtes-vous bien notre fils Chan-yeou ? Voici à quel point nous, votre père et votre mère, nous avons été affligés en pensant à vous. » Quand le prince-héritier eut fini de demander à son père et à sa mère des nouvelles de leur santé, il leva la main et, d'une voix forte, il remercia les

divers rois des petits royaumes ainsi que toute la foule comprenant la multitude des fonctionnaires et la population du royaume; il leur dit : « Je vous remercie, ô foule nombreuse, pour la peine que vous avez prise; maintenant, retournez-vous en. »

Le prince-héritier Chan-yeou dit au roi son père : « Où se trouve actuellement mon frère cadet Ngo-yeou ? » Le roi lui répondit : « Il ne faut pas que vous vous informiez de lui; un si méchant homme est maintenant en prison et on ne doit pas le relâcher. » Le prince-héritier Chan-yeou répliqua : « Je désire que vous relâchiez Ngo-yeou pour que je puisse le voir. » Quand il eut répété cette parole par trois fois, le roi ne voulut plus le contrarier et ouvrit donc la porte de la prison. Alors Ngo-yeou, des entraves aux pieds et aux mains et une chaîne enserrant son cou, vint se présenter devant Chan-yeou ; quand son frère aîné le vit dans cet état, il dit à son père et à sa mère : « Délivrez mon frère cadet de la chaîne qui l'enserre. » Quand on l'eut délivré de sa chaîne, il vint à lui et le prit dans ses bras; avec des bonnes paroles il lui donna ses instructions; il s'informa de lui en termes affables, et lui dit : « N'avez-vous pas enduré des peines très grandes ? Ma perle précieuse que vous possédiez, où se trouve-t-elle maintenant ? » Quand il

eut répété cette question par trois fois, Ngo-yeou répondit enfin : « Elle est en tel lieu. »

Quand le prince-héritier Chan-yeou fut rentré en possession de sa perle précieuse, il alla auprès de son père et de sa mère, et, se prosternant à deux genoux, il brûla de merveilleux parfums de prix, puis il fit cette prière solennelle : « Si cette perle est vraiment le joyau qui fait se réaliser les désirs, puissent les deux yeux de mon père et de ma mère redevenir limpides comme auparavant. » Dès qu'il eut formulé ce vœu, aussitôt les yeux de ses parents redevinrent comme auparavant et le père et la mère purent voir leur fils. Ils sautèrent de bonheur et se réjouirent sans limites.

Puis, lorsque vint le matin du quinzième jour du mois, le prince-héritier Chan-yeou, s'étant lui-même lavé et ayant revêtu des habits propres, brûla de merveilleux parfums de prix et monta sur une tour élevée; tenant en mains le brûle-parfums, il rendit hommage à la perle précieuse maṇi avec son visage et avec le sommet de sa tête et fit ce vœu : « C'est pour le bien de tous les êtres vivants du Jambudvîpa que j'ai enduré de grandes souffrances afin d'obtenir cette perle merveilleuse. » Aussitôt du côté de l'Orient un grand vent s'éleva qui supprima de son souffle les nuages et les brouillards, en sorte que toute

l'atmosphère fut pure d'une manière limpide ; en même temps, tout ce qu'il y avait dans le Jambudvîpa de souillures, d'urine et d'excréments, de cendres et de broussailles, fut entièrement nettoyé par l'action du vent frais. Par la vertu éminente de la perle, sur toute l'étendue du Jambudvîpa il plut du riz en pleine maturité produit spontanément ; il était parfumé et doux, moelleux et fin ; il était exquis en couleur et au goût ; tous les fossés en furent pleins et il s'accumulait jusqu'à la hauteur des genoux. Ensuite il plut des vêtements excellents et des habits parfaits, des colliers de perles, des agrafes et des bracelets. Ensuite il plut de l'or, de l'argent, des substances précieuses des sept sortes et des harmonies merveilleuses en foule. Pour ne dire que l'essentiel, tout ce qui sert au contentement des êtres vivants quels qu'ils soient, se trouva fourni en abondance. Telle est la manière dont le bodhisattva, en exerçant sa grande compassion, et en pratiquant la dânapâramitâ, fournit aux êtres vivants quels qu'ils soient toutes les satisfactions.

Le Buddha dit à Ânanda : « En ce temps, celui qui était le grand roi de Bénarès, c'est présentement mon père Çuddodhana ; celle qui, en ce temps, était la mère, c'est présentement ma mère, l'épouse Mâyâ ; celui qui, en ce temps, était le prince royal Ngo-yeou, c'est maintenant Deva-

datta ; celui qui, en ce temps, était le prince royal Chan-yeou, n'est autre, aujourd'hui, que moi-même. »





L'HOMME ENTRE DEUX AGES

Autrefois, il y avait un homme entre deux âges qui possédait deux épouses. Étant allé chez la plus jeune, celle-ci lui dit : « Je suis jeune et vous êtes vieux ; je n'ai pas de plaisir à demeurer avec vous ; il vous faut aller habiter chez votre épouse âgée. » Pour pouvoir rester, son mari s'arracha ses cheveux blancs. Étant allé ensuite chez son épouse âgée, celle-ci lui dit : « Je suis vieille et ma tête est blanche, il vous faut enlever les cheveux noirs que vous avez sur la tête. » Il enleva donc ses cheveux noirs pour être blanc. Comme il répétait incessamment ce manège, sa tête devint entièrement chauve ; ses

deux épouses le trouvèrent alors affreux et toutes deux le quittèrent.

Cet homme, dans les temps passés, avait été un chien qui vivait entre deux temples dont l'un était à l'est de la rivière et l'autre à l'ouest. Quand le chien entendait le son de la ghaṇṭâ, il allait aussitôt dans le temple où on l'avait frappée pour y obtenir de la nourriture. Or, un jour les deux temples firent résonner simultanément la plaque sonore ; le chien se jeta à la nage dans la rivière pour la traverser ; mais, quand il voulait aller à l'ouest, il craignait que la nourriture du temple de l'est ne fût meilleure ; quand il allait vers l'est, il craignait derechef que la nourriture du temple de l'ouest ne fût meilleure ; en hésitant ainsi, il finit par périr noyé dans la rivière.





LE TEINTURIER ET SON FILS

Dans les temps passés, il y eut un teinturier chauve qui, avec son fils, emporta des vêtements et se rendit au bord de l'eau. Quand il eut lavé les vêtements, il les pressa, les tordit, les sécha au soleil, les roula, les plia et les mit dans un sac qu'il prit pour s'en retourner par la même route. Il faisait alors très chaud et ses yeux s'obscurcissaient; sur la route il vit un arbre; il prit alors son sac de vêtements comme oreiller pour sa tête et s'endormit au pied de l'arbre. Or, un moustique vint boire le sang de sa tête; le fils l'ayant aperçu, le regarda avec colère et conçut cette pensée : « Mon père, accablé de fatigue, est couché endormi. Ce moustique, méchant esclave,

pourquoi vient-il boire le sang de mon père? » Aussitôt, prenant un grand bâton, il voulut en frapper le moustique. Le moustique partit en volant; le bâton atteignit la tête du père qui mourut sur-le-champ. Alors le dieu de cet arbre prononça une gâthâ en ces termes : « Mieux vaut être l'ennemi d'un sage, — que d'être l'ami d'un homme inintelligent; — quand le sot voulut rendre service à son père en faisant du mal au moustique, — le moustique partit et, quant à lui, il cassa la tête de son père. »





LE LION ET LE PETIT OISEAU

Alors le Buddha dit à Maudgalyâyana : Ce Bodhisattva Yong-tche au temps du Buddha Kouang-ming était un roi lion; moi, j'étais un brahmačârin qui tenait une conduite pure. Un jour, ce roi lion, au point du jour, se dressa immobile sans qu'aucune des six parties de son être bougeât; puis, d'un brusque élan de tout son corps, il poussa un grand rugissement semblable au tonnerre; les animaux qui marchent se tapirent; les oiseaux qui volent tombèrent à terre. Ensuite, il se rendit dans l'immensité déserte parmi les montagnes et les marais; il allait en quête par la région, cherchant les bêtes de toutes sortes; il rencontra un roi éléphant, le tua et le

dévora ; un os de la hanche s'arrêta dans son gosier et il se trouva entre la vie et la mort. Or, un petit oiseau des arbres était devant le lion, occupé à rechercher de menus vers mous dont il se nourrissait. Le lion, la gueule grande ouverte, lui dit : « Si vous pouvez me retirer cet os, quand par la suite je trouverai à manger, je saurai vous récompenser de votre bienfait. » Ayant entendu ces paroles, le petit oiseau des arbres entra dans sa gueule, tira sur l'os de toutes ses forces et réussit à l'enlever. Quelques jours plus tard, ce roi lion en cherchant sa nourriture, fit un grand carnage d'animaux ; le petit oiseau des arbres qui était auprès de lui, lui demanda quelque don bénévole. Le lion ne lui répondit pas. Le Buddha dit à Maudgalyâyana : le roi lion répondit alors au petit oiseau des arbres par ces gâthâs :

« Je suis un roi lion ; — le meurtre est mon occupation héréditaire ; — je dévore de la chair et j'en bois le sang ; — ce sont là mes festins habituels ; — n'avez-vous donc pas réfléchi — qu'en vous laissant échapper au péril de mes griffes et de mes dents — et en vous permettant au contraire de sortir de ma gueule, — je vous ai fait là un bienfait qu'on ne saurait oublier ? »

Le petit oiseau des arbres répondit à son tour au lion par ces gâthâs :

« Bien que je ne sois qu'un petit oiseau — et

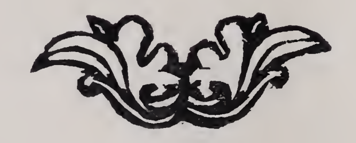
qu'en vérité il ne faille pas faire grand cas de ma mort, — cependant, ô roi, vous ne songez pas au service que je vous ai rendu — et vous violez vous-même l'engagement solennel que vous aviez prononcé. — Si vous pouvez être quelque peu généreux envers moi, — et si je suis de votre part l'objet de quelque bienveillance, — jusqu'à la fin de mes jours je ne regretterai jamais de vous avoir aidé — et je ne me permettrai pas de vous critiquer. »

En définitive cependant le roi lion ne reconnut pas le service qui lui avait été rendu ; il laissa là le petit oiseau et s'en alla. Le petit oiseau des arbres songea : « Je lui ai rendu un service d'une extrême importance et voici qu'au contraire il me traite avec mépris ; je veux maintenant suivre par derrière et épier avec soin le lion ; si je ne parviens pas à me venger, je ne veux plus vivre dans ce monde. » Ainsi, de lieu en lieu et de place en place, il ne s'écartait plus de lui. Une fois encore le roi lion fit un grand carnage d'animaux et se mit à dévorer goulûment ; quand il fut rassasié, il s'endormit car il croyait n'avoir rien à craindre, Alors le petit oiseau des arbres accourut en volant auprès du lion, se percha sur son front et, de toute sa force, lui creva un œil à coups de bec. Le lion se dressa terrifié en regardant à gauche et à droite, mais il ne vit aucun animal, sinon le petit

oiseau des arbres qui était seul sur un arbre. Le roi lion lui demanda : « Pour quelle raison maintenant m'avez-vous crevé un œil ? »

Le petit oiseau des arbres répondit alors par ces gâthâs au roi lion :

« Le service important que je vous avais rendu, vous n'avez pas su le reconnaître, — mais, au contraire, vous avez conçu des sentiments de haine; — maintenant en vous laissant un œil, — je vous ai fait un bienfait qu'on ne saurait oublier. — Quoique vous soyez un roi parmi les animaux, — dans vos actions vous ne deviez pas vous parjurer. — Qu'à partir de maintenant chacun de nous reste tranquille — et qu'aucun de nous n'ait de cause de ressentiment contre l'autre. »





LE LION ET LE CHACAL

Dans les générations passées, non loin du pied des montagnes neigeuses, résidait un lion roi des animaux; il était le souverain de cinq cents lions. Plus tard, ce roi lion, étant devenu vieux, tomba malade, maigrit et ses yeux s'obscurcirent; comme il marchait en avant de la troupe des lions, il tomba dans un puits tari. Les cinq cents lions s'en allèrent tous en l'abandonnant. En ce temps, non loin du puits tari était un chacal; voyant le roi lion, il conçut cette pensée : « Si j'ai pu demeurer dans cette forêt, y vivre en paix et manger de la viande à satiété, c'est au roi lion que je le dois. Maintenant, le roi lion est tombé dans un endroit périlleux; comment

devrai-je reconnaître ses bienfaits? » Or, à côté de ce puits était l'eau courante d'un canal; le chacal, de sa gueule et de ses pieds, fit pénétrer l'eau dans le puits; il laissa l'eau remplir le puits; le lion surnagea et sortit. Alors le dieu de cette forêt prononça une stance en ces termes :

« Quelque fort et vaillant qu'on soit personnellement, — il importe d'avoir pour ami un être faible; — c'est le petit chacal qui put sauver le roi lion du danger du puits. »





LES QUATRE FRÈRES EN DESACCORD

Le Buddha se trouvait à Ṛâjagṛha dans le jardiṇ de bambous de Jeta ; il y avait alors quatre frères, issus d'un personnage de haute caste, qui avaient perdu de bonne heure leur père et leur mère et qui se disputaient la possession de l'héritage ; ils aperçurent Çâriputra, et, tout joyeux, lui demandèrent : « Nous souhaitons que vous prononciez sur ce cas et ensuite nous ne nous disputerons plus. » Çâriputra leur dit : « Fort bien ; j'ai un grand maître, le Buddha, qui est plus digne d'honneur que n'importe qui dans les trois mondes. Suivez-moi et revenons à l'endroit où se trouve le Buddha ; certainement vous obtiendrez la solution de votre différend. » Ils suivirent

donc Çâriputra et revinrent avec lui. Le Buddha, voyant de loin ces quatre hommes, se prit à rire en émettant un éclat des cinq couleurs. Les quatre hommes rendirent hommage au Buddha et lui dirent : « Nous sommes stupides ; nous souhaitons que le Buddha prononce une parole décisive afin que nous ne nous disputions plus. »

Le Buddha leur dit : « Autrefois, il y avait un roi nommé Wei-leou ; son corps souffrant d'une maladie, il fit venir un médecin qui l'examina et prescrivit de composer une drogue pour laquelle il fallait employer du lait de lionne. Le roi adressa aussitôt un appel à son peuple, en disant que, si quelqu'un se procurait de ce lait, il lui donnerait la moitié de son territoire et lui ferait épouser sa plus jeune fille. Il y eut alors un pauvre homme qui déclara : « Je suis capable de m'en procurer. » Le roi l'ayant autorisé à tenter l'entreprise, cet homme qui était habile et ingénieux, commença par rechercher l'endroit où se tenait la lionne, puis, avec un mouton qu'il avait tué et plusieurs dizaines de boisseaux de vin de raisin, il se rendit dans cette montagne ; il épia le moment où la lionne était sortie et déposa dans son repaire le mouton tué ainsi que le vin de raisin. A son retour, la lionne vit le vin et la chair ; elle se mit à boire et à manger et s'endormit complètement ivre. Notre homme aussitôt s'avança, lui tira du

lait et s'en revint tout joyeux. Avant qu'il fut revenu dans son pays, comme le soir était venu, il s'arrêta pour la nuit dans un village. Or un arhat s'y était aussi arrêté pour la nuit et se trouva passer la nuit en compagnie de cet homme. Celui-ci, en poursuivant la lionne, avait parcouru un chemin difficile; il s'était endormi, le corps épuisé, et il n'avait plus du tout sa connaissance. Le religieux aperçut les six organes de son corps qui contestaient entre eux sur leurs mérites respectifs. Le génie des pieds disait : « C'est grâce à moi qu'on est arrivé jusqu'ici et qu'on a pris le lait. » Le génie des mains disait à son tour : « C'est grâce à nous, les mains, qu'on a tiré le lait. » Le génie des yeux disait aussi : « C'est grâce à moi qu'on a vu la lionne. » Le génie des oreilles disait de son côté : « C'est grâce à ce que j'ai entendu le roi demander du lait que je vous ai amenés tous ici. » Le génie de la langue dit alors : « Vous contestez en invoquant de vaines raisons; ce mérite me revient. Maintenant votre mort ou votre vie dépend de moi. » Le lendemain, cet homme, apportant le lait, vint auprès du roi et lui dit : « Je me suis maintenant procuré du lait de lionne : il est là dehors. » Le roi dit : « Que c'en soit véritablement ou non, présentez-le moi. » A peine le roi avait-il vu le lait que la langue dit : « Ceci n'est pas du lait de lionne; c'est simplement du lait d'ânesse. » En

entendant ces mots, le roi fut très irrité et dit : « Je vous avais chargé de prendre du lait de lionne et vous me rapportez du lait d'ânesse. » Il voulut donc le faire périr. Cependant le religieux qui avait passé la nuit auprès de l'homme eut alors recours à ses facultés surnaturelles pour arriver aussitôt devant le roi ; il lui répondit : « Ceci est vraiment du lait de lionne. J'ai passé la nuit dans un village avec cet homme au moment où il venait de se le procurer ; j'ai vu les six parties de son corps contester entre elles sur leurs efforts méritoires ; la langue a dit : « Je m'opposerai à vous. » C'est maintenant effectivement ce qu'elle a fait. Que le roi prenne seulement ce lait pour le mêler à sa médecine et il guérira certainement de sa maladie. » Le roi ajouta foi aux paroles de l'arhat et se servit du lait pour composer sa médecine ; il donna sa fille en mariage à cet homme et, en même temps, il lui conféra un territoire, conformément à l'engagement qu'il avait pris au début. Le religieux dit au roi : « Si tels sont les maux qui sont produits quand les organes du corps d'un seul homme sont en opposition entre eux, combien plus graves seront les maux quand la dissension se produira entre des hommes différents. » Alors celui qui s'était procuré le lait, ayant reçu du religieux ce bienfait, demanda à devenir çramaṇa ; son intelligence se dénoua et il obtint

la sagesse d'arhat ; le roi aussi fut alors joyeux ; il reçut les cinq défenses et obtint la sagesse de srotâpanna.

Quand les quatre hommes eurent entendu ce récit, leur intelligence se dénoua ; ils implorèrent aussitôt du Buddha la faveur de devenir bhikṣus ; le Buddha, sans rien dire, leur toucha la tête de sa main : leurs cheveux tombèrent et le kaṣâya revêtit leur corps ; leurs attachements mondains se rompirent et leurs souillures disparurent.

Ânanda demanda : « Quel mérite ont eu autrefois ces quatre hommes pour que maintenant ils aient entendu les livres saints, aient aussitôt été éclairés et aient obtenu promptement de devenir arhat ? » Le Buddha répondit : « Autrefois, au temps du Buddha Mo-wen, Çâriputra était un bhikṣu et ces quatre hommes étaient des marchands ; tous ensemble firent don d'un kaṣâya à Çâriputra ; celui-ci prononça le vœu magique de faire en sorte que, dans une vie ultérieure, ces hommes obtinssent promptement d'être sauvés ; maintenant, c'est par l'entremise de Çâriputra qu'ils ont, en effet, obtenu d'être sauvés. »





LE CORBEAU, LE CHACAL ET L'ERMITE

Autrefois, dans des temps fort lointains, un eunuque étant mort, ses parents et ses voisins prirent son corps et le déposèrent parmi des arbres tc'hou (ailante). Sur ces entrefaites, un chacal et un corbeau vinrent pour en manger la chair ; ils se mirent alors à se décerner l'un à l'autre des éloges au milieu des arbres. Le corbeau adressa au chacal cette gâthâ :

« Votre corps est comme celui d'un lion ; — votre tête est comme celle d'un ermite ; — par le luisant de votre pelage vous ressemblez à un roi des cerfs ; — c'est la perfection ! Vous êtes comme une belle fleur. »

Le chacal, d'entre les arbres, le loua par cette gâthâ :

« Qui est ce personnage vénérable perché sur l'arbre? — Pour la sagesse, il est de beaucoup le premier; — son intelligence illumine les dix régions, — comme le ferait un amas d'or raffiné rouge. »

Alors, le corbeau répondit en chantant cette gâthâ :

« Vous êtes un grand lion; — c'est pour vous voir que je suis venu tout exprès; — vous êtes luisant comme un roi des cerfs; — c'est la perfection; je trouve à vous voir profit et sagesse. »

Le chacal répondit encore en chantant cette gâthâ :

« Sincères et loyaux sont les vrais amis; — nous nous louons l'un l'autre avec une parfaite sincérité; — moi et vous, ô amas d'or raffiné rouge, — qu'on ne se permette pas de demander si nous nous nourrissons de ce cadavre. »

Or, non loin de là, il y avait un grand ermite qui demeurait dans la solitude, qui agissait d'une manière pure et pratiquait la sagesse; en entendant les éloges alternés que se décernaient l'un à l'autre le chacal et le corbeau, il songea : « Ces êtres de cette sorte s'exclament à tort et à travers sur leurs mérites mutuels, leurs paroles sont toutes dénuées de raison et il ne s'y trouve pas

un mot sincère et vrai. » Il les interrogea donc par cette gâthâ : « Depuis longtemps, j'ai vu ce que vous faites; — actuellement, vous êtes tous deux des menteurs; — vous vous cachez parmi les arbres — pour manger tous deux de la chair humaine. »

Alors le corbeau irrité, répondit à l'ermite par cette gâthâ :

« Le lion et le paon se nourrissent tous deux de la chair des animaux — qui, auprès de ce vieillard chauve et sans passions, — tour à tour viennent demander qu'il leur sauve la vie. »

L'ermite répondit par ces gâthâs :

« Sous les arbres tch'ou la puanteur est extrême; — tous les oiseaux la redoutent — et les troupes de cerfs n'y cherchent pas un abri. — On y a déposé le corps d'un eunuque mort — et vous, vile engeance, — vous êtes venus vous réunir ici — pour vous repaître de ce cadavre d'eunuque. — Cependant, vous vous prétendez des personnes supérieures ! »





LA CHATTE SAUVAGE ET LE COQ SAUVAGE

Autrefois, il y a de cela des générations innombrables, il y avait un grand bois; parmi les arbres de ce bois, une chatte sauvage rôdait ou demeurait immobile et se livrait à ses occupations. Étant restée tout un jour sans manger, elle avait faim et avait un désir extrême de nourriture; elle aperçut au sommet d'un roi des arbres un coq sauvage; ce coq sauvage était d'une beauté remarquable; il agissait avec un cœur bienveillant et témoignait sa compassion à toutes les sortes d'êtres; à ceux qui rampent et à ceux qui marchent, à ceux qui respirent, aux hommes et aux bêtes. Alors, la chatte sauvage conçut

dans son cœur des intentions funestes et voulut mettre en péril la vie du coq ; tout doucement, elle s'approcha jusqu'à ce qu'elle fût sous l'arbre, puis, se servant d'expressions insinuantes, elle prononça cette gâthâ :

« Nos pensées restent solitaires et nous sommes séparés l'un de l'autre ; — je mange du poisson et vous avez un beau vêtement ; — descendez de cet arbre jusqu'à terre — et je serai votre femme. »

Le coq sauvage répondit par cette gâthâ :

« Votre Grâce a quatre pieds — et moi j'ai deux pattes ; — je considère qu'un oiseau et une chatte sauvage — ne sauraient être mari et femme. »

La chatte sauvage répliqua par ces gâthâs :

« Nombreux sont les lieux que j'ai parcourus, royaumes et villes, provinces et districts ; — mais je ne désire personne d'autre — et toutes mes pensées prennent leur plaisir en vous. — Votre corps apparaît beau et bien fait ; — votre visage est le premier de tous ; — moi aussi j'ai quelque agrément ; — j'agis en vierge pure et chaste ; — il nous faut ensemble nous livrer à la joie — comme des coqs qui se promènent hors du poulailler — tous deux ayant l'un pour l'autre le même amour ne serons-nous pas fort heureux ? »

Alors, le coq sauvage répondit par cette gâthâ :

« Est-ce que je ne vous connais pas ? — est-ce que je ne sais pas pourquoi vous m'adressez cette

demande? — Quand une affaire n'est pas encore arrangée dans tous ses détails, — celui qui est sage n'en fait pas l'éloge. »

La chatte sauvage répliqua de nouveau par ces gâthâs :

« Au moment où vous obtenez une épouse si parfaite, — au lieu d'en être satisfait, vous lui frappez sur la tête avec un bâton. — En ce moment, la pauvreté vous tourmente ; — si vous m'épousez, votre richesse sera comme s'il y avait eu une pluie de joyaux; — vous serez aimé de mes parents; — vous aurez une opulence illimitée; — grâce à une épouse chérie, — le cœur calmé trouve un ferme appui. »

Le coq sauvage répondit par cette gâthâ :

« Si je me décidais à vous suivre, — ô vous dont les yeux verts sont comme de vilaines plaies, — je me verrais alors chargé de chaînes — et je serais comme enfermé dans une prison. »

La chatte sauvage répliqua par ces gâthâs :

« Vous n'avez pas de sympathie pour moi — et vos paroles sont comme des épines acérées; — dans ces conjonctures, à quel moyen recourir pour vous attirer? — Dans ma tristesse, il faut que j'y réfléchisse. — Mon corps n'est ni puant, ni sale; — il exhale un parfum de vertu conforme aux défenses; — pourquoi voulez-vous m'abandonner — et vous en aller au loin, dans d'autres lieux? »

Le coq sauvage répondit par cette gâthâ :

« Vous voulez m'entraîner au loin ; — méchante et perverse comme le serpent, — vous en assouplissez la peau flexible, — et c'est ainsi que vous faites des discours. »

La chatte sauvage répondit par cette gâthâ :

« Descendez vite et venez ici ; — je voudrais vous témoigner quelque amitié ; — je dois aussi avertir de notre mariage mes parents et mes voisins — et en informer mon père et ma mère. »

Le coq sauvage répondit par cette gâthâ :

« Je possède une future épouse qui est une jeune vierge ; — son visage est beau et ses sentiments sont excellents ; — elle se conforme aux défenses et obéit à la loi ; — je lui conserve mon affection et ne veux pas me détourner d'elle. »

La chatte sauvage répondit par ces gâthâs :

« Ainsi, vous me frappez avec un bâton épineux ! Dans ma famille, on suit la vraie religion ; — chez moi, il y a un vénérable supérieur — qui nous améliore au moyen des défenses prescrites par la loi. — Au dehors de la maison sont des saules qui tous sont verdoyants et prospères en leur saison. — Tous nous prosternerons notre tête devant votre grâce, — comme des brahmačârins rendant un culte au feu ; — ma famille, par sa puissance, honore et sert les brahmačâriṇs ; — par leur influence propice, nous mettrons au monde beau-

coup de fils — et ils nous feront être fort riches.»

Le coq sauvage répondit par cette gâthâ :

« Le ciel vous accordera votre souhait — et c'est par un bâton de brahmačârin qu'il vous frappera. — Dans le monde, n'y a-t-il pas la Loi ? — Pourquoi voulez-vous manger un coq ? »

La chatte sauvage répliqua par cette gâthâ :

« Je ne mangerai plus de chair ; — exposée au soleil et à la rosée, je tiendrai une conduite pure et chaste ; — j'honorerai et je servirai tous les devas ; — je ferai cela pour obtenir cette sagesse que vous recommandez. »

Le coq sauvage répondit par ces gâthâs :

« Jamais on ne vit ni n'entendit chose pareille : — une chatte sauvage tenant une conduite chaste. — Vous désirez détruire quelque être — et vous êtes un brigand qui veut dévorer un coq. — L'arbre et le fruit sont différents l'un de l'autre ; — malgré vos belles phrases et votre badinage apparent, — je ne vous croirai jamais. — Comment pourriez-vous, si vous aviez un coq en votre possession, ne pas le dévorer ? — Un mauvais caractère finit toujours par être cruel. — Je considère votre visage qui est rouge comme le sang — et vos yeux qui sont verts comme la plante *lan*. — Il vous faut manger des rats et des insectes, — car vous n'aurez jamais un coq à manger ; — pourquoi n'allez-vous pas prendre des rats ? — Avec

votre visage rouge et vos yeux d'un vert franc, — quand vous criez en faisant *miao*, — toutes les plumes dont je suis revêtu se hérissent ; — je m'enfuis au plus vite et je cherche à me cacher ; — de génération en génération moi et mes semblables, nous nous sommes éloignés de vous ; — pourquoi maintenant me rencontrer avec vous ? »

Alors, la chatte sauvage répondit par ces gâthâs :

« Les visages sont-ils tous agréables à voir ? — Les femmes qui sont belles sont-elles toutes vierges ? — Il importe de s'informer si l'attitude de la femme qu'on veut prendre pour épouse est digne — et quels sont ses autres mérites ; — tous les actes de bonne conduite doivent se trouver chez elle au complet ; — sa prudence et sa perspicacité doivent être ingénieuses ; — quand vous connaîtrez la manière dont je me comporte dans ma famille, — vous verrez que nulle ne peut m'être comparée. — Je vais me bien laver ; — maintenant j'ai revêtu de beaux habits ; — je me mettrai à danser et à chanter des airs, — pour qu'ainsi vous m'aimiez et m'estimiez. — En outre, je laverai les pieds de votre grâce, — je peignerai votre chignon de cheveux — et je ferai des plaisanteries agréables ; — alors, vous m'aimerez et vous m'estimerez. »

Le coq sauvage répondit par cette gâthâ :

« Je ne tiendrais guère à la vie, — si je permet-

tais à un ennemi de peigner ma tête; — si je faisais amitié avec vous, — je ne parviendrais jamais à un âge avancé. »





LE ROI DES SINGES ET LE COUPLE DE TORTUES

Autrefois, il y a de cela des kalpas innombrables, il y avait un roi des singes qui demeurait sur les arbres d'une forêt. Il mangeait des fruits et buvait de l'eau; il songeait avec compassion aux êtres de toutes sortes, à ceux qui rampent et à ceux qui marchent, à ceux qui respirent, aux hommes et aux animaux; il aurait voulu faire qu'ils fussent tous sauvés et les amener à l'état de nirvâṇa. En ce temps, il avait contracté amitié avec une tortue; très intimes, ils se respectaient l'un l'autre et, au début, ils n'étaient point en opposition l'un contre l'autre; la tortue se rendait fréquemment à l'endroit où se trouvait

le singe; ils buvaient, mangeaient et causaient ensemble; ils discouraient sur la droite justice et la raison.

La femme de la tortue, voyant qu'elle sortait souvent et ne restait pas chez elle, se dit qu'elle devait aller au dehors pour se livrer à la débauche et à des actes illicites; elle demanda donc à son mari : « Vous sortez souvent; où allez-vous vous réunir à d'autres personnes? Je crains que ce ne soit pour vous livrer à la débauche au dehors et mener une conduite déréglée. » Son mari lui répondit : « J'ai contracté amitié avec un singe; il est intelligent et sage; en outre, il comprend la justice et la raison. Quand je sors, c'est pour me rendre chez lui, et ensemble nous discutons sur la doctrine des livres saints; nous ne parlons que de sujets agréables et je ne me livre d'ailleurs à aucune débauche. » Sa femme ne le crut pas et pensa que les choses ne se passaient point ainsi; en outre, elle était irritée contre le singe et se disait : « Il attire mon mari et le fait souvent aller et venir; il faut que je trouve un moyen de le tuer. Mon mari alors cessera ses sorties. » Elle feignit donc d'être malade; épuisée et faible, elle gisait sur un lit; son mari veillait sur elle avec beaucoup de sollicitude; il lui donnait des médicaments pour la soigner, mais, en définitive, elle se refusait à guérir. Elle dit à son mari : « A quoi bon vous donner tant de

peine et gaspiller ces médicaments? Ma maladie est fort grave. Il faut que j'obtienne le foie du singe avec lequel vous êtes lié d'amitié; à cette condition je conserverai la vie. » Son mari lui répondit : « Ce singe est mon ami; il m'a remis sa personne et m'a confié sa vie; nous ne nous sommes jamais soupçonnés l'un l'autre; comment pourrais-je comploter contre lui, afin de vous sauver la vie? » Sa femme lui répondit : « Maintenant, nous sommes mari et femme et nous ne faisons ensemble qu'un seul corps; mais vous ne pensez pas à me sauver et, au contraire, vous agissez en faveur du singe. En vérité, cela n'est pas juste et raisonnable. »

Le mari, poussé à bout par son épouse et ayant d'ailleurs pour elle beaucoup d'estime, alla donc adresser cette requête au singe : « Je suis venu à plusieurs reprises et j'ai été auprès de vous; ayez la bonté de ne pas considérer comme injuste de vous rendre dans ma maison; maintenant, je désire vous inviter à venir dans ma demeure pour y prendre un petit repas. » Le singe lui répondit : « Je demeure sur la terre ferme et vous dans l'eau; comment pourrais-je vous suivre? » Cette tortue répondit : « Je vous porterai sur mon dos; nous pourrons d'ailleurs considérer comme vaine toute cérémonie. » Le singe la suivit donc; quand la tortue qui le portait sur son dos fut arrivée à mi-che-

min, elle dit au singe : » Auriez-vous la bonté de désirer savoir ce que j'ai à vous demander ? Ma femme est épuisée par la maladie; elle désire obtenir de votre bonté votre foie pour le manger et être délivrée de sa maladie. » Le singe lui répondit : « Pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé plus tôt ? Mon foie est resté pendu à l'arbre; revenez en toute hâte pour que j'aille le prendre. » Ils retournèrent donc, l'un à la suite de l'autre. Dès que le singe fut revenu en haut de l'arbre, il se mit à bondir en témoignant sa joie. La tortue lui demanda alors : « Vous deviez prendre avec vous votre foie pour venir dans ma demeure; voici qu'au contraire vous montez en haut de l'arbre; vous sautez et gambadez; que voulez-vous faire ainsi ? » Le singe lui répondit : « Il n'y a pas dans le monde d'être plus sot que vous; comment se pourrait-il qu'ayant un foie, je l'aie suspendu à un arbre ? Nous étions amis; je vous avais remis ma personne et confié ma vie; vous, cependant, vous avez comploté contre moi et avez voulu mettre ma vie en péril. Dorénavant, nous irons chacun de son côté. »





LE RELIGIEUX ET LE CHASSEUR

Autrefois il y avait un royaume nommé Mo-t'ien-lo ; le roi s'appelait Nan ; par l'étude il était parvenu à communiquer avec les intelligences divines ; il n'était rien de si profond qu'il ne l'eût scruté. S'apercevant de l'impermanence des choses de ce monde, il dit : « Mon corps doit se pourrir et devenir un fumier dans ce monde; comment pourrais-je le protéger ? » Il renonça à la gloire et abandonna la joie; il se vêtit de l'habit religieux de mahâsattva ; il se contenta de la nourriture d'un seul bol et accepta les défenses des çramaṇas ; une forêt dans la montagne lui servit de résidence ; il y demeura trente années.

A côté de l'arbre sous lequel il vivait se trou-

vait un gouffre profond de trois cents pieds. Or un chasseur, poursuivant un cerf à toute vitesse, tomba dans le gouffre; en ce temps, il y eut un corbeau et un serpent qui, d'effroi, tombèrent aussi dans le gouffre; ils avaient le corps entièrement meurtri et blessé et tous aussi souffraient; ils levaient les yeux vers le ciel et criaient lamentablement avec la voix d'un être aux abois et abandonné de tous. Le religieux en fut affligé, il éclaira le gouffre avec une torche pour voir ceux qui s'y trouvaient et allongea le cou en versant des larmes; s'approchant du gouffre, il cria : « Vous tous, ne vous désolez pas; je vous retirerai de ce grave péril. » Il fit alors une longue corde qu'il suspendit pour leur permettre de monter; ces trois êtres, qui, prenant la corde avec le bec ou la bouche, qui, la prenant dans les mains, purent avoir la vie sauve. Tous se prosternèrent la tête contre terre et exprimèrent leurs remerciements en disant : « Notre vie était comme un flambeau qu'on emporte; ô religieux, votre bonté s'étend partout sans limites; vous avez fait que nous avons pu revoir la lumière du jour; nous désirons jusqu'à la fin de notre existence dans ce corps, vous fournir tout ce qui pourra vous manquer; c'est par de petits services que nous en reconnaîtrons un grand, et quand nous vous en rendrions dix mille, ils ne payeraient pas de retour le service unique

que vous nous avez rendu. » Le religieux leur dit : « J'étais roi d'un royaume ; mon royaume était grand et la population en était nombreuse ; par mes palais, mes joyaux et mes femmes, je l'emportais sur tous les autres royaumes. Mes désirs étaient satisfaits aussi promptement que l'écho répond au son ; il n'était rien que je demandasse sans l'obtenir. Cependant j'ai estimé que ma royauté était un antre de haine ; j'ai pensé que les couleurs, les sons, les parfums, les saveurs, les vêtements ornés et les mauvaises pensées étaient les six épées qui tranchent notre corps, les six flèches qui percent notre personne ; c'est à cause de ces six choses mauvaises que nous restons dans le cycle des migrations pour y subir des souffrances. Les trois voies sont très funestes ; elles sont difficiles à endurer et difficiles à supporter ; comme j'étais fort tourmenté par cette idée, j'ai renoncé à mon royaume et je me suis fait çramaṇa. Je désire obtenir la sagesse du Tathâgata droite, vraie et sans attachements, la doctrine de l'illumination suprêmement correcte ; je désire être un maître guidant les devas et les hommes, amener à la conversion tous les êtres et les faire atteindre au premier principe ; comment n'aurais-je en vue que vous, ces trois personnes ? Que chacun de vous retourne à sa résidence habituelle : quand vous verrez ceux qui vous sont chers, exhortez-les à se

réfugier par trois fois dans les trois refuges et à ne pas s'écarter de la religion du Buddha. »

Le chasseur dit : « Je suis dans la vie profane depuis plusieurs années; quoique j'aie vu des laïques accumuler les actes de vertu et pratiquer le bien, comment y en aurait-il parmi eux qui, comme les disciples du Buddha, traitent les autres comme ils voudraient être traités eux-mêmes, secourent les êtres et demeurent dans l'obscurité sans mettre en lumière leur renommée ? Mais vous, ô religieux, vous possédez ces qualités. Je désire que vous veniez chez moi pour y demander quelques menues offrandes. » — Le corbeau dit : « Mon nom est Po ; si, ô religieux, vous êtes dans quelque situation difficile, je désire que vous appeliez mon nom et j'accourrai. » — Le serpent dit : « Mon nom est Tch'ang ; si, ô religieux, vous éprouvez quelque malheur, je désire que vous appeliez mon nom et je ne manquerai pas de venir pour payer de retour votre bienfait. » Quand ils eurent fini de parler, chacun d'eux s'en retourna.

Un autre jour, le religieux se rendit dans la maison du chasseur; en le voyant venir de loin, le chasseur dit à sa femme : « Voici venir cet homme de mauvais augure; je vous ordonne de faire un bon repas, mais de le préparer avec beaucoup de lenteur; quand il aura vu que l'heure de midi est passée, il ne mangera pas. » Quand la femme

vit le religieux, elle changea brusquement de couleur; elle feignit de le retenir pour lui préparer à manger, mais, perdant son temps en vains bavardages, elle dépassa l'heure de midi. Le religieux se retira.

De retour dans la montagne, il aperçut le corbeau et l'appela par son nom : Po. Le corbeau lui demanda : « D'où venez-vous ? » « Je viens de chez le chasseur », répondit-il. Le corbeau reprit : « Avez-vous mangé ? » Le religieux répliqua : « On m'a préparé de la nourriture ; mais, avant qu'elle ne fût prête, l'heure de midi était passée et, comme alors je ne devais plus manger, je m'en suis retourné. » Le corbeau dit : « Ce chasseur est un démon malfaisant qu'il serait difficile de sauver en lui témoignant de l'affection ; résister à la bonté et s'opposer à celui qui vous a rendu un bienfait, c'est une perversité extrême ; pour moi je n'ai pas de boissons et de mets que je puisse vous offrir ; mais ayez soin de rester assis ici et je reviendrai dans un instant. »

Il se rendit en volant dans le royaume de Pantchö et entra dans le harem du palais royal ; il aperçut la femme du roi qui dormait en ayant dans la parure de sa tête une perle claire comme la lune. Le corbeau prit cette perle dans son bec et revint en toute hâte l'offrir au religieux.

Quand l'épouse du roi se réveilla, elle chercha

sa perle sans la trouver et alors informa le souverain de cette disparition. Le roi fit une proclamation à son peuple pour dire : « Celui qui trouvera la perle, on lui donnera mille livres d'or et mille livres d'argent, mille bœufs et mille chevaux. Mais celui qui l'aura trouvée et ne l'aura pas rapportée, on le punira sévèrement et on exterminera toute sa parenté. » — Le religieux ayant fait don de la perle au chasseur, celui-ci le chargea de liens et vint informer le roi. Le roi dit au religieux : « D'où vous vient ce joyau ? » Le religieux réfléchit profondément et se dit : « Si j'expose comment les choses se sont passées, tous les corbeaux du royaume périront ; si je raconte que j'ai obtenu cette perle en la volant, ce serait faire croire que j'ai tenu une conduite indigne d'un disciple du Buddha. » Il garda le silence et reçut une bastonnade de plusieurs milliers de coups ; cependant il n'était pas irrité contre le roi et n'avait d'animosité contre personne ; avec une grande bonté, il prononça ce vœu : « Puisse-t-on, en me traitant ainsi, me faire obtenir la dignité de Buddha afin que je sauve la foule des êtres de toutes leurs peines. » — Le roi dit : « Prenez ce religieux et enterrez-le en ne laissant sortir que sa tête ; demain on le tuera. »

Le religieux appela alors le serpent en prononçant : Tch'ang. Le serpent dit : « Personne dans le

monde ne sait mon nom, si ce n'est le religieux. Puisqu'il élève la voix pour m'appeler, c'est sans doute qu'il a une raison pour le faire. Il alla donc promptement, et, en voyant l'état dans lequel se trouvait le religieux, il se prosterna la tête contre terre en lui demandant : « Comment cela s'est-il produit ? » Le religieux lui exposa toute l'origine de cette affaire ; le serpent dit en pleurant : « O religieux, votre bonté est grande comme le ciel et comme la terre et cependant vous êtes en butte aux calamités ; combien plus cela risque-t-il d'arriver à celui qui est dépourvu de sagesse ! qui alors le secourra ? Votre bonté céleste est sans haine, mais moi je vous vengerai : ce roi n'a qu'un seul fils qui est son héritier et n'a pas d'autre successeur ; j'entrerai dans le palais et par ma morsure je tuerai l'héritier présomptif ; puis, en lui appliquant ma médecine divine, vous le guérirez. »

Le serpent entra donc de nuit dans le palais et mordit l'héritier présomptif qui mourut ; on garda son corps pendant trois jours et le roi promulgua un édit en ces termes : « Si quelqu'un peut rendre la vie à l'héritier présomptif, je lui donnerai la moitié de mon royaume pour qu'il règne sur elle. » On transporta le corps dans la montagne pour l'y incinérer ; en y allant, on passa à côté du religieux ; celui-ci dit : « Quelle maladie a eu l'héritier présomptif pour qu'il soit mort ? différez les funé-

railles; je puis lui rendre la vie. » Les gens de l'escorte, entendant ces paroles, allèrent en toute hâte les rapporter au souverain; le roi, partagé entre la tristesse et la joie, fut violemment ému et dit au religieux : « Je vous gracie et je vous donne la moitié de mon royaume pour que vous soyez roi. » Le religieux appliqua la médecine sur le corps et l'héritier présomptif revint soudain à la vie en disant : « Pourquoi suis-je ici ? « Les gens de la suite lui exposèrent tout ce qui s'était passé; l'héritier présomptif revint dans son palais; grands et petits sautaient de joie.

Le roi voulut prendre la moitié de son royaume pour en faire don au religieux, mais celui-ci refusa de rien accepter. Le roi comprit alors et dit : « Si vous n'acceptez pas la moitié de mon royaume, comment pourriez-vous être un voleur ? De quel pays êtes-vous et en vertu de quelles opinions vous êtes-vous fait çramaṇa ? Comment êtes-vous entré en possession de la perle ? alors que vous avez une si noble conduite, comment se fait-il que vous ayez été pris dans un tel malheur ? » Le religieux raconta toute son histoire; le roi en était pénétré de compassion et les larmes qu'il versait inondaient son visage.

Le roi dit au chasseur : « Vous avez rendu un service signalé à l'État; convoquez ici tous vos parents aux neuf degrés; je veux les récompenser

largement. » Ses parents, grands et petits, s'étant tous rassemblés à la porte du palais, le roi dit : « La méchanceté et l'ingratitude sont les plus grands des crimes. » Il les extermina donc.

Le religieux se rendit dans la montagne pour y étudier la sagesse ; il se perfectionnait et progressait sans relâche. Après que sa vie fut terminée, il naquit en haut parmi les devas.





LE ROI-DRAGON, LE ROI ET LE BÉLIER

Autrefois, la fille d'un roi-dragon étant sortie pour se promener fut chargée de liens et battue par un gardien de bœufs. Le roi du royaume étant sorti pour parcourir son territoire, aperçut cette fille, la délivra et lui permit de s'en aller. Le roi-dragon demanda à sa fille : « Pourquoi pleurez-vous ? » Sa fille lui dit : « Le roi du royaume m'a injustement battue. » Le roi-dragon dit : « Le roi est habituellement bon et doux ; comment battrait-il les gens d'une manière déraisonnable ? » Le roi-dragon se changea, lorsque l'obscurité fut venue, en un serpent, et caché sous le lit, écouta ce que disait le roi ; le roi dit à sa femme : « J'ai vu dans ma promenade une petite

fille qui était battue par un gardien de bœufs; je l'ai délivrée et je lui ai permis de s'en aller. »

Le lendemain, le roi-dragon sous la forme humaine vint se présenter au roi et lui dit : « Vous m'avez rendu un grand bienfait. J'avais permis à ma fille d'aller hier se promener; elle fut battue par un homme, mais elle a eu le bonheur que vous, ô roi, soyez venu la délivrer. Je suis un roi-dragon : ce que vous désirerez, vous l'obtiendrez. » Le roi dit : « Des objets précieux, j'en ai moi-même beaucoup. Je désire comprendre le langage de tous les animaux. » Le roi-dragon lui dit : « Il vous faut vous purifier pendant sept jours; quand ces sept jours seront terminés, venez me parler. Mais prenez bien garde que personne ne le sache. »

Les choses étant ainsi, le roi était en train de manger avec sa femme lorsqu'il vit des papillons dont la femelle disait au mâle de lui prendre de la nourriture; le mâle lui répondit que chacun devait en prendre pour soi; la femelle répliqua que son ventre l'en empêchait. Le roi éclata de rire. Sa femme lui demanda : « O roi, pourquoi riez-vous? » Le roi garda le silence. Une autre fois, le roi se trouvant assis avec sa femme, vit des papillons qui se rencontraient le long du mur, se disputaient et tombaient tous deux à terre en se battant. Le roi de nouveau éclata de rire. Sa femme lui dit : « Pour quelle cause riez-vous? » Il en fut ainsi par trois

fois, le roi répondant toujours : « Je ne vous le dirai pas. » Sa femme lui déclara alors : « O roi, si vous ne me le dites pas, je me tuerai. » Le roi lui répondit : « Attendez que j'aie été me promener et je reviendrai vous le dire. » Le roi alors sortit pour se promener.

Le roi-dragon produisit par transformation un troupeau de plusieurs centaines de moutons qui traversaient une rivière. Une brebis pleine cria au bélier : « Revenez me chercher. » Le bélier lui répondit : « Je ne saurais absolument pas vous faire traverser la rivière. » La brebis reprit : « Si vous ne me faites pas passer, je me tuerai. Ne voyez-vous pas le roi du royaume qui va mourir à cause de sa femme ? » Le bélier lui répondit : « Ce roi est un sot de mourir pour sa femme. Vous pouvez bien mourir ; sera-ce à dire que je n'aie plus de brebis ? » Le roi, l'ayant entendu, fit cette réflexion : « Tout roi que je suis d'un royaume entier, je n'atteins pas à la sagesse de ce bélier. » Lorsque le roi fut de retour, sa femme lui dit : « Si vous ne m'expliquez pas pourquoi vous avez ri, je me tuerai. » Le roi lui répliqua : « Libre à vous de vous tuer ; ce sera fort bien ; j'ai dans mon harem beaucoup d'épouses ; qu'ai-je besoin de vous ? »

Le maître dit : « Bien sot est l'homme qui veut se tuer à cause d'une femme. »



LES ÉPOUSES INFIDÈLES

Autrefois il était un fils d'une famille de noble caste qui était fort beau; il fit en or l'image d'une fille et dit à son père et à sa mère : « S'il y a une fille telle que celle-ci, je l'épouserai. » En ce temps, dans un autre royaume, il y avait une fille qui, elle aussi, était fort belle; elle aussi fit en or l'image d'un homme et dit à son père et à sa mère : « S'il y a un homme tel que celui-ci, je l'épouserai. » Les parents chacun de leur côté apprirent ce qui en était, et alors, de loin, ils fiancèrent et unirent ces deux personnes pour qu'elles fussent mari et femme.

En ce temps, le roi du royaume, ayant pris un miroir pour se regarder, dit à ses ministres ras-

semblés : « Dans le monde y a-t-il un homme dont la figure vaille la mienne? » On lui répondit : « Nous, vos sujets, avons entendu dire que dans tel royaume il y a un homme d'une beauté sans égale. » Le roi envoya alors un messager pour le quérir. Quand le messager fut arrivé, il dit au jeune homme : « Le roi désire vous voir parce que vous êtes un sage. » Le jeune homme alors prépara son char et se mit en route; au bout d'un moment, il fit cette réflexion : « C'est à cause de mon intelligence que le roi est venu m'appeler. » Il retourna donc chez lui pour y prendre les enseignements essentiels de ses livres, mais il vit alors sa femme qui se livrait à la débauche avec un étranger. Tout déconcerté et plein d'émotion, il en conçut de l'irritation; sa figure s'altéra, il prit une physionomie extraordinaire et devint de plus en plus laid; le ministre du roi, le voyant devenir un tel homme, pensa que les cahots du voyage avaient amaigri son visage et lui réserva alors une place dans l'écurie pour l'y installer commodément. Au milieu de la nuit, le jeune homme vit dans l'écurie l'épouse principale du roi qui était sortie pour s'unir à un palefrenier. Son cœur alors fut éclairé et il se dit : « Si l'épouse du roi agit ainsi, à combien plus forte raison ma femme agira-t-elle de même ! » Ses soucis se dissipèrent et sa figure redevint comme auparavant.

Il eut alors une entrevue avec le roi et le roi lui demanda : « Pourquoi êtes-vous resté trois jours hors du palais ? » Il répondit : « Quand votre ministre est venu me chercher, j'ai oublié quelque objet; j'ai rebroussé chemin et suis rentré chez moi afin de le prendre. J'ai vu alors ma femme qui se livrait à la débauche avec un étranger. Je me suis irrité, et, à cause de cela, j'ai eu de l'affliction et de la colère; aussi ma figure s'est-elle altérée; je suis resté dans l'écurie pendant trois jours; hier, dans l'écurie, j'ai vu votre épouse principale, ô roi, qui venait pour s'unir secrètement à un palefrenier. Si votre femme en use ainsi, à combien plus forte raison les autres femmes ! Mes soucis se sont dissipés et ma figure est redevenue comme auparavant. » Le roi répondit : « Si ma femme elle-même est telle, à combien plus forte raison les autres femmes ordinaires ! » Ces deux hommes entrèrent alors ensemble dans la montagne; ils se coupèrent la barbe et les cheveux et se firent çramaṇas. Songeant qu'il n'est pas possible en compagnie des femmes de s'adonner aux occupations saintes, ils firent des progrès dans l'excellence sans jamais se ralentir, et obtinrent tous deux la sagesse de Pratyeka Buddha.





LA FEMME A L'ORANGE

Autrefois il y avait une femme qui allait se marier; plusieurs femmes qui l'accompagnaient étaient avec elle sur une tour; elles buvaient, mangeaient et s'amusaient entre elles. Une orange vint à tomber à terre; ces femmes la regardant ensemble, dirent : « Celle d'entre nous qui osera descendre pour ramasser l'orange et la rapporter, nous lui donnerons toutes à boire et à manger. » La femme qui devait se marier descendit alors de la tour et vit un jeune homme qui avait pris l'orange et s'en allait. La femme lui demanda de la lui donner; le jeune homme lui répondit : « Si, au moment où vous serez près de consommer le mariage, vous venez

d'abord chez moi, je vous rendrai l'orange; sinon, je ne vous la donnerai pas. » La femme y ayant consenti, le jeune homme lui donna donc l'orange. La femme put revenir en tenant le fruit et toutes les autres femmes lui offrirent à boire et à manger ; puis elles la conduisirent chez son époux. La femme dit à celui-ci : « J'ai fait un serment solennel en vertu duquel je désire aller d'abord voir un jeune homme; au retour, je deviendrai votre épouse. » Son mari alors la laissa aller. Quand elle fut sortie de la ville, elle rencontra un voleur ; elle s'adressa à lui en implorant sa pitié, disant : « J'ai fait un serment solennel dont je dois m'acquitter. » Le voleur la laissa aller. Plus loin, elle rencontra un démon qui dévorait les hommes; la femme se prosterna la tête contre terre en le priant de la laisser s'acquitter de son serment; le démon la laissa aller. Elle arriva chez le jeune homme qui l'invita à entrer et à s'asseoir ; le jeune homme n'eut aucun rapport avec elle, mais il lui prépara à boire et à manger et la renvoya en lui donnant un gâteau d'or pour son usage particulier. Le maître dit : Ainsi, le mari, le voleur, le démon et le jeune homme se conduisirent tous quatre d'une manière excellente; cependant, il y a là matière à réflexion; les uns disent que le mari fut le meilleur, car il devait tenir à garder sa femme ; d'autres disent que le voleur fut le meilleur, car



il devait tenir aux richesses; d'autres disent que le démon fut le meilleur, car il devait tenir à boire et à manger; d'autres disent que le jeune homme fut le meilleur, car il se montra fort réservé.





LA FEMME FOURBE

Autrefois il y avait un homme d'une des grandes castes qui tenait sa femme enfermée et ne laissait aucun homme la voir. Cette femme chargea un serviteur de faire un souterrain et elle eut des rapports avec un ciseleur d'argent. Le mari, par la suite, eut vent de la chose, mais sa femme lui dit : « De ma vie je n'ai rien commis de semblable; ne prononcez pas des paroles inconsidérées. » Le mari répliqua : « Je vous mènerai à l'endroit où est l'arbre sacré. » La femme dit que c'était fort bien, et ils entrèrent dans la chambre du jeûne pour observer le jeûne pendant sept jours; la femme dit secrètement au ciseleur d'argent : « Qu'allez-vous faire? Feignez

d'être insensé, et ayez les cheveux épars. Les gens que vous rencontrerez sur la place du marché, emportez-les en les tenant dans vos bras. » Le mari, quand le jeûne fut terminé, fit alors sortir sa femme; celle-ci lui dit : « De ma vie je n'ai vu la place du marché; faites-moi passer par la place du marché. » Le ciseleur d'argent la saisit alors dans ses bras et la coucha sur le sol au lieu même où elle était; la femme cria à son mari : « Pourquoi laissez-vous un homme me prendre dans ses bras? » Le mari répondit : « C'est un fou. » Le mari et la femme arrivèrent ensemble à l'endroit où était le dieu. La femme dit en se prosternant la tête contre terre : « De ma vie je n'ai rien fait de mal; ce fou seul m'a tenu dans ses bras. » Ainsi la femme put sauver sa vie. Le mari confus garda le silence. Telle est la fourberie des femmes.





LA MORT DU RENARD

Autrefois il y avait un élève qui, dans la caverne d'une montagne, étudiait le livre de la caste guerrière. Un renard sauvage, qui demeurait auprès de lui, s'appliquait à l'écouter réciter ces livres; son cœur en ayant compris quelque partie, il conçut cette pensée : « Si j'ai compris les paroles de ce livre, cela suffit pour faire de moi le roi des animaux. » Quand il eut eu cette pensée, il se leva et partit; il rencontra un renard maigre et voulut aussitôt le tuer; l'autre lui dit : « Pourquoi me tuer? » Il lui répondit : « Je suis le roi des animaux; vous ne m'êtes pas soumis et c'est pourquoi je vous tue. » L'autre répliqua : « Je souhaite n'être point tué; je me mettrai

à votre suite. » Alors les deux renards continuèrent leur route de compagnie. Le premier renard rencontra encore un renard et voulut le tuer ; les questions et les réponses furent les mêmes que précédemment, et lui aussi déclara qu'il se mettait à sa suite. Par une série de rencontres semblables, le premier renard soumit tous les renards ; puis, au moyen de tous les renards, il soumit tous les éléphants ; en outre, au moyen de tous les éléphants, il soumit tous les tigres ; en outre, au moyen de tous les tigres, il soumit tous les lions ; alors, momentanément, il put être le roi des animaux.

Quand il fut devenu roi, il eut encore cette pensée : « Maintenant que je suis le roi des animaux, il ne me faut pas prendre femme parmi les animaux. » Il monta donc sur un éléphant blanc, et, à la tête de toute la troupe des animaux qui formaient une multitude innombrable, il entoura de leurs rangs, qui se comptaient par plusieurs centaines de milliers, la ville de Bénarès. Le roi de cette ville envoya un ambassadeur demander : « Vous, troupes de toutes sortes d'animaux, pourquoi agissez-vous ainsi ? » Le renard répondit : « Je suis le roi des animaux, il faut que j'épouse votre fille ; si vous me la donnez, c'est bien ; si vous ne me la donnez pas, j'anéantirai votre royaume. » L'ambassadeur revint déclarer cette

réponse. Le roi assembla ses ministres et tint avec eux une délibération. A l'exception d'un seul ministre, tous dirent : « Il faut donner la princesse ; quelle en est la raison? Ce qui fait la force du royaume, c'est qu'il se confie dans ses éléphants et dans ses chevaux. Nous avons des éléphants et des chevaux, mais eux ont des lions; quand les éléphants et les chevaux sentiront l'odeur des lions, ils seront saisis de terreur et se coucheront à terre. Au combat, nous serons certainement inférieurs et les animaux nous anéantiront. Faut-il, parce qu'on tient à une fille, causer la perte d'un royaume? »

Or, un grand ministre qui était intelligent et faisait des combinaisons à longue échéance, dit au roi : « En observant l'antiquité et les temps modernes, je n'ai jamais appris ni vu que la fille d'un roi des hommes ait été donnée à un vil animal. Quoique je sois faible et peu intelligent, je veux tuer ce renard et faire que tous les animaux se dispersent en s'en allant chacun de son côté. » Le roi lui demanda alors : « En quoi consiste votre projet? » Le grand ministre répondit : « O roi, bornez-vous à envoyer un ambassadeur qui fixera la date du combat, et qui, le jour de la bataille, devra d'avance exprimer à ce roi des animaux un désir, à savoir que les lions se battent d'abord et rugissent ensuite; ce roi des animaux pensera que nous avons peur et il ne manquera pas d'ordonner

aux lions de rugir d'abord et de se battre ensuite. Vous, ô roi, quand sera venu le jour de la bataille, vous devrez ordonner que, dans votre ville, tous soient obligés de se boucher les oreilles. »

Le roi suivit son avis; il envoya un ambassadeur fixer la date du combat et, en même temps, exprimer le désir dont il a été parlé plus haut. Lorsque vint le jour de la bataille, il envoya encore une lettre pour réitérer cette demande. Puis il fit sortir son armée. Au moment où les armées allaient croiser le fer, le renard ordonna en effet aux lions de commencer par rugir. Quand le renard les entendit, son cœur se brisa en sept morceaux; il tomba du haut de son éléphant et chut par terre. Alors, toute la foule des animaux au même moment se dispersa.

Le Buddha, à propos de cette histoire, prononça des gâthâs en ces termes :

« Ce renard était d'une arrogance excessive; — il voulait demander à prendre femme; — il se rendit à la ville de Bénarès, — et déclara qu'il était le roi des animaux. — Devadatta, lui aussi, a une arrogance semblable; — il commande à la foule de ses partisans; — dans le royaume de Magadha, — il s'attribue le titre de roi de la Loi. »

Il dit aux bhikṣus : En ce temps, le roi de Bénarès, c'était moi-même; le grand ministre intelligent, c'était Çâriputra; le roi renard, c'était Devadatta.



LE SCULPTEUR ET LE PEINTRE

Autrefois, dans l'Inde du Nord, il y avait un artisan qui travaillait le bois ; avec une grande ingéniosité, il fabriqua une femme en bois ; elle était d'une beauté sans égale ; avec ses vêtements, sa ceinture et ses magnifiques ornements, elle n'était point différente d'une femme réelle ; elle allait, elle venait, elle pouvait aussi servir le vin et regarder les hôtes ; la parole seule lui manquait. En ce temps, dans l'Inde du Sud, il y avait un peintre qui, lui aussi, était fort habile à peindre. L'artisan qui travaillait le bois ayant entendu parler de lui, prépara un excellent banquet, puis il invita le peintre. Quand le peintre fut venu, l'autre chargea alors la femme en bois

de servir le vin et d'offrir les mets et cela dura depuis le matin jusqu'à la nuit. Le peintre qui ne savait rien, pensait que c'était une femme véritable; ses désirs devinrent extrêmes et il pensait sans cesse à elle. En ce moment, comme le soleil avait disparu, l'artisan qui travaillait le bois se retira dans sa chambre à coucher; mais il retint le peintre en le priant de rester; il plaça cette femme en bois à côté de lui pour le servir et dit à son hôte : « Je vous laisse intentionnellement cette femme pour que vous puissiez passer la nuit avec elle. »

Quand le maître de la maison fut rentré chez lui, la femme en bois se tenait droite auprès de la lampe; l'hôte l'appela, mais la femme ne vint pas; l'hôte pensa que c'était parce que cette femme avait honte qu'elle ne venait pas; il s'avança donc et la tira par la main; il reconnut alors qu'elle était en bois. Plein de confusion, il réfléchit et dit : « Le maître de la maison m'a trompé; je vais me venger de lui. » Le peintre imagina donc un stratagème; sur la muraille il peignit sa propre image, revêtue d'habits identiques à ceux de son propre corps, une corde lui serrant le cou et ayant tout l'air d'un homme mort par strangulation; il représenta par la peinture des mouches posées sur sa bouche et des oiseaux la becquetant. Après qu'il eut fini, il ferma la porte, et se cacha sous le lit.

Quand le jour fut venu, le maître de la maison sortit ; voyant que la porte n'était pas encore ouverte, il regarda à travers ; il ne vit que l'image sur le mur, de son hôte pendu ; le maître de la maison fort effrayé, pensa qu'il était réellement mort ; il enfonça aussitôt la porte et entra pour couper la corde avec un couteau. Le peintre sortit alors de dessous le lit et l'artisan qui travaillait le bois fut très confus. Le peintre lui dit : « Vous avez pu me tromper ; mais moi aussi j'ai pu vous tromper. » L'hôte et le maître de la maison étant parvenus à leurs fins, aucun d'eux n'avait été humilié par l'autre ; ils se dirent l'un à l'autre :

« En ce monde, les hommes se trompent mutuellement ; en quoi cela est-il différent de ce qui vient de se passer ? » Alors, ces deux hommes reconnurent en vérité ce qu'est la tromperie ; chacun renonça à tout ce qu'il aimait pour sortir du monde et entrer en religion.





LE DISCIPLE ASTUCIEUX ET L'ÉLÉPHANT FEMELLE

Autrefois, il y avait deux hommes qui, à l'école de leur maître, étudiaient la sagesse; tous deux s'en allèrent dans un royaume étranger. Sur la route, ils virent les traces d'un éléphant. L'un des hommes dit : « C'est là un éléphant femelle; elle est grosse d'un petit du sexe féminin ; cet éléphant est borgne. Sur cet éléphant se trouve une femme qui est enceinte d'une fille. » L'autre dit : « Comment le savez-vous ? » Le premier répliqua : « Je le sais par la réflexion ; si vous ne me croyez pas, allons en avant, et nous verrons de nos yeux ce qui en est. » Quand les deux hommes eurent rejoint l'éléphant, tout était con-

forme à ce qui avait été dit, et, plus tard, l'éléphant femelle et la femme enfantèrent toutes deux. Comme il en était ainsi, le second de ces deux hommes se dit : « L'autre et moi avons tous deux étudié auprès du même maître; moi seul je n'ai pas vu les faits essentiels. »

Au retour, il dit à son maître : « Nous allions tous deux de compagnie; cet homme, en voyant les traces d'un éléphant, a distingué que tels et tels étaient les faits essentiels, et moi je ne puis comprendre. O maître, je désire que vous me donniez à nouveau une explication, afin que je ne sois plus en confusion. » Le maître appela l'autre homme et lui demanda : « Par quels moyens avez-vous vu cela? » Il répondit : « C'est par le moyen de ce que, ô maître, vous nous avez toujours enseigné. En regardant l'endroit où l'éléphant avait uriné, j'ai reconnu que c'était une femelle; en observant que son pied droit s'enfonçait profondément dans le sol, j'ai reconnu qu'elle était grosse d'un petit du sexe femelle; en voyant que les herbes sur le côté droit du chemin n'avaient pas été touchées, j'ai reconnu qu'elle était borgne de l'œil droit. En regardant l'urine qui se trouvait à l'endroit où l'éléphant s'était arrêté, j'ai reconnu que c'était une femme qui était sur son dos; en observant que le pied droit appuyait fortement sur la terre, j'ai reconnu que cette femme était enceinte d'une

fille. C'est par des raisonnements subtils que je suis arrivé à ces conclusions. » Le maître dit à l'autre homme : « Dans l'étude, il importe de conclure par la réflexion ; par la subtilité, on comprend les choses ; si l'homme superficiel n'y parvient pas, il n'y a point là faute de son maître. »





LE JEUNE HOMME QUI VA AU-DEVANT DE LA JEUNE FILLE

Autrefois, deux hommes étaient devenus amis; la femme de chacun d'eux se trouvant enceinte, ils se promirent par serment que si l'un des enfants à naître était un garçon et l'autre une fille, ils les marieraient l'un à l'autre. Ils se quittèrent, et, par la suite, un garçon naquit dans l'une des familles et une fille dans l'autre. Le père du garçon mourut prématurément; le jeune homme était devenu grand et ne s'était pas encore marié lorsque, en allant vendre divers objets, il arriva par hasard dans la maison de la jeune fille. Le père de celle-ci lui demanda d'où il venait, où il demeurait, quels étaient le nom de famille et les

noms personnels de son père et de sa mère. Le jeune homme répondit point par point; en l'entendant, le père fut grandement surpris et lui dit : « Lorsque votre père était encore de ce monde, lui et moi nous avons échangé une promesse de mariage utérine; je vous ai constamment cherché, mais je ne savais pas où vous étiez; ma fille n'a point encore osé se marier. » Le jeune homme dit : « Je ne savais rien de tout cela. » Le père de la jeune fille ajouta : « Interrogez vos parents et vos proches. »

A son retour, le jeune homme interrogea sa mère qui l'avait allaité et reconnut que la chose était vraie. Il se rendit donc de nouveau chez la jeune fille; sur la route, il aperçut un filet d'eau qui entrait dans un crâne sans jamais le remplir. Le jeune homme en fut effrayé. Poursuivant sa route, il vit encore des fruits mûrs sur un arbre; il voulut les prendre pour les manger; les fruits se mirent à lui dire : « Prenez-moi! Prenez-moi! » Le jeune homme eut grand'peur; il se mit à courir à toute vitesse et tomba par terre; avançant toujours, il arriva à la demeure de la jeune fille: la chienne vint à sa rencontre, se mit à deux genoux et lui lécha les pieds; mais les petits qui étaient dans le ventre de la chienne avancèrent en aboyant d'effroi et voulaient le mordre; alors, de nouveau, il tomba à terre et ne reprit ses sens qu'au bout d'un long temps.

Le père de la jeune fille étant venu au-devant de lui hors de la maison, il lui exposa tout ce qui s'était passé; le père trouva cela fort extraordinaire et rentra pour le raconter à sa fille. La jeune fille répondit à son père : « Avoir vu sur la route un filet d'eau qui coule dans un crâne sans jamais le remplir, cela signifie que, dans les générations à venir, on rassemblera tout ce qu'il y a dans le monde de richesses et de joyaux pour le donner à un homme sans parvenir à le satisfaire. Qu'on ait vu sur un arbre des fruits qui étaient mûrs, qu'on ait voulu les prendre pour les manger, mais que les fruits aient dit alors : « Prenez-moi ! Prenez-moi ! » cela signifie que l'homme qui apparaîtra dans les générations à venir voudra demander la fille aînée, mais la fille cadette lui dira : « Pourquoi ne me recherchez-vous pas ? » Que la chienne soit venue à la rencontre du jeune homme, qu'elle se soit mise à genoux et qu'elle lui ait léché les deux pieds, mais que les petits qui étaient dans le ventre de la chienne aient aboyé d'effroi et aient avancé pour le mordre, cela signifie que lorsque l'homme qui apparaîtra dans les générations à venir parlera aux autres, sa bouche sera comme onctueuse, mais son cœur sera semblable à un poinçon et à un couteau; à l'extérieur, il paraîtra satisfait des autres, mais à l'intérieur il formera contre eux de mauvais desseins. Toutes ces choses se passeront

dans les générations à venir et ne sont point d'aujourd'hui. » Alors, on maria la jeune fille au jeune homme, conformément au projet qui avait été fait primitivement.





L'ENFANT DE LA MORTE

Voici ce que j'ai entendu dire : Une fois, le Buddha se trouvait dans le royaume de Çrâvastî, dans le Jetavana, le jardin d'Anâthapiṇḍada, en compagnie de douze cent cinquante bhikṣus. Il y avait alors un roi nommé Tchan-t'o-yue qui était un adepte de la doctrine des Brahmanes; dans le gouvernement de son royaume, ce roi ne manquait pas de confier toutes les charges à des Brahmanes. La plus jeune épouse du roi était particulièrement chérie de lui; elle se trouva être enceinte; les autres épouses la prirent en haine; elles soudoyèrent à prix d'or un Brahmane pour qu'il la calomniât auprès du roi en disant : « Cette femme est néfaste; si elle met au monde

un fils, il sera un fléau pour le royaume. » En entendant ces paroles, le roi fut très chagrin et fâché; il demanda au Brahmane : « Que faut-il faire? » Le Brahmane répondit : « Il n'y a qu'un parti à prendre, c'est de faire périr la mère et l'enfant. » Le roi répliqua : « La vie humaine a une grande valeur; comment pourrais-je les mettre à mort? » L'autre dit : « Si on ne les fait pas périr, certainement vous aurez la douleur de détruire votre royaume et de perdre votre propre personne; la calamité ne sera pas mince. » Le roi écouta alors ses conseils et se conforma à ce qu'il disait. La femme fut donc tuée injustement et on l'enterra.

Plus tard, son fils naquit dans la tombe; la moitié du corps de la mère ne s'était pas décomposée et l'enfant put boire son lait; quand il eut atteint l'âge de trois ans, la tombe s'effondra et l'enfant put ainsi sortir; il jouait avec les oiseaux et les bêtes sauvages, et, quand le soir venait, il rentrait dans la tombe pour y passer la nuit.

Quand cet enfant eut six ans, le Buddha, par un effet de sa bonté universelle, songea aux peines qu'il endurait en vivant en compagnie des oiseaux et des bêtes sauvages; s'étant donc transformé en un çramaṇa et en ayant pris l'habit, il alla appeler l'enfant et lui demanda : « De quelle famille êtes-vous le fils et en quel lieu habitez-vous? » L'enfant, tout joyeux, répondit : « Je n'ai ni famille,

ni habitation, et je me borne à loger, pour la nuit, dans cette tombe. Maintenant, je vous demande, ô religieux, à partir avec vous. » Le Buddha lui dit : « Dans quel but voulez-vous partir avec moi ? » L'enfant répliqua : « Maintenant, que ce soit pour le bien ou pour le mal, je vous suivrai toujours, ô religieux. » Le Buddha le prit donc et l'amena dans le Jetavana. Lorsque l'enfant vit les attitudes majestueuses et les règles de vie des bhikṣus, sa pensée y prit le plus grand plaisir et il dit aussitôt au Buddha : « Je désire vous demander à devenir un bhikṣu. » A ces paroles, le Buddha lui caressa la tête de la main ; ses cheveux tombèrent et un kaṣâya revêtit spontanément son corps ; son nom fut Siu-t'o ; ayant reçu du Buddha les défenses vénérables, avec une pensée vigilante, il progressa excellemment, sans que son cœur se relâchât un seul instant; il obtint donc en sept jours la sagesse d'un arhat.

Le Buddha dit à Siu-t'o : « Vous avez reçu du Buddha les défenses vénérables et vous avez arraché en vous la racine des désirs ; les transmigrations, vous en êtes devenu le maître absolu. Maintenant, il faut que vous alliez sauver ce roi Tchan-t'o-yue. » Siu-t'o reçut l'ordre du Buddha ; il se prosterna le visage contre terre et rendit hommage au Buddha. Puis il se rendit dans ce royaume et se tint debout à la porte du palais : il demanda à être mis en pré-

sence du roi. Les officiers de service allèrent dire au roi : « Au dehors, il y a un religieux qui exprime le désir de voir Votre Majesté. » Quand il eut entendu cela, le roi sortit aussitôt, et, se trouvant en sa présence, il lui demanda : « J'ai un grand sujet de chagrin ; que dois-je faire ? » Le religieux dit : « Quel est le sujet de votre chagrin ? » Le roi répondit : « Je suis avancé en âge et je suis près du moment où les désirs sont passés ; pour mon royaume, je n'ai pas de descendant qui puisse me succéder, et, à cause de cela, je suis triste. » Quand le religieux eut entendu les paroles du roi, il commença par ne pas répondre et se contenta de sourire. Le roi fut alors irrité et se dit : « Quand j'ai parlé à ce religieux, il a commencé par ne pas me répondre et, au contraire, il s'est contenté de sourire. » Il désira donc le punir de mort. Siu-t'o, qui connaissait la pensée du roi, s'éleva aussitôt avec légèreté en volant ; il se tint debout, en haut, dans l'espace, et, divisant son corps et dispersant ses membres, il devint insaisissable. Quand le roi vit ces transformations prestigieuses et divines, il fut saisi de crainte, se repentit de sa faute et dit : « J'ai été, en vérité, stupide et fou ; je n'ai pas su distinguer le vrai du faux ; je désire, ô grande divinité, que vous reveniez pour me permettre de vous confier ma destinée. » Siu-t'o redescendit aussitôt du haut des airs et se tint debout devant le roi ; il

lui dit : « Si vous êtes capable de vous confier en quelqu'un, c'est fort bien ; mais il vous faut vous confier au Buddha ; le Buddha est mon grand maître ; il est le Vénérable dans les trois mondes ; il sauve et délivre la multitude des êtres vivants. » Le roi ordonna donc à la foule de ses officiers de préparer son cortège pour aller à l'endroit où était le Buddha. Siu-t'o, par la puissance de sa sagesse, dans l'instant qu'il faut pour étendre le bras, prit le roi et tout son peuple et les fit arriver à l'endroit où était le Buddha.

Le roi se prosterna le visage contre terre et rendit hommage au Buddha ; il confia sa destinée dans les trois Vénérables et demanda à recevoir les cinq défenses et à être upâsaka. Le Buddha lui dit : « Si vous désirez le savoir, le bhikṣu Siu-t'o est le fils de la femme enceinte que vous avez fait périr, lorsque vous avez jadis ajouté foi aux calomnies d'un Brahmane : après la mort de la mère, son fils est né dans la tombe ; la moitié du corps de sa mère ne s'est pas décomposée, et c'est pourquoi il a pu boire son lait ; lorsqu'il est arrivé à l'âge de six ans, il m'a suivi, est entré en religion, et c'est ce qui a produit sa condition actuelle. » En entendant les paroles du Buddha, le roi fut saisi à nouveau d'une frayeur qu'il ne pouvait surmonter. Le Buddha ajouta :

« Autrefois, au temps du Buddha Keou-sien-ni,

il y avait un roi nommé Fou-chö-ta; ce roi et, à sa suite, les trois cent mille hommes de son royaume, rendaient un culte aux trois Vénérables; or, il y avait un homme du peuple qui était pauvre et sans patrimoine; constamment, il louait ses services à des gens riches du pays pour mener pâturer et soigner plusieurs centaines de vaches; quand il vit le roi et les habitants rendre un culte aux moines bhikṣus, il demanda : « Vous autres, que faites-vous? » On lui répondit : « Nous rendons un culte aux trois Vénérables; plus tard, nous en obtiendrons du bonheur. » Il demanda encore : « Quelle sorte de bonheur obtiendrez-vous? » On lui répondit : « Quand les hommes ont le cœur pur et font des libéralités aux Vénérables, plus tard, en quelque lieu qu'ils se trouvent, ils sont paisibles, heureux et honorés, et ils ne souffrent aucune peine. » Il pensa à part lui : « Je suis fort pauvre et je ne puis que louer mes services comme gardien de vaches; je n'ai moi-même ni boissons ni aliments; que donnerais-je? » Il pensa alors : « Je rapporterai du lait de vache et je le ferai cuire pour en fabriquer du laitage. » D'un cœur pur, il offrit ce laitage aux bhikṣus; ceux-ci prononcèrent un vœu, disant : « Puissiez-vous, d'existence en existence, et en quelque lieu que vous vous trouviez, obtenir un bonheur approprié! » Dès lors, à travers le cycle des naissances et des morts successives, il

reçut toujours un bonheur approprié; tantôt il était en haut un *deva,* tantôt il était ici-bas un roi ou un seigneur. Plus tard, en un temps où il était roi, il sortit pour aller chasser; il vit une vache, enceinte d'un veau, qui était la propriété d'un habitant du pays; le roi ordonna à ses gens de prendre cette vache et de la tuer. Son épouse lui dit : « Ne faites pas tuer par ces gens le petit. » Sur ces entrefaites, le propriétaire de la vache revint et, fendant le corps de la vache, il prit son petit pour l'élever. Il dit avec colère : « Puisse le roi être comme cette vache! » Plus tard, l'âme de ce roi vint pour être fils de Votre Majesté; avant qu'il fût venu au monde, sa mère fut tuée par Votre Majesté; si vous désirez le savoir, Siu-t'o n'est autre que lui; quant à la mère de Siu-t'o qui fut mise à mort injustement, elle était celle qui était l'épouse du roi d'autrefois; le Brahmane qui l'a calomniée n'est autre que celui qui, autrefois, était le propriétaire de la vache. Si Siu-t'o naquit dans la tombe, put boire le lait de sa mère dont la moitié du corps n'était pas tombée en décomposition et put ainsi arriver à grandir, c'est parce que, dans une existence antérieure, il avait offert du laitage aux moines bhikṣus. »

Le Buddha dit : « Les punitions et les récompenses répondent aux actes comme l'ombre suit le corps; jamais il n'arrive que celui qui fait le

bien n'obtienne pas du bonheur, et que celui qui fait le mal ne reçoive pas du malheur. »

Quand le roi eut entendu le Buddha prononcer ce sûtra, son esprit s'ouvrit et il obtint la sagesse de srotâpanna ; les habitants de son royaume, à la suite du roi, reçurent tous les cinq défenses, accomplirent les dix sortes de bonnes actions et confièrent leurs destinées aux trois Vénérables; ils obtinrent de devenir soit srotâpanna, soit sakṛdâgâmin, soit anâgâmin, soit arhat.

Les disciples des quatre catégories, les devas, les nâgas, les démons et les génies, ayant entendu ce sûtra, furent joyeux; ils se présentèrent devant le Buddha, l'adorèrent et se retirèrent.





LE ROI-PAON

Autrefois le Bodhisattva était un roi-paon qui était suivi de cinq cents épouses ; il abandonna ses anciennes compagnes dans son désir de prendre pour femme un petit oiseau bleu. Le petit oiseau bleu ne mangeait que de l'ambroisie et des fruits excellents ; le paon allait chaque jour en chercher pour sa compagne. La femme du roi de ce pays tomba malade ; elle rêva qu'elle voyait le paon et qu'on lui disait que sa chair pourrait faire un remède. A son réveil, elle en informa le roi et celui-ci ordonna aux chasseurs d'aller en toute hâte lui chercher ce paon ; l'épouse du roi dit : « Celui qui pourra le prendre,

je le fiancerai à ma plus jeune fille et je lui donnerai mille livres d'or. »

Les chasseurs du royaume se dispersèrent dans toutes les directions et se mirent en quête : l'un d'eux aperçut le roi-paon accompagné du petit oiseau bleu, dans l'endroit où ils avaient coutume de manger ; alors il enduisit de place en place les arbres avec de la bouillie de miel ; le paon vint aussitôt la prendre pour en nourrir sa femme ; l'archer enduisit alors son propre corps de bouillie de miel et se tint accroupi comme un cadavre ; le paon vint prendre la bouillie et l'homme le saisit aussitôt. Le paon lui dit : « Si vous vous êtes donné tant de peine, c'est sans doute pour y trouver quelque profit. Je vous montrerai une montagne d'or dont vous pourrez tirer des richesses inépuisables, mais laissez-moi la vie. » L'homme lui répondit : « Le roi me fera présent de cent livres d'or et me mariera à sa plus jeune fille ; comment ajouterais-je foi à vos paroles ? » Il l'offrit donc au roi.

Le paon dit : « O grand roi, la bienfaisance que vous avez en vous s'étend partout à la ronde ; je désire que vous écoutiez mon humble avis. Je vous demande de me faire avoir un peu d'eau sur laquelle je prononcerai avec bienveillance une prière magique ; celui qui boira de cette eau guérira aussitôt de sa maladie ; si cette eau reste sans effet,

il ne sera pas trop tard pour que je subisse le châtiment. » Le roi suivit ce conseil ; sa femme but de cette eau et ses maux disparurent ; sa beauté devint resplendissante et il en fut de même pour toutes les femmes du harem. Les gens du royaume louaient le roi dont la grande bonté avait conservé la vie au paon et avait obtenu de prolonger la longévité des habitants du pays.

Le paon dit : « Je désire me jeter dans ce grand lac et prononcer une incantation sur son eau ; alors les maladies des habitants de tous pays pourront être guéries. Si votre attente est déçue, je désire que vous me donniez la bastonnade sur les pieds. » Le roi y ayant consenti, le paon prononça une incantation sur ce lac. Quand les gens du pays burent de cette eau, les sourds entendirent, les aveugles virent, les muets parlèrent, les bossus se redressèrent ; la guérison fut semblable pour toutes les maladies.

Quand la femme du roi fut rétablie et que les gens du pays eurent obtenu de n'avoir plus de maladies, on n'eut plus aucune envie de faire du mal au paon ; celui-ci, qui le savait bien, s'exprima au roi en ces termes : « Pour avoir reçu de Votre Majesté le bienfait d'avoir la vie sauve, j'ai sauvé en retour la vie de tous les habitants de votre royaume. J'ai achevé de m'acquitter ; je demande à me retirer. » Le roi y consentit.

Le paon alors s'envola au sommet d'un arbre et recommença à parler, disant : « Dans le monde il y a eu trois folies. » « Quelles sont-elles ? » demanda le roi. Le paon répondit : « La première est ma propre folie ; la seconde est la folie du chasseur ; la troisième est votre folie, ô grand roi. » Le roi dit : « Veuillez m'expliquer cela. » Le paon reprit : « Tous les Buddhas nous ont avertis à plusieurs reprises que la beauté féminine est un feu, qu'elle est la cause qui brûle le corps et met en péril la vie. J'ai abandonné les cinq cents épouses qui me servaient et je me suis épris du petit oiseau bleu ; je cherchais de la nourriture pour la lui offrir et j'étais comme son esclave ; je fus pris dans les filets du chasseur et je mis en danger de mort ma personne et ma vie ; telle a été ma folie. Quant à la folie du chasseur, voici en quoi elle a consisté : je lui avais parlé avec la plus grande sincérité, mais il a renoncé à une montagne d'or et dédaigné des richesses immenses parce qu'il ajoutait foi aux mensonges des artifices de votre épouse et espérait épouser votre plus jeune fille. On constatera que, dans le monde, tous les cas de folie et de stupidité sont analogues à celui-ci : on rejette les avertissements très véridiques du Buddha et on ajoute foi à des tromperies démoniaques ; le vin, les réjouissances et la débauche produisent alors parfois des maux qui détruisent toute une famille,

ou bien font que l'homme après la mort entre dans la Grande Montagne pour y endurer des tourments innombrables; si alors cet homme songe à retourner dans la condition humaine, il est semblable à un oiseau qui n'aurait plus d'ailes et qui voudrait monter jusqu'au ciel; cela ne lui serait-il pas difficile? Les séductions des femmes sont semblables à celles de ces démons; c'est d'elles que viennent toujours les ruines de royaumes et les destructions de personnes; cependant les gens stupides en font grand cas. Sur dix mille paroles que prononcent les femmes, il n'y en a pas une qui soit véridique; le chasseur pourtant a cru à de telles paroles; c'est là ce que j'appelle la stupidité du chasseur. Quant à vous, ô roi, vous aviez trouvé un médecin divin qui dissipait les maladies de votre royaume entier; toutes les influences pernicieuses se trouvaient détruites et les gens reprenaient un visage florissant; grands et petits en étaient heureux; cependant, ô roi, vous avez laissé partir ce médecin; c'est là ce que j'appelle la stupidité du roi. »

Le Buddha dit à Çâriputra : « Le roi-paon, à partir de ce moment, parcourut le monde dans les huit directions, manifestant partout son bon cœur par des remèdes divins, et guérissant les maladies de tous les êtres. Le roi-paon, c'était moi-même; le roi du royaume, c'était Çâriputra; le chasseur,

c'était Devadatta; la femme du roi, c'était la femme de Devadatta. »

Telle est la manière dont la pâramitâ de charité du Bodhisattva pratique la libéralité.





« FACE DE MIROIR »

Voici ce que j'ai entendu raconter : Un jour le Buddha se trouvait dans le royaume de Çrâvastî, dans le bois de Jeta, dans le jardin d'Anâthapiṇḍada. A l'heure du repas, les bhikṣus prirent les bols à offrandes et se rendirent dans la ville pour demander de la nourriture. Cependant, comme il n'était pas encore midi, ils se dirent : « Il est encore trop tôt pour entrer dans la ville; le mieux est d'aller nous asseoir un moment dans la salle de conférences des brahmanes hérétiques. » Tous ayant approuvé ce projet, ils se rendirent donc là. Après avoir échangé des compliments de bienvenue avec les brahmanes, ils prirent des sièges et s'assirent. En ce moment, les

brahmanes discutaient entre eux sur leurs livres saints et il s'était formé une contestation qu'ils ne parvenaient pas à résoudre ; ils en étaient venus à se blâmer et à se haïr les uns les autres, disant : « Ce que nous savons est la loi ; ce que vous savez, comment serait-ce la loi ? Ce que nous savons est d'accord avec la doctrine ; comment ce que vous savez serait-il d'accord avec la doctrine ? Notre doctrine doit être mise en pratique ; votre doctrine, il serait difficile de s'y attacher. Ce qu'il faut dire avant, vous le dites après : ce qu'il faut dire après, vous le dites avant. Pour beaucoup de lois, ce que vous dites est faux. Comme un fardeau trop lourd qu'on ne peut soulever, ainsi les sens que vous prétendez discuter vous ne pouvez les expliquer. Votre science est vaine et vous n'avez pas la moindre connaissance. Si on vous presse de questions, qu'aurez-vous à répondre ? » C'est ainsi qu'ils se portaient des coups les uns aux autres avec l'arme de la langue, et, pour une blessure reçue, ils en rendaient trois. Les bhikṣus, entendant les deux partis s'injurier ainsi réciproquement, n'approuvèrent pas les paroles d'un des partis et n'attestèrent pas l'exactitude des opinions de l'autre parti, mais ils se levèrent de leurs sièges respectifs et se rendirent à Çrâvastî pour y mendier de la nourriture. Quand la nourriture eut été recueillie, ils mirent en place les récipients et revinrent dans

le jardin de Jeta ; après avoir rendu hommage au Buddha, ils s'assirent sur un rang et lui racontèrent tout ce qui s'était passé, disant : « Nous songeons que ces brahmanes ont fait effort pour étudier ; quand donc devront-ils comprendre la vérité ? »

Le Buddha dit aux bhikṣus : « Ce n'est pas seulement dans la vie présente que les hérétiques sont inintelligents et enténébrés. O bhikṣus, il y a de cela fort longtemps, dans cette région du Jambudvîpa, il y avait un roi nommé Face de miroir ; il récitait les livres essentiels du Buddha ; ses connaissances étaient nombreuses comme les grains de sable du Gange. Quant à ses sujets, ministres ou gens du peuple, pour la plupart ils ne lisaient pas les écrits bouddhiques et portaient avec eux des livres mesquins ; ils avaient foi dans la clarté du ver luisant et mettaient en doute l'éclat qui se projette au loin du soleil et de la lune ; le roi se servit d'aveugles pour en tirer un apologue, car il désirait faire que ces gens renonçassent à aller sur des mares et naviguassent sur la grande mer ; il ordonna donc à ses émissaires de parcourir le royaume pour rassembler ceux qui étaient aveugles de naissance et les amener à la porte du palais ; ayant reçu cet ordre, les officiers prirent tous les aveugles du royaume et les firent venir au palais, puis ils annoncèrent qu'ils avaient

trouvé tous les aveugles et que ceux-ci étaient maintenant au bas de la salle.

Le roi dit : « Allez leur montrer des éléphants. » Les officiers obéirent à l'ordre royal ; ils menèrent les aveugles auprès des éléphants et les leur montrèrent en guidant leurs mains ; parmi les aveugles, l'un d'eux saisit la jambe d'un éléphant ; un autre saisit la queue ; un autre saisit la racine de la queue ; un autre toucha le ventre ; un autre, le côté ; un autre, le dos ; un autre prit une oreille ; un autre, la tête ; un autre, une défense ; un autre, la trompe. Les aveugles, se tenant auprès des éléphants, se disputaient tumultueusement, chacun d'eux disant qu'il était dans le vrai, et les autres non.

Les émissaires les ramenèrent alors vers le roi et le roi leur demanda : « Avez-vous vu les éléphants ? » Ils répondirent : « Nous les avons entièrement vus. » Le roi reprit : « A quoi ressemble un éléphant ? » Celui qui avait tenu une jambe répondit : « O sage roi, un éléphant est comme un tuyau verni. » Celui qui avait tenu la queue dit que l'éléphant était comme un balai ; celui qui avait tenu la racine de la queue, qu'il était comme un bâton ; celui qui avait touché le ventre, qu'il était comme un tambour ; celui qui avait touché le côté, qu'il était comme un mur ; celui qui avait touché le dos, qu'il était comme une table élevée ; celui qui avait tenu l'oreille, qu'il était comme un van ; celui qui

avait tenu la tête, qu'il était comme un gros boisseau; celui qui avait tenu une défense, qu'il était comme une corne; quant à celui qui avait tenu la trompe, il répondit : « O sage roi, l'éléphant est comme une grande corde. » Et, de plus belle, ils se mirent à se disputer en présence du roi, disant : « O grand roi, l'éléphant est réellement tel que je le décris. » Le roi Face de miroir rit alors aux éclats et dit : » Comme ces aveugles, comme ces aveugles vous êtes, vous tous qui n'avez pas vu les livres bouddhiques. » Puis il prononça cette gâthâ :

Maintenant, vous qui êtes une troupe d'aveugles, — vous disputez vainement et vous prétendez dire vrai; — ayant aperçu un point, vous dites que le reste est faux, — et à propos d'un éléphant vous vous querellez.

Il ajouta encore : « Ceux qui s'appliquent à l'étude des livres mesquins et qui n'ont pas vu que les livres bouddhiques sont d'une vérité et d'une rectitude si vastes que rien ne leur est extérieur, si hautes que rien ne les recouvre, ceux-là sont comme les gens privés d'yeux. » Alors tous, qu'ils fussent de condition haute ou de condition basse, récitèrent ensemble les livres bouddhiques.

Le Buddha dit aux bhiksus : « Le roi Face de miroir, c'était moi-même; quant aux gens privés de la vue, c'étaient les brahmanes de la salle de con-

férences; en ce temps, ces gens étaient sans sagesse et, à cause de leur cécité, ils en arrivèrent à se disputer; maintenant, quand ils disputent, ils sont aussi dans l'obscurité et, à cause de leurs disputes, ils ne font aucun progrès. »





LE PRINCE HÉRITIER SUDÂNA

Voici ce que j'ai entendu raconter : Un jour, le Buddha se trouvait à Çrâvastî, dans le Jetavana, dans l'enclos d'Anâthapiṇḍada ; il se trouvait alors en compagnie d'une multitude innombrable de bhikṣus, de bhikṣûṇîs, d'upâsakas et d'upâsikâs et était assis au centre de ses disciples des quatre catégories ; or, le Buddha se mit à sourire, et, de sa bouche, sortit une clarté de cinq couleurs. Ânanda se leva de son siège, disposa en bon ordre ses vêtements, joignit les mains, se mit à deux genoux et dit au Buddha : « Depuis plus de vingt ans que je suis aux côtés du Buddha, je ne l'ai jamais vu rire comme aujourd'hui. Maintenant, ô Buddha, pensez-vous à quel-

que Buddha du passé, du futur ou du présent? Il faut que vous ayez eu quelque idée spéciale; je désirerais en être informé. » Le Buddha dit à Ânanda : « Je ne pensais point à un Buddha du passé, du futur ou du présent; j'ai songé aux circonstances dans lesquelles, il y a de cela d'innombrables asaṃkhyeyas kalpas, je pratiquai la pâramitâ de bienfaisance. » Ânanda demanda au Buddha : « Quelles sont les circonstances dans lesquelles vous avez pratiqué la pâramitâ de bienfaisance? »

Le Buddha répondit : « Autrefois, il y a de cela des kalpas dont on ne saurait faire le compte, il y avait un grand royaume nommé Çibi; le nom du roi était Çibi; il gouvernait son royaume en appliquant les lois correctes; il ne faisait pas tort aux gens du peuple. Ce roi avait quatre mille grands ministres; il dominait sur soixante petits royaumes et huit cents villages; il possédait cinq cents éléphants blancs. Or, ce roi avait vingt mille épouses, mais n'avait pas un seul fils; il adressa donc des prières à toutes les divinités, ainsi qu'aux montagnes et aux cours d'eaux; une de ses femmes alors s'aperçut qu'elle était enceinte; le roi se mit donc à l'entourer de soins; il prescrivit qu'on lui donnât tout ce qu'il y avait de plus fin en fait de lit, de literie, de boissons et d'aliments; dès que les dix mois furent écoulés, le prince héritier na-

quit. Les vingt mille femmes du harem, en apprenant que le prince héritier était né, sautèrent toutes de joie et le lait jaillit spontanément de leurs seins; c'est pourquoi on donna au prince héritier le nom de Sudâna. Il y eut quatre nourrices qui entourèrent de leurs soins l'héritier présomptif : l'une d'elles l'allaitait, la seconde le tenait dans ses bras, la troisième le lavait, la quatrième le prenait pour le faire jouer; quand le prince atteignit sa seizième année, il était accompli dans l'écriture, le calcul, le tir à l'arc, l'art de diriger un char, ainsi que dans les rites et la musique; il servait son père et sa mère comme s'il eût servi des divinités célestes. Le roi fit pour lui un palais spécial.

Dès sa jeunesse, le prince héritier se plut à faire des libéralités à tous les hommes qui étaient dans le monde, ainsi qu'aux oiseaux qui volent et aux quadrupèdes qui marchent; il désirait faire que tous les êtres vivants eussent perpétuellement ce qui pouvait les rendre heureux. L'homme stupide, par avarice et avidité, n'est pas disposé à faire des libéralités; dans son ignorance et son aveuglement, il se trompe lui-même en pensant que la charité ne lui est d'aucun profit. Mais le sage, quand il se trouve dans le monde, comprend que la charité est une vertu. Les hommes charitables sont ceux que louent d'une voix unanime les Buddhas, les Pra-

tyeka Buddhas et les Arhats du passé, de l'avenir et du présent.

Quand le prince héritier fut devenu adulte, le grand roi lui choisit une épouse; son nom était Madrî; elle était fille d'un roi; sa beauté était sans égale; des parures de *béryl,* d'or et d'argent et de diverses substances précieuses ornaient son corps.

Le prince héritier eut un fils et une fille.

Le prince héritier songea qu'il voulait se conduire d'après la pâramitâ de charité. Il annonça au roi qu'il désirait sortir pour se promener et voir le pays; le roi y ayant consenti, le prince héritier sortit aussitôt de la ville. Çakra, roi des devas, descendit sous la forme d'hommes qui étaient pauvres, sourds, aveugles ou muets et qui tous se trouvaient sur le bord de la route. Quand le prince héritier les eut vus, il fit faire volte-face à son char et rentra au palais; il était plongé dans une profonde tristesse et ne se réjouissait plus. Le roi lui demanda pourquoi il ne se livrait plus à la joie depuis qu'il était revenu de son excursion. Il répondit : « Lorsque je suis sorti, j'ai aperçu des hommes pauvres, sourds, aveugles ou muets; c'est pourquoi je m'afflige. Je voudrais vous exprimer un désir; mais je ne sais point, ô grand roi, si vous me donnerez votre consentement. » Le roi lui dit : « Que désirez-vous? Je vous accorde ce que vous exigerez et je ne m'opposerai point à vos inten-

tions. » Le prince héritier lui répondit : « Je désire avoir toutes les richesses précieuses qui sont dans le trésor de Votre Majesté, les mettre en dehors des quatre portes de la ville et les étaler sur la place du marché pour en faire des libéralités, pour accorder tout ce qu'on demandera et pour ne m'opposer aux désirs de personne. » Le roi lui dit : « Faites comme il vous plaira ; je ne vous résiste point. » Le prince héritier chargea donc les ministres qui étaient à ses côtés de transporter les richesses précieuses, de les étaler en dehors des quatre portes de la ville, ainsi que sur la place du marché, pour qu'on pût en faire des libéralités, satisfaire à tous les désirs des hommes, et ne s'opposer à aucune envie. Dans les huit directions, au zénith et au nadir, il n'y eut personne qui ne fût informé de l'acte méritoire qu'accomplissait le prince héritier ; des quatre points cardinaux les gens accoururent, les uns venant de cent *li* de distance, les autres de mille *li,* les autres de dix mille *li;* ceux qui avaient envie de manger, on les nourrissait ; ceux qui désiraient des vêtements, on leur en livrait ; ceux qui souhaitaient obtenir de l'or, de l'argent ou des joyaux, on leur en donnait tant qu'ils en voulaient ; on accordait à chacun l'objet de son désir et on ne s'opposait à aucune envie.

En ce temps, un roi rival qui était animé de mauvaises intentions, apprit que le prince héritier



se plaisait à faire des libéralités, qu'il accordait tout ce qu'on lui demandait et qu'il ne s'opposait à aucune envie. Il réunit donc ses ministres et une foule de religieux pour tenir conseil avec eux ; il leur dit : « Le roi du royaume de Çibi a un éléphant blanc marchant sur des lotus ; son nom est *Siu-t'an-yen ;* il est très fort et vaillant au combat ; toutes les fois que des batailles ont été livrées contre d'autres royaumes, cet éléphant a toujours remporté la victoire ; qui se charge d'aller demander qu'on le lui donne ? » Tous les ministres répondirent qu'ils étaient incapables d'aller et de l'obtenir ; cependant, il y avait dans l'assemblée huit religieux qui dirent au roi : « Nous nous chargeons d'aller et de demander qu'on nous remette cet éléphant. Donnez-nous quelques provisions de route. » Le roi leur en donna, puis ajouta : « Si vous pouvez vous assurer la possession de cet éléphant, je vous récompenserai grandement. » Les huit religieux se mirent donc en route et prirent en main leur bâton ; franchissant au loin les montagnes et les rivières, ils parvinrent dans le royaume de Çibi et arrivèrent à la porte du palais du prince héritier ; tous s'appuyant sur leur bâton et levant un pied, restèrent debout tournés vers la porte. Alors, le gardien de la porte vint avertir le prince héritier que, au dehors, il y avait des religieux qui, tous, appuyés sur leur bâton et

levant un pied, restaient debout et disaient : « Nous sommes venus exprès de loin, parce que nous désirons demander qu'on nous donne quelque chose. » En entendant ces mots, le prince héritier fut très joyeux; il sortit pour aller à la rencontre des religieux, s'avança vers eux et leur rendit hommage comme le ferait un fils qui voit son père; il s'informa ensuite d'eux avec sollicitude, leur demandant d'où ils venaient, s'ils avaient pu n'être pas fatigués du voyage, enfin quel était l'objet de leur désir pour qu'ils tinssent ainsi un pied levé en l'air. Ces huit religieux lui dirent : « Nous avons entendu raconter que le prince héritier se plaisait à faire des libéralités, qu'il accordait tout ce qu'on lui demandait et ne s'opposait à aucune envie; la réputation du prince héritier s'est répandue dans les huit directions : en haut, elle a pénétré dans le ciel azuré; en bas, elle a atteint les sources jaunes; les mérites qu'il s'est acquis par ses libéralités sont immenses; au loin et au près, on le célèbre dans des chants et il n'est personne qui n'en soit informé. Ce que les hommes disent de vous, ô prince héritier, est vrai et non faux. Vous êtes maintenant le fils de l'homme divin; or, la parole de l'homme divin n'est jamais trompeuse. Donc, puisque vous êtes réellement capable de faire des libéralités et de ne pas vous opposer aux désirs des hommes, nous voudrions vous demander le don

de l'éléphant blanc qui marche sur des lotus. » Le prince héritier se rendit alors à l'écurie des éléphants et en fit sortir un éléphant; mais les religieux lui dirent : « Celui que nous désirons précisément avoir, c'est l'éléphant blanc qui marche sur des lotus, celui dont le nom est *Siu-t'an-yen.* » Le prince héritier répliqua : « Ce grand éléphant blanc est fort aimé et estimé du roi mon père, qui le regarde du même œil dont il me regarde moi-même; je ne saurais vous le donner. Si je vous le donnais, je perdrais l'affection de mon père; il serait peut-être capable, à cause de la faute que j'aurais commise concernant cet éléphant, de me chasser et de me faire sortir du royaume. » Le prince héritier fit cependant cette réflexion : « J'ai fait auparavant le vœu solennel d'accorder toutes les libéralités qu'on me demanderait et de ne m'opposer à aucun désir. Si maintenant je refuse, je contreviens à mes intentions primitives. Si je ne donne pas cet éléphant, par quel moyen pourrais-je atteindre au but de la pâramitâ sans supérieure et égale pour tous? Je consens à le donner afin de réaliser la pâramitâ sans supérieure et égale pour tous. » Le prince héritier déclara donc : « J'y consens; c'est fort bien, je désire vous le donner. » Il ordonna à ceux qui l'entouraient de mettre à cet éléphant sa selle d'or et de l'amener promptement. Le prince héritier, de la main gauche, prit

de l'eau dont il lava les mains des religieux, et, de la main droite, il tira l'éléphant pour le leur donner. Quand ces huit hommes furent en possession de l'éléphant, ils prononcèrent un souhait de bénédiction en faveur du prince, puis, quand ils eurent formulé ce souhait, ils montèrent tous sur l'éléphant blanc et s'en allèrent fort joyeux. Le prince héritier leur dit encore : « Partez promptement, car, si le roi savait ce qui vient de se passer, il pourrait envoyer des gens à votre poursuite pour vous enlever l'éléphant. » Ces huit religieux s'en allèrent donc en toute hâte.

Quand les ministres du royaume surent que le prince héritier avait fait don de l'éléphant blanc à leur ennemi, ils furent tous saisis de stupéfaction et de crainte ; tombant de leur lit à terre, ils étaient plongés dans le chagrin et ne se réjouissaient plus ; ils songeaient : « Notre pays ne pouvait s'appuyer que sur cet éléphant pour repousser les royaumes rivaux. » Ils allèrent dire au roi : « Le prince héritier a pris l'éléphant précieux qui, dans notre royaume, repoussait les royaumes rivaux et il en a fait don à notre ennemi. » En entendant ces mots, le roi fut tout déconcerté ; ils ajoutèrent : « O roi, si maintenant vous avez obtenu l'empire, c'est parce que vous aviez cet éléphant qui était plus fort que soixante éléphants. Maintenant que le prince héritier l'a donné à notre ennemi, je

crains que cela ne cause la perte du royaume. Que faut-il faire? En se livrant ainsi à toutes les libéralités dont il a fantaisie, le prince héritier videra journellement le trésor du palais; nous craignons qu'il ne finisse par donner le royaume entier, ainsi que sa femme et ses enfants. » En entendant ces paroles, le roi sentit redoubler son mécontentement; il appela un de ses ministres et lui demanda : « Est-il bien vrai que le prince héritier ait pris l'éléphant blanc pour le donner à notre ennemi? » Sur la réponse affirmative de ce ministre, le roi fut de nouveau grandement épouvanté; il tomba de son lit par terre et, si grande était son affliction, qu'il ne reconnaissait plus personne; on l'aspergea d'eau fraîche et, au bout d'un assez long temps, il reprit ses sens. Ses vingt mille épouses, elles aussi, n'étaient plus joyeuses.

Le roi délibéra avec ses ministres et leur demanda quelle conduite il fallait tenir à l'égard du prince héritier. Un des ministres répondit : « Celui qui entre avec ses pieds dans l'écurie des éléphants, on doit lui couper les pieds; celui qui emmène avec ses mains un des éléphants, on doit lui couper les mains; celui qui a regardé avec ses yeux un des éléphants, on doit lui arracher les yeux. » Un autre dit qu'il fallait lui couper la tête. Tels étaient les divers avis qu'émettaient les ministres dans la délibération. En entendant leurs pa-

roles, le roi fut grandement attristé; il dit à ses ministres : « Mon fils aime fort la sagesse et se plaît à faire la charité aux gens. Puis-je l'en empêcher en l'arrêtant et en l'enfermant? » Un des grands ministres qui se trouvaient là blâma l'avis exprimé par les autres ministres et le condamna en disant : « O roi, vous n'avez que ce seul fils et vous le chérissez fort. Pourquoi voudriez-vous le supplicier et le mutiler? et comment pourriez-vous avoir une telle pensée? » Il ajouta : « Je ne me permettrais pas non plus de vous engager, ô grand roi, à mettre le prince héritier dans l'impossibilité d'agir en l'arrêtant et en l'enfermant. Bornez-vous à le chasser hors du royaume; mettez-le dans une région sauvage au milieu des montagnes pendant une douzaine d'années. Cela le ramènera à résipiscence. » Le roi suivit l'avis de ce grand ministre; il envoya donc un messager appeler le prince héritier, puis il lui demanda : « Avez-vous pris l'éléphant blanc pour le donner à notre ennemi? » Le prince héritier répondit qu'il l'avait effectivement donné. Le roi reprit : « Pourquoi avez-vous pris mon éléphant blanc pour le donner à mon ennemi et ne m'en avez-vous pas averti? — Auparavant déjà, répondit le prince, j'avais obtenu de Votre Majesté l'engagement que vous me permettriez de faire toutes les libéralités que je voudrais et de ne vous opposer à aucun désir qui vous serait exprimé.

C'est pourquoi je ne vous ai pas averti de ce que je faisais. » Le roi répliqua : « L'engagement que j'avais pris auparavant ne s'appliquait qu'aux joyaux; comment l'éléphant blanc y aurait-il été inclus? — Toutes ces choses, dit le prince, sont également les biens du roi; comment l'éléphant blanc serait-il seul à en être exclu ? » Le roi dit alors au prince héritier : « Sortez promptement du royaume : je vous exile dans la montagne *T'an-t'o* pour douze années. » Le prince héritier répliqua : « Je n'oserais enfreindre les prescriptions de Votre Majesté, mais je voudrais encore faire des libéralités pendant sept jours, afin de déployer mes faibles sentiments; ensuite je quitterai le royaume. » Le roi répliqua : « Si je vous chasse, c'est précisément parce que votre charité est trop extrême, parce qu'elle a vidé mes trésors et causé la perte du joyau précieux qui me permettait de repousser les ennemis. Vous ne sauriez donc rester encore ici pour faire des libéralités pendant sept jours; sortez promptement; je ne vous accorde pas cette autorisation. » Le prince héritier dit alors : « Je ne me permettrais pas d'enfreindre les ordres de Votre Majesté; cependant, j'ai quelques richesses qui m'appartiennent en propre; je voudrais pouvoir en faire des libéralités, après quoi je m'en irai; mais je n'oserai plus dépenser les richesses de l'État. » Les vingt mille épouses allèrent ensemble

auprès du roi pour le prier de laisser le prince héritier faire des libéralités pendant sept jours; après quoi, il sortirait du royaume. Le roi y consentit.

Alors, le prince héritier chargea ceux qui étaient auprès de lui d'annoncer dans les quatre directions de l'espace que tous ceux qui désiraient obtenir des richesses eussent à venir à la porte du palais et qu'ils obtiendraient ce qu'ils désiraient; quand les hommes ont des richesses, ils ne peuvent les garder perpétuellement; un jour vient où il leur faut les perdre et les disperser. Ainsi donc, des quatre points cardinaux, des gens accoururent à la porte du palais; le prince héritier leur prépara à manger; il leur distribua ses objets précieux et chacun s'en alla satisfait; au bout de sept jours, les richesses furent épuisées; les pauvres étaient devenus riches et dix mille personnes étaient joyeuses.

Le prince héritier dit à sa femme : « Levez-vous promptement et écoutez ce que j'ai à vous dire : maintenant le grand roi me chasse et m'établit pour douze années dans la montagne *T'an-t'o.* » En entendant ce que disait le prince héritier, la princesse sa femme, toute déconcertée et stupéfaite, se leva et lui dit : « Quelle faute grave avez-vous commise pour que le roi se porte à cette extrémité contre vous ? » Le prince héritier répondit : « C'est parce qu'il a jugé que ma libéralité

était excessive, parce que j'ai vidé le trésor de l'État et parce que j'ai fait don à notre ennemi du vaillant éléphant blanc. Considérant cela, le roi et les ministres qui sont à ses côtés ont été d'accord dans leur irritation pour me chasser. » Madrî dit : « Pour que le royaume soit prospère, je souhaite que le grand roi, ainsi que les ministres qui sont à ses côtés, les officiers et les gens du peuple, grands et petits, aient une abondance et une joie illimitées. Moi cependant, je devrai déployer toutes mes forces pour tâcher avec vous de parvenir à la sagesse dans cette montagne. » Le prince héritier lui dit : « Quand un homme se trouve dans la montagne qui est un lieu d'épouvante, cela lui rend difficile de garder son sang-froid; les tigres, les loups et les bêtes féroces y sont fort à craindre; vous qui êtes habituée à suivre vos fantaisies et à vous réjouir, comment pourriez-vous supporter une telle vie? Vous habitez dans le palais; vous êtes vêtue d'étoffes fines et souples; vous vous reposez parmi des tentures; vous buvez et mangez des aliments doux et exquis et vous avez tout ce que désire votre bouche; or, dans la montagne, votre couche sera faite de pousses de plantes, votre nourriture consistera en fruits; comment pourriez-vous vous y plaire? En outre, il y a fréquemment là du vent, de la pluie et des coups de tonnerre, des éclairs, des brouillards, de la

rosée, qui font se hérisser le poil des hommes; quand il y fait froid, le froid est extrême; quand il y fait chaud, la chaleur est intense; parmi les arbres, on ne saurait trouver un abri où s'arrêter. Ajoutez que le sol est couvert de chardons, de cailloux aigus et d'insectes venimeux; comment pourriez-vous supporter tout cela? » Madrî dit : « A quoi me servent les étoffes fines et souples, les tentures, les boissons et les aliments doux et exquis, si je dois être séparée de vous, ô prince? Je ne pourrai jamais m'éloigner de vous. Dans les circonstances présentes, je dois partir avec vous. Le roi a pour insigne son étendard; le feu a pour insigne sa fumée; une épouse a pour insigne son mari. C'est sur vous seul que je m'appuie et vous êtes pour moi le Ciel. Au temps où vous étiez dans le royaume occupé à faire des libéralités aux gens venus des quatre directions de l'espace, je participais avec vous à cette œuvre charitable; maintenant, quand vous serez parti au loin, si un homme vient me demander l'aumône, que pourrai-je lui répondre? Au moment où j'apprendrais que des gens sont venus pour vous implorer, j'en mourrais sans doute d'émotion. » Le prince héritier lui dit : « Je me plais à faire des libéralités et à ne pas m'opposer aux désirs qui me sont exprimés; si quelqu'un vient me demander mon fils et exiger ma fille, je ne pourrai me dis-

penser de les donner. Si vous n'approuvez pas mes paroles, vous troublerez mes sentiments excellents; mieux vaut alors que vous ne partiez pas. » Madrî répliqua : « Je consens à approuver sans regret toutes les libéralités qu'il vous plaira de faire; il n'y eut jamais personne dans le monde qui fut aussi charitable que vous, ô prince. » Le prince héritier lui dit : « Si réellement vous êtes capable de cela, c'est fort bien. »

Le prince héritier, avec sa femme et ses deux enfants, se rendit auprès de sa mère et prit congé d'elle pour partir en lui disant : « Je désire que vous fassiez souvent des remontrances au grand roi pour qu'il gouverne le royaume avec la grande Loi et qu'il ne laisse pas l'hérésie s'implanter dans le peuple. » En entendant le prince héritier prendre ainsi congé d'elle, sa mère se sentit pénétrée d'émotion et de tristesse; elle dit aux personnes qui étaient là : « Avec un corps dur comme la pierre et un cœur résistant comme l'acier ou le fer, j'ai servi le grand roi sans jamais commettre aucune faute. Maintenant, je n'avais qu'un seul fils et il m'abandonne; pourquoi mon cœur ne peut-il pas se briser en morceaux de manière à ce que je meure? Quand l'enfant est dans le ventre de sa mère, il est comme la feuille qui, sur l'arbre, jour et nuit, croît et se développe; j'ai nourri mon enfant jusqu'à ce qu'il fût devenu grand, et voici

qu'il s'en va en m'abandonnant. Toutes les autres femmes vont s'en réjouir et mon roi ne me respectera plus. Si le Ciel n'est pas opposé à mon vœu, qu'il fasse que mon fils revienne promptement dans le royaume. » Le prince héritier, avec sa femme et ses deux enfants, rendit hommage à son père et à sa mère, puis il partit.

Les vingt mille épouses avaient enfilé chacune une perle véritable et en avaient fait don au prince héritier; les quatre mille grands ministres avaient fabriqué des fleurs avec les sept substances précieuses et les avaient offertes au prince héritier. Celui-ci, après avoir quitté le palais, sortit au nord par la porte de la ville; il prit les sept substances précieuses, les perles et les fleurs et en fit des libéralités aux gens venus des quatre directions de l'espace, en sorte qu'il les dépensa toutes aussitôt.

Les officiers, les gens du peuple, tous, grands et petits, se comptant par milliers et par myriades de personnes, vinrent offrir des présents pour souhaiter un bon voyage à l'héritier présomptif; ils discutaient entre eux et disaient : « Le prince héritier est un homme excellent; il est le bon génie du royaume; pourquoi son père et sa mère chassent-ils cet enfant qui est un précieux joyau? » Tous ceux qui assistèrent à son départ en eurent des regrets. Le prince héritier s'assit sous un arbre hors de ville et prit congé de ceux qui

l'avaient accompagné en leur disant qu'ils devaient s'en retourner. Les officiers et les gens du peuple, tous, grands et petits, revinrent donc en versant des larmes.

Le prince héritier, monté avec sa femme et ses deux enfants sur un char qu'il conduisait lui-même, partit. Quand il eut poursuivi longtemps sa marche en avant, il s'arrêta pour se reposer sous un arbre. Alors survint un brahmane qui lui demanda son cheval; le prince héritier détela aussitôt son cheval et le lui donna; puis il mit les deux enfants dans le char que sa femme poussait par derrière, tandis que lui-même, s'étant mis entre les brancards, tirait le char en marchant. Après être allé un peu plus loin, il rencontra derechef un autre brahmane qui vint lui demander son char; le prince héritier le lui donna aussitôt. Quand il se fut avancé plus loin, il rencontra un autre brahmane qui lui demanda l'aumône; il lui dit : « Ce n'est pas que je veuille rien vous refuser, mais tous mes biens sont épuisés. » Le brahmane répliqua : « Si vous n'avez aucun autre bien, donnez-moi les vêtements que vous avez sur votre corps. » Le prince héritier enleva aussitôt ses vêtements précieux et les lui remit, puis il se revêtit d'un vieux vêtement. Un peu plus loin, il rencontra un autre brahmane qui lui demanda l'aumône, et il lui donna les vêtements de sa femme; plus loin

encore, il donna les vêtements de ses deux enfants à un autre brahmane mendiant. Ainsi, le prince héritier se trouva avoir fait complètement don de son char, de son cheval, de son argent, de ses biens, de ses vêtements, et cependant il n'en conçut aucun regret, ce regret ne fût-il pas plus gros qu'un poil ou un cheveu. Le prince héritier portant lui-même son fils, sa femme portant sa fille, ils marchaient à pied. Le prince, sa femme et ses deux enfants avaient le visage paisible et étaient joyeux. Ils s'engagèrent ensemble dans la montagne.

La montagne *T'an-t'o* était à plus de six mille *li* du royaume de Çibi ; elle en était donc fort éloignée, et, pour y parvenir, ils traversèrent des marécages déserts où ils souffrirent de la faim et de la soif. Çakra, roi des devas Trayastriṃças, créa miraculeusement, au milieu d'un vaste marais, une ville avec ses faubourgs, ses places, ses quartiers, ses rues, ses ruelles, ses réjouissances ; des vêtements, des boissons, des aliments s'y trouvaient en abondance ; des gens sortirent de cette ville et vinrent au-devant du prince héritier pour l'inviter à séjourner là, afin de boire, de manger et de se réjouir avec eux. La princesse dit au prince : « Nous avons fait une fort longue marche ; ne pouvons-nous pas nous arrêter ici un moment ? » Le prince répliqua : « Le roi mon père

m'a banni dans la montagne *T'an-t'o ;* rester ici serait contrevenir à l'ordre du roi mon père ; ce ne serait pas agir avec piété filiale. » Aussitôt donc il sortit de la ville. Quand il jeta un regard en arrière, cette ville avait tout à coup disparu.

En continuant leur marche en avant, les exilés arrivèrent à la montagne *T'an-t'o;* au pied de cette montagne, il y avait une grande rivière, si profonde qu'on ne pouvait la traverser. La princesse dit à son mari : « Restons ici quelque temps, jusqu'à ce que l'eau ait baissé, et alors nous la traverserons. » Il répliqua : « Le roi mon père m'a banni dans la montagne *T'an-t'o;* m'arrêter ici serait contrevenir aux ordres du roi mon père ; ce ne serait pas agir avec piété filiale. » Le prince héritier se plongea alors dans l'extase du cœur compatissant ; aussitôt, dans la rivière, s'éleva une grande montagne qui divisa les eaux comme une digue ; le prince et sa femme purent alors passer en relevant leurs vêtements ; après qu'ils eurent passé, le prince héritier fit cette réflexion : « Si nous nous en allons en laissant les choses dans cet état, la rivière débordera et fera périr les hommes, les êtres qui rampent, ceux qui volent, ceux qui grouillent et ceux qui remuent. » Le prince héritier revint donc sur ses pas et s'adressa à la rivière en lui disant : « Coulez comme auparavant ; si des personnes veulent venir auprès de

moi, permettez-leur à toutes de traverser. » Quand le prince héritier eut prononcé ces paroles, la rivière se remit à couler comme auparavant.

Allant plus loin, ils arrivèrent à la montagne *T'an-t'o;* le prince héritier vit que la montagne était haute et majestueuse; les arbres y étaient luxuriants; toutes sortes d'oiseaux y chantaient d'une manière touchante; il y avait là des sources d'eau vive, des étangs purs, de l'eau excellente et des fruits doux; les oies sauvages, les hérons, les martins-pêcheurs, les canards et toutes les variétés d'oiseaux y abondaient. Le prince héritier dit à sa femme : « Regardez dans cette montagne les arbres qui s'élèvent jusqu'au Ciel sans qu'aucun d'eux soit brisé ou endommagé; nous boirons ces eaux excellentes, nous mangerons ces fruits doux, et, même au sein de cette montagne, nous pourrons nous appliquer à l'étude de la sagesse. » Le prince héritier entra dans la montagne; tous les oiseaux et les quadrupèdes qui s'y trouvaient en furent très joyeux et vinrent l'accueillir.

Au sommet de la montagne vivait un religieux nommé Acyuta, qui était âgé de cinq cents ans et qui avait une vertu extraordinairement merveilleuse. Le prince héritier lui rendit hommage, puis recula, se tint debout et lui dit : « Où y a-t-il maintenant, dans cette montagne, un endroit avec de la bonne eau et des fruits doux où

nous puissions nous établir ? » Acyuta lui répondit : « Toute cette montagne est un lieu béni, vous pouvez vous établir n'importe où. » Il ajouta : « Dans cette montagne sont des endroits purs et calmes ; pourquoi cependant votre femme et vos enfants sont-ils venus si vous désirez vous appliquer à l'étude de la sagesse ? » Avant que le prince eût répondu, Madrî demanda au religieux : « Depuis combien d'années vous appliquez-vous ici à l'étude de la sagesse ? » Le religieux lui ayant répondu qu'il demeurait dans cette montagne depuis quatre ou cinq cents ans, elle ajouta : « Calculez au bout de combien de temps une personne telle que moi atteindra la sagesse. Même en supposant que je demeure dans cette montagne aussi longtemps que ces arbres, je ne parviens pas à calculer quand une personne telle que moi pourra atteindre à la sagesse. » Le religieux lui répondit : « En vérité, ce sont là des choses que je ne connais point. » Le prince héritier demanda alors au religieux : « Avez-vous jamais entendu parler du prince héritier Sudâna, fils du roi du royaume de Çibi ? — J'en ai souvent entendu parler, répondit le religieux, mais je ne l'ai jamais vu. — C'est moi, dit le prince, qui suis précisément le prince héritier Sudâna. » Le religieux lui ayant demandé ce qu'il cherchait à obtenir, il déclara qu'il désirait obtenir le Mahâyâna. Le

religieux lui dit : « Tels étant vos mérites, vous obtiendrez le Mahâyâna avant longtemps. Quand vous aurez atteint à la sagesse sans supérieure, correcte et vraie, je serai votre premier disciple doué de pouvoirs surnaturels. »

Le religieux indiqua au prince héritier un endroit où il pourrait résider ; le prince, alors, prenant modèle sur le religieux, mit un lien autour de sa tête et tressa ses cheveux ; il but l'eau des sources et se nourrit de fruits ; puis il ramassa des branchages pour en faire une petite hutte de feuillage ; en même temps, il fit trois huttes de feuillage destinées respectivement à Madrî et à ses deux enfants. Le garçon se nommait Jâli, il était âgé de sept ans ; il portait des vêtements faits avec des herbes et accompagnait toujours son père. La fille s'appelait Kṛṣṇâjinâ, elle était âgée de six ans ; elle portait des vêtements en peau de cerf et accompagnait toujours sa mère. Dans la montagne, les oiseaux et les quadrupèdes étaient tous joyeux et mettaient leur confiance dans le prince héritier. Quand celui-ci se rendait en quelque lieu pour y passer une nuit, les cavernes et les étangs produisaient de l'eau de source, et sur tous les arbres desséchés poussaient des fleurs et des feuilles ; tous les insectes et les animaux malfaisants disparaissaient ; les carnassiers se mettaient d'eux-mêmes à

manger des herbes; les divers arbres fruitiers avaient spontanément des fruits abondants; les oiseaux de toutes sortes faisaient un concert et gazouillaient à l'unisson. Madrî s'occupait d'aller recueillir les fruits pour donner à manger à l'héritier présomptif, ainsi qu'à son fils et à sa fille. Quant à ces deux enfants, parfois aussi ils s'en allaient en quittant leur père et leur mère ; ils allaient jouer avec les animaux sur le bord de la rivière et parfois ils y passaient la nuit. Une fois, en guise de jeu, le garçon Jâli monta à cheval sur un lion; le lion ayant fait un bond, Jâli tomba à terre; il se blessa au visage et le sang coula ; un singe prit alors des feuilles d'arbre et essuya le sang de son visage, puis il le mena au bord de l'eau et le lava. Le prince héritier, de l'endroit où il était assis, vit de loin cette scène et s'écria : « Les animaux ont-ils donc de tels sentiments ! »

En ce temps, dans le royaume de Kuru, il y avait un brahmane pauvre qui, à quarante ans, s'était marié; sa femme était fort belle ; lui, au contraire, avait douze sortes de laideurs : son corps était noir comme de la poix; sur son visage il avait trois callosités; l'arête de son nez était mince; ses deux yeux étaient en outre verts; sa figure était ridée; ses lèvres étaient pendantes; sa parole était bégayante; il avait un gros ventre et le derrière saillant; ses jambes étaient tordues

et difformes; enfin sa tête était chauve; il avait tout l'aspect d'un démon. Sa femme, qui avait horreur de lui, avait prononcé des imprécations dans le dessein de le faire mourir; un jour que cette femme était allée puiser de l'eau, elle rencontra une bande de jeunes gens qui se moquèrent de son mari et le tournèrent en dérision; ils lui demandèrent : « Vous qui êtes si merveilleusement belle, comment pouvez-vous être la femme d'un pareil homme? » Elle répondit à ces jeunes gens : « La tête de ce vieux est blanche comme le givre sur les arbres; du matin au soir, je voudrais faire en sorte qu'il meure; mais qu'y puis-je, s'il se refuse à mourir? » La femme alors partit en emportant de l'eau et en pleurant; à peine fut-elle de retour qu'elle dit à son mari : « Je suis allée prendre de l'eau, mais une bande de jeunes gens s'est réunie pour se moquer de moi. Il vous faut me chercher une esclave; quand j'aurai une esclave, je ne serai plus obligée d'aller moi-même puiser de l'eau et les gens ne se moqueront plus de moi. » Son mari lui répondit : « Je suis extrêmement pauvre; où voulez-vous que je trouve une esclave? » Sa femme répliqua : « Si vous n'allez pas me chercher une esclave, je m'en irai et ne demeurerai plus avec vous. » Elle ajouta : « J'ai toujours entendu dire que le prince héritier Sudâna, pour avoir exercé une libéralité excessive, avait

été banni par le roi son père dans la montagne *T'an-t'o;* or, il a un fils et une fille; allez et demandez-lui de vous les donner. » Le mari objecta que la montagne *T'an-t'o* était à plus de six mille *li* de distance et qu'il n'y avait pas d'autre moyen que d'aller dans cette montagne pour adresser cette demande au prince; mais sa femme lui dit : « Si vous ne me cherchez pas une esclave, je me tuerai en me coupant la gorge. — J'aimerais mieux, lui répondit son mari, périr moi-même plutôt que de causer votre mort. » Il ajouta : « Si vous voulez que je fasse ce voyage, il faut que vous me donniez des provisions de route. » A quoi sa femme répondit : « Partez seulement ; je n'ai aucune provision. » Le brahmane prépara donc lui-même quelques provisions, puis il se mit en chemin.

Il atteignit d'abord le royaume de Çibi et, arrivé en dehors de la porte du palais, il demanda au portier : « Où se trouve maintenant le prince héritier Sudâna ? » Le portier entra aussitôt pour informer le roi qu'un brahmane était dehors et demandait à voir le prince héritier. A cette nouvelle, le roi fut ému et dit avec irritation : « C'est uniquement à cause de cette engeance que j'ai banni le prince héritier; pourquoi maintenant de tels hommes viennent-ils encore? » Il ajouta, en se servant d'une image : « Ceci est comparable à un feu qui se consumait lui-même, mais auquel

on rajoute des branches sèches; mon chagrin est semblable au feu qui se consumait; la venue de cet homme demandant à voir le prince est semblable aux branches sèches qu'on ajoute. » Le brahmane dit : « J'arrive d'un pays lointain, parce que j'avais entendu parler de la renommée du prince héritier qui pénètre en haut jusqu'au ciel azuré et atteint en bas jusqu'aux sources jaunes; le prince héritier est charitable et ne s'oppose à aucun des désirs qu'on lui exprime; voilà pourquoi je suis venu de loin, ayant quelque chose à lui demander. » Le roi répondit : « Le prince héritier demeure solitaire au plus profond des montagnes et il est extrêmement pauvre. Comment pourrait-il vous donner quoi que ce soit? — Bien que le prince héritier ne possède plus rien, répliqua le brahmane, j'attache beaucoup d'importance à le voir. » Le roi chargea donc des gens de lui montrer le chemin.

Ainsi, le brahmane se dirigea vers la montagne *T'an-t'o* : quand il arriva au bord de la grande rivière, il n'eut qu'à penser au prince héritier et put aussitôt la traverser. Le brahmane s'engagea alors dans la montagne et rencontra un chasseur auquel il demanda : « Avez-vous eu l'occasion de voir, dans cette montagne, le prince héritier Sudâna? » Le chasseur savait bien que le prince héritier avait été banni dans cette montagne pour avoir fait des libéralités aux brahmanes; il empoigna

donc ce brahmane, l'attacha à un arbre et se mit à le battre jusqu'à ce que son corps ne fût plus qu'une plaie ; puis il l'injuria, disant : « Je voudrais vous percer le ventre à coups de flèches et dévorer votre chair ; qu'avez-vous besoin de demander où est le prince ? » Le brahmane pensa : « Je vais être tué par cet homme ; il faut que je lui tienne un langage trompeur. » Il lui dit donc : « N'auriez-vous pas dû m'interroger ? — Qu'est-ce à dire ? » demanda le chasseur. Le brahmane reprit : « Comme le roi son père souhaitait voir le prince héritier, il m'a envoyé à sa recherche pour que je l'invite à rentrer dans le royaume. » Le chasseur aussitôt le délia et le détacha ; il lui fit toutes ses excuses en disant que vraiment il n'avait pas su quelles étaient ses intentions ; puis il lui montra où se trouvait le prince.

Le brahmane arriva donc à l'endroit où se tenait le prince héritier ; quand celui-ci le vit venir, il fut extrêmement joyeux ; il alla à sa rencontre et lui rendit hommage ; puis il lui demanda de ses nouvelles : « D'où venait-il ? Avait-il pu n'être pas trop fatigué du voyage ? Qu'avait-il à demander ? » Le brahmane répondit : « Je viens de loin ; tout mon corps est souffrant ; en outre, j'ai grand faim et grand soif. » Le prince héritier le pria donc d'entrer et de s'asseoir ; il lui présenta des fruits et un breuvage ; quand le brahmane eut bu de l'eau et eut

mangé des fruits, il dit au prince héritier : « Je suis originaire du royaume de Kuru ; depuis longtemps j'ai entendu parler de vos dispositions charitables, car votre renommée est connue dans les dix régions. Je suis fort pauvre et je voudrais vous demander de me donner quelque chose. » Le prince répondit : « Il n'est rien que je veuille vous refuser ; mais tout ce que je possédais a été distribué ; je n'ai plus rien à vous donner. — Si vous n'avez plus aucun objet, répliqua le brahmane, faites-moi don de vos deux enfants pour qu'ils prennent soin de ma vieillesse. » Quand il eut répété cette requête à trois reprises, le prince héritier lui dit : « Vous êtes venu exprès de loin dans le désir d'avoir mon fils et ma fille ; comment pourrais-je me refuser à vous les donner ? »

En ce moment, les deux enfants étaient allés jouer ; le prince héritier les appela et leur dit : « Un brahmane est venu de loin pour me demander de vous donner à lui ; j'y ai consenti ; partez avec lui. » Les deux enfants accoururent se réfugier sous les aisselles de leur père et leurs larmes jaillirent ; ils disaient : « Nous avons souvent vu des brahmanes, mais jamais nous n'en vîmes de cette sorte ; ce n'est pas un brahmane ; c'est un démon. Maintenant notre mère est allée recueillir des fruits et n'est point encore revenue ;

cependant notre père nous prend pour nous donner à manger à un démon; notre mort est certaine. Quand notre mère reviendra et qu'elle nous réclamera sans nous trouver, elle sera comme la vache qui recherche son veau; elle pleurera, se lamentera et s'abandonnera à l'affliction. » Le prince héritier dit : « J'ai fait une promesse; comment pourrais-je la reprendre? Ce brahmane n'est point un démon et ne vous dévorera point; vous donc, partez. » Le brahmane dit : « Je désire m'en aller, car je crains que leur mère ne revienne et qu'alors je ne puisse plus partir; vous m'avez témoigné des sentiments excellents, mais, si la mère des enfants revenait, elle détruirait vos bonnes dispositions. — Depuis ma naissance, répliqua le prince, je fais des libéralités et je ne m'en suis jamais repenti. »

Le prince prit de l'eau et en lava les mains du brahmane, puis il tira vers lui les deux enfants et les lui donna; la terre alors trembla. Les deux enfants ne voulaient pas suivre le brahmane; ils revinrent devant leur père et, se mettant à deux genoux, lui dirent : « Quel crime avons-nous donc commis dans nos existences antérieures pour que nous soyons maintenant atteints par de telles souffrances, et pour que, étant de race royale, nous devenions les esclaves d'un homme? Devant notre père, nous nous repentons de nos fautes; puisse par là notre châtiment disparaître et le

bonheur se produire et puissions-nous de génération en génération ne plus jamais rencontrer pareille infortune. » Le prince héritier répondit aux enfants : « Toutes les affections dans ce monde doivent être un jour rompues; toutes choses sont impermanentes; comment pourrait-on les conserver? Quand j'atteindrai à la sagesse sans supérieure et égale en tout, je vous sauverai. » Les deux enfants lui dirent : « Vous ferez nos adieux à notre mère, car maintenant nous nous séparons pour toujours; nous regrettons de ne pouvoir prendre congé d'elle personnellement; c'est sans doute les fautes commises dans nos vies antérieures qui nous valent ce malheur. Nous songeons à notre mère qui, quand elle nous aura perdus, s'affligera de nos souffrances et se désolera de nos peines. » Le brahmane dit : « Je suis vieux et affaibli; ces deux enfants vont chacun me quitter pour aller auprès de leur mère; comment alors les reprendrai-je? Il faut que vous me les livriez attachés. » Le prince héritier tint donc les mains des deux enfants derrière leur dos pour permettre au brahmane de les attacher; celui-ci les lia ensemble et prit le bout de la corde qui les retenait tous deux; puis, comme les deux enfants ne voulaient pas le suivre, il les frappa jusqu'à ce que le sang jaillît et coulât sur le sol. Ce spectacle arracha des larmes au prince héritier; la terre en fut ébranlée.

Le prince héritier et tous les animaux accompagnèrent de loin les deux enfants; puis, quand ils ne les virent plus, ils s'en retournèrent. Tous les animaux, suivant le prince héritier, revinrent à l'endroit où jouaient les enfants, se tordirent de douleur en poussant des cris et se jetèrent sur le sol.

Cependant, le brahmane était parti en emmenant les deux enfants. En route, le garçon enroula la corde autour d'un arbre et refusa d'aller plus loin, espérant que sa mère viendrait. Le brahmane les frappa avec un bâton tant qu'enfin les deux enfants lui dirent : « Ne nous battez plus; nous marcherons spontanément. » Levant les yeux au ciel, ils s'écrièrent : « O divinités des montagnes, ô divinités des arbres, ayez pour nous un sentiment de pitié; maintenant nous devons aller au loin pour être les esclaves d'un homme et nous n'avons pas pu dire adieu à notre mère. Dites-lui qu'elle laisse là ses fruits et qu'elle vienne promptement nous voir. » En cet instant, leur mère qui était dans la montagne, ressentit une démangeaison sous le pied gauche et en outre son œil droit eut un clignotement, tandis que du lait sortait de ses deux seins; elle fit alors cette réflexion : « Jamais encore je n'ai éprouvé ces sensations étranges; qu'ai-je besoin de m'occuper de ces fruits? Il faut que je m'en retourne pour voir s'il n'est pas

arrivé quelque malheur à mes enfants. » Elle laissa donc là ses fruits et s'en revint.

En ce moment, le Çakra du second ciel, roi des devas Trayastriṃças, sachant que le prince héritier avait donné ses enfants à un homme et craignant que sa femme ne vînt mettre à néant ces excellentes dispositions, se transforma en un lion qui se tint accroupi en travers du chemin. La femme dit à ce lion : « Vous êtes le roi des animaux ; moi aussi, je suis la fille d'un roi et je demeure comme vous dans la montagne ; je désire que vous vous écartiez un peu pour que je puisse passer. J'ai deux enfants qui sont encore tout jeunes ; ils n'ont rien eu à manger depuis ce matin et ne peuvent compter que sur moi. » Le lion, sachant que le brahmane était maintenant loin, se leva et laissa le chemin libre, en sorte que la princesse pût passer.

A son retour, la princesse vit le prince héritier qui était assis tout seul et elle n'aperçut pas ses deux enfants. Elle alla elle-même dans sa hutte de feuillage pour les y chercher, mais ne les trouva pas ; elle alla derechef dans les huttes des enfants et ne les y rencontra pas ; puis elle se rendit au bord de la rivière où les enfants avaient coutume de s'amuser, mais là encore elle ne les vit pas ; elle vit seulement les animaux : daims, lions et singes, avec lesquels ils s'amusaient habituellement.

Madrî s'avança en se frappant elle-même et en poussant des cris; l'eau de l'étang où jouaient les enfants en fut vidée et tarie. Madrî revint alors à l'endroit où était le prince héritier et lui demanda où étaient les deux enfants; le prince héritier ne répondit pas; Madrî dit encore : « Quand mes enfants me voyaient venir de loin rapportant des fruits, ils tombaient à terre en courant vers moi, puis ils se relevaient en bondissant et s'écriaient : Maman est revenue! Quand ils me voyaient assise, ils étaient tous deux à mes côtés; dès qu'ils apercevaient un peu de poussière sur mon corps, ils me l'enlevaient. Maintenant cependant je n'aperçois pas mes enfants et mes enfants ne viennent pas auprès de moi. Qui les a pris? Maintenant, de ne pas les voir mon cœur se brise. Dites-moi promptement où ils sont et ne me rendez pas folle. » Elle répéta ces paroles jusqu'à trois fois sans que le prince répondît rien. Madrî en conçut un redoublement de peine et prononça ces paroles amères : « Je pourrais encore supporter de ne pas voir mes enfants, mais votre silence augmente mon égarement. » Le prince héritier lui dit alors : « Un brahmane est venu du royaume de Kuru; il m'a demandé les deux enfants et je les lui ai donnés. » Quand la princesse eut entendu ces mots, elle éprouva une telle émotion qu'elle tomba à terre comme une

grande montagne qui s'écroule; elle se tordait de douleur et se lamentait sans pouvoir s'arrêter. Le prince héritier lui dit : « Calmez-vous un moment. Vous souvenez-vous des faits anciens qui se passèrent au temps du Buddha Dîpankara ? J'étais alors un brahmačârin et je me nommais *Pei-to-wei ;* vous étiez une fille de brahmane et vous vous nommiez *Siu-lo-t'o ;* vous teniez sept tiges de lotus et moi j'avais à la main cinq cents pièces d'argent ; je vous ai acheté cinq de vos fleurs parce que je voulais les répandre sur le Buddha ; vous m'avez confié les deux autres pour les offrir au Buddha et vous avez fait alors ce vœu : « Puissé-je, dans mes vies ultérieures, être toujours votre femme, et, belle ou laide, n'être jamais séparée de vous. » Je fis alors avec vous cette convention solennelle : « Si vous désirez être ma femme, il vous faudra vous conformer à ma volonté; je ferai toutes les libéralités possibles et je ne m'opposerai à aucun des désirs qui me seront exprimés; je m'abstiendrai seulement de donner mon père et ma mère; mais, pour tous les autres dons que je ferai, vous suivrez ma volonté. » Vous me répondîtes alors que vous y consentiez. Or, maintenant j'ai fait don des enfants et voici que vous jetez le trouble dans mes sentiments excellents. » En entendant ces paroles du prince héritier, la princesse sentit son cœur et son

intelligence s'ouvrir; elle se rappela que, dans une vie antérieure, elle avait promis d'approuver toutes les libéralités que ferait le prince héritier et d'acquiescer promptement à tous ses désirs.

Çakra, roi des devas, voyant quelle était la charité du prince héritier, descendit pour le mettre à l'épreuve avec le désir de lui demander encore quelque chose. Il se transforma en un brahmane qui, lui aussi, avait douze sortes de laideurs, et, arrivé en présence du prince héritier, il lui parla en ces termes : « J'ai constamment entendu raconter, ô prince, que vous vous plaisiez à exercer la charité et que, quelle que fût la demande qu'on vous adressât, vous ne vous opposiez aux désirs de personne. C'est pourquoi je suis venu ici dans l'intention de vous demander pour moi votre épouse. » Le prince héritier répondit : « J'y consens ; c'est fort bien ; elle est à vous. » La princesse lui dit alors : « Si maintenant vous me donnez à un homme, qui subviendra à votre entretien ? » Le prince répliqua : « Si maintenant je ne fais pas don de vous, par quel moyen obtiendrai-je de réaliser en moi la pensée des pâramitâs sans supérieures et égales en tout ? » Le prince héritier lava alors avec de l'eau les mains du brahmane, puis il amena sa femme et la lui donna. Çakra reconnut que le prince héritier n'avait en ce moment aucun sentiment de regret ; tous les devas louèrent son excel-

lence; le ciel et la terre furent fortement ébranlés. Alors le brahmane prit la princesse et l'emmena; mais, après avoir fait sept pas, il revint avec la princesse et voulut la remettre au prince héritier pour qu'elle ne fût plus donnée à personne; mais le prince lui dit : « Pourquoi ne la prenez-vous pas ? Aurait-elle quelques défauts ? Parmi toutes les épouses, celle-ci est la meilleure; elle est la fille d'un roi qui règne actuellement sur un royaume et elle est la fille unique de ce roi. A cause de moi, cette épouse s'est jetée dans l'eau bouillante et dans le feu de l'ascétisme; elle a bu et mangé des boissons et des aliments grossiers et mauvais et n'a jamais reculé devant aucune de ces souffrances. Dans tous ses actes, elle est diligente et appliquée et son visage est beau. Emmenez-la maintenant et mon cœur sera content. « Le brahmane dit au prince héritier : « Je ne suis point un brahmane ; je suis Çakra, roi des devas ; c'est pourquoi je suis venu pour vous mettre à l'épreuve. Quels sont vos vœux ? » Il reprit alors la forme de Çakra et apparut d'une merveilleuse beauté; la princesse lui rendit hommage et lui exprima trois souhaits : « En premier lieu, dit-elle, faites en sorte que le brahmane prenne nos deux enfants et revienne les vendre dans notre pays; en second lieu, faites en sorte que nos enfants ne souffrent ni de la faim ni de la soif; en

troisième lieu, faites que moi et le prince héritier nous puissions retourner promptement dans notre pays. » Çakra, roi des devas, répondit : « Il sera fait comme vous le désirez. » Le prince héritier dit à son tour : « Je souhaite qu'il soit fait en sorte que tous les êtres vivants obtiennent d'être sauvés et n'aient plus à endurer les souffrances de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort. » Çakra, roi des devas, lui dit : « Très grand est l'objet de votre désir ; il est fort élevé et rien ne lui est supérieur. Si vous désirez naître dans les cieux et devenir un roi parmi le soleil et la lune, ou si vous désirez être dans le monde un souverain suprême et avoir une longévité prolongée, ce sont là des choses que je pourrais vous donner conformément au vœu que vous m'en exprimeriez ; mais la majesté suprême dans les trois mondes échappe à mes atteintes. » Le prince héritier reprit : « Maintenant donc, provisoirement, je désire qu'il soit fait en sorte que j'aie de grandes richesses ; je me plairai constamment à les distribuer en libéralités plus considérables encore que celles d'auparavant ; je souhaite qu'il soit fait en sorte que le roi mon père et tous les ministres qui sont à ses côtés aient le désir de me revoir. » Çakra, roi des devas, lui dit : « Il sera fait certainement comme vous le désirez. » Un instant après, il disparut soudain.

Cependant le brahmane du royaume de Kuru

était revenu chez lui avec les enfants; mais sa femme se porta à sa rencontre et l'injuria, disant: « Comment osez-vous revenir en m'amenant ces enfants; ils sont de la race royale; vous, cependant, dépourvu de toute pitié, vous les avez frappés, de manière à ce qu'ils aient des blessures et à ce que tout leur corps soit couvert de sang et de pus; allez promptement les mettre en vente et cherchez-moi d'autres serviteurs. » Le mari suivit l'avis de sa femme et se mit en route pour aller vendre les enfants. Çakra, roi des devas, qui se promenait tout autour de la place du marché, dit : « Ces enfants sont à un prix élevé, personne ne peut les acheter. » Comme les enfants avaient faim et soif, le deva fit en sorte que, par le moyen d'une effluve spontanée, les enfants fussent entièrement rassasiés. Le roi des devas modifia alors les intentions du brahmane, qui se rendit dans le royaume de Çibi ; dans le royaume, les ministres et les gens du peuple reconnurent qu'ils avaient affaire aux enfants du prince héritier, aux petits-enfants du grand roi; grands et petits, tous les habitants furent saisis de compassion; les ministres demandèrent alors au brahmane comment il s'était procuré ces enfants; le brahmane dit : « Je les ai obtenus en les demandant; à quoi bon m'interroger? » Les ministres répliquèrent : « Puisque vous êtes venu dans notre royaume, n'est-ce pas

notre devoir de vous interroger ? » Les principaux ministres et les gens du peuple étaient tous disposés à enlever les enfants au brahmane ; mais il se trouva parmi eux un notable qui les réprimanda en disant : « Nous avons ici un exemple du degré auquel a pu atteindre l'esprit de charité du prince héritier ; si maintenant nous enlevons les enfants, ne nous opposerons-nous pas aux intentions réelles du prince héritier ? Le mieux est d'en référer au roi ; quand le roi en sera informé, il rachètera lui-même les enfants. » Alors donc on s'arrêta et les ministres vinrent dire au roi : « O grand roi, vos deux petits-enfants sont maintenant mis en vente par un brahmane. » A cette nouvelle, le roi fut très surpris ; il appela le brahmane qui vint donc dans le palais avec les deux enfants. Le roi, sa femme, les ministres qui étaient à ses côtés et toutes les femmes de son harem, en apercevant de loin les deux enfants, se mirent tous à sangloter. Le roi ayant demandé au brahmane comment il se trouvait posséder ces deux enfants, il répondit : « Je les ai obtenus en les demandant au prince héritier. » Le roi appela les deux enfants et désirait les prendre dans ses bras, mais les enfants pleuraient et ne voulaient pas aller dans ses bras. Le roi demanda au brahmane à quel prix il vendait les enfants ; avant que le brahmane eût pu répondre, le garçon dit : « Le garçon vaut mille pièces d'ar-

gent et cent vaches; la fille vaut deux mille pièces d'or et deux cents vaches. — Les garçons, répliqua le roi, sont estimés par les hommes; pourquoi donc le garçon est-il bon marché et la fille chère? » Le garçon répondit : « Les femmes de votre harem n'ont aucune parenté avec vous, ô roi; les unes sortent de conditions humbles; d'autres étaient de simples servantes; cependant celles que votre fantaisie favorise deviennent élevées en dignité; elles sont couvertes de joyaux et mangent et boivent des aliments exquis; ô roi, vous n'aviez qu'un seul fils et vous l'avez chassé au plus profond des montagnes, tandis que chaque jour vous vous livriez aux réjouissances avec les femmes de votre harem sans jamais penser à votre fils. Par là, on voit clairement que les fils ont peu de valeur et que les filles en ont une grande. » En entendant ces paroles, le roi fut troublé et affligé; ses larmes coulèrent à flots et il dit : « J'ai été coupable envers vous. Pour quelle raison ne venez-vous pas dans mes bras? Est-ce parce que vous me haïssez ou parce que vous craignez le brahmane? » Le garçon répondit : « Nous ne nous permettrions point de vous détester, ô grand roi, et, d'autre part, nous ne craignons point le brahmane. Nous étions autrefois les petits-fils du grand roi, mais maintenant nous sommes les esclaves d'un homme. Comment les esclaves d'un homme pourraient-ils aller dans

les bras du roi du royaume? Voilà pourquoi nous ne nous permettrons pas de le faire. » En entendant les paroles du jeune garçon, le roi sentit redoubler son affliction ; puis, en conformité avec ce qui venait de lui être dit, il paya au brahmane le prix convenu et appela de nouveau dans ses bras les enfants, qui s'y rendirent aussitôt. Le roi, tenant embrassés ses deux petits-enfants, caressait leur corps ; il leur demanda : « Qu'est-ce que mange et boit votre père dans la montagne? de quoi peut-il se vêtir? » Les deux enfants lui répondirent : « Il mange des fruits, des graines, des légumes et des racines; il se couvre d'une étoffe grossière qui lui tient lieu de vêtement; les cent sortes d'oiseaux le distraient et son cœur est exempt de tout chagrin. »

Le roi ayant renvoyé le brahmane, les enfants lui dirent : « Ce brahmane souffre beaucoup de la faim et de la soif; nous désirons que vous lui donniez un repas. » Le roi leur demanda : « N'êtes-vous donc pas fâchés contre lui ? Pourquoi vous inquiétez-vous encore de lui procurer à manger ? » Les enfants répondirent : « Notre père se plaisait à la sagesse, mais il n'avait plus rien dont il pût se servir pour faire la charité. Ce brahmane lui a demandé de nous donner à lui et ainsi il est devenu notre maître; nous n'avons point encore pu être ses serviteurs de manière à contribuer à l'accomplisse-

ment des sages intentions de notre père. Comment pourrions-nous maintenant le voir souffrir de la faim et de la soif sans éprouver des sentiments affectueux et bons à son égard ? Puisque notre père avait donné ses enfants à ce brahmane, comment, ô grand roi, pourriez-vous lui refuser un repas ? » Le roi offrit donc à manger au brahmane qui, après s'être rassasié, s'en retourna tout joyeux.

Le roi envoya alors un messager chercher en toute hâte le prince héritier et le faire revenir ; en conformité avec ces instructions, le messager alla chercher le prince héritier ; il fut arrêté par la rivière qu'il ne pouvait franchir, mais il n'eut qu'à songer au prince héritier et il put aussitôt la traverser ; arrivé auprès du prince héritier, il lui communiqua l'ordre du roi en lui disant qu'il devait promptement revenir dans le royaume et que le roi désirait vivement le voir. Le prince héritier répondit : « Le roi m'a banni pour douze années dans la montagne et il s'en faut encore d'une année que le terme ne soit arrivé ; quand cette année sera accomplie, je reviendrai. » Le messager retourna dire au roi ce qui s'était passé ; le roi écrivit alors de sa propre main une lettre pour être remise au prince héritier ; elle était ainsi conçue : « Vous êtes un homme sage ; pour ce qui est du passé, il vous faut être indulgent ; pour ce qui est de l'avenir, il vous faut aussi être indulgent. A quoi bon vous

irriter et ne pas revenir ? J'attendrai que vous soyez ici pour boire et pour manger. » Le messager se rendit de nouveau, porteur de cette lettre, auprès du prince héritier; quand celui-ci eut reçu cette lettre, il commença par se prosterner devant elle, le visage contre terre; puis, après l'avoir adorée, il recula et tourna sept fois autour d'elle; ensuite il l'ouvrit et la lut.

A la nouvelle que le prince héritier devait s'en retourner, toutes les bêtes de la montagne sautaient et se tordaient de chagrin, se frappaient et poussaient des cris lamentables ; les sources en furent taries ; les femelles des animaux en perdirent leur lait; les oiseaux de toutes sortes criaient piteusement ; car ils allaient perdre le prince héritier.

Le prince héritier mit alors des vêtements et s'en revint avec la princesse. Le souverain hostile du royaume rival, apprenant le retour du prince héritier, chargea des émissaires de mettre sur l'éléphant blanc un harnachement d'or et d'argent, de prendre avec eux le vase d'or plein de grains d'argent et le vase d'argent plein de grains d'or et de venir au-devant du prince sur la route pour les lui rendre en lui exprimant en ces termes son repentir des fautes qu'il avait commises : « Si auparavant je vous ai demandé l'éléphant blanc, c'est parce que j'étais stupide et insensé; à cause de moi, vous

avez été banni au loin; maintenant j'apprends que vous revenez et j'en conçois une grande joie; je vous restitue l'éléphant blanc et je vous présente les grains d'or et d'argent; je souhaite que vous condescendiez à les accepter, afin que mon crime soit supprimé. » Le prince héritier répondit : « Supposez qu'un homme ait préparé des aliments de toutes sortes de saveurs et les ait présentés à quelqu'un; si cette dernière personne, après les avoir mangés, les vomit à terre, comment ces aliments seraient-ils encore parfumés et purs? Pourrait-on les remanger? Maintenant, les libéralités que j'ai faites sont comparables à ce qui a été vomi : je ne puis en aucune façon les reprendre. Montez promptement sur l'éléphant et retournez exprimer mes remerciements à votre roi. On vous a bien fatigués, ô envoyés, pour que vous veniez au loin prendre de mes nouvelles. » Alors donc les émissaires montèrent sur l'éléphant et s'en retournèrent rapporter au roi ce qui s'était passé. A cause de cet éléphant, le souverain hostile de ce pays rival se transforma en un homme bienveillant et bon; lui-même, ainsi que tout son peuple, conçurent la pensée des pâramitâs sans supérieures et égales pour tous.

Le roi, père du prince héritier, monta sur un éléphant pour sortir à la rencontre de son fils. Le prince héritier s'avança aussitôt et lui rendit hom-

mage en mettant son visage contre terre; puis il revint à la suite du roi; tous les gens du peuple étaient transportés de joie; ils répandaient des fleurs, brûlaient des parfums, suspendaient des oriflammes et des dais en soie et faisaient couler sur le sol des essences parfumées pour accueillir le prince héritier. Celui-ci entra dans le palais et alla aussitôt devant sa mère; la tête contre terre, il lui rendit hommage et lui demanda comment elle se portait. Le roi confia au prince héritier tous ses trésors; le prince en fit des libéralités à son gré et fut plus charitable encore que précédemment. Comme sa charité ne se lassait pas, il obtint par là de devenir Buddha.

Le Buddha dit à Ânanda : « Telle est la manière dont j'ai pratiqué la charité dans une de mes existences antérieures. Le prince héritier Sudâna, c'est moi-même. Celui qui, en ce moment, était le roi son père, c'est maintenant mon père, le roi Çuddhodana; celle qui en ce moment était la mère du prince héritier, c'est maintenant Mâyâ ; celle qui en ce temps était la princesse, c'est maintenant Gopâ; celui qui en ce temps était le religieux Ačyuta demeurant dans la montagne, c'est Mahâmaudgalyâyana; celui qui en ce temps était Çakra, roi des devas, c'est Çâriputra; celui qui en ce temps était le chasseur, c'est Ânanda; celui qui en ce temps était le garçon Jâli, c'est

maintenant mon fils Râhula; celle qui en ce temps était la fille Kṛsṇâjinâ, c'est maintenant la mère de l'arhat *Mo-li* ; celui qui en ce temps était le brahmane qui demanda les enfants, c'est Devadatta; la femme du brahmane, c'est Čiñčamâṇavikâ. Telles sont les peines et les souffrances que j'ai endurées pendant des kalpas innombrables et voilà comment aussi j'ai fait le bien pendant des kalpas innombrables. Conservez toujours ce sûtra pour l'exposer à tous les çramaṇas. »

Telle est la manière dont le Bodhisattva pratique la pâramitâ de charité.





LA FEMME QUI NE PERD JAMAIS RIEN

Autrefois, il y avait une femme mariée qui disait constamment : « Je ne perds rien. » Son fils prit la bague de sa mère et, après avoir été la jeter dans l'eau, il alla demander à sa mère où était sa bague d'or. Sa mère lui dit : « Je ne perds rien. » Le surlendemain, sa mère invita à dîner Maudgalyâyana, Aniruddha et Mahâkâçyapa ; il lui fallut alors se procurer du poisson et elle envoya un homme au marché pour acheter un poisson. Lorsque l'homme fut de retour, on prépara le poisson et dans son ventre on trouva la bague d'or. La mère dit à son fils : « Je ne perds rien. »

Le fils, très joyeux, se rendit à l'endroit où se tenait le Buddha et lui demanda : « Pour quelle

cause ma mère a-t-elle ce bonheur de ne jamais rien perdre ? » Le Buddha lui dit : « Autrefois, il y avait un ascète qui demeurait dans le Nord ; lorsque l'obscurité et le froid furent arrivés et que ce fut l'hiver, tous les gens qui l'entouraient passèrent au sud des montagnes ; il y avait alors une vieille mère solitaire qui était si pauvre qu'elle ne pouvait partir ; elle resta seule et garda en lieu sûr tous les ustensiles et les biens de cette foule d'hommes ; au printemps, les gens revinrent tous et la mère rendit chaque objet sans aucune exception à son propriétaire ; tous ces hommes furent satisfaits. » Le Buddha dit : « Celle qui en ce temps était la mère solitaire, c'est votre mère ; parce que, dans cette naissance antérieure, elle a protégé les objets qui appartenaient à une multitude d'hommes, elle a obtenu ce bonheur de ne jamais rien perdre. »





LE VASE D'AVALAMBANA

Voici ce que j'ai entendu dire : une fois, le Buddha se trouvait dans le royaume de Çrâvastî, sous les arbres de Jeta dans le jardin d'Anâthapiṇḍada. Mahâmaudgalyâyana venait d'obtenir les six pénétrations; il désira sauver son père et sa mère et reconnaître le bienfait qu'ils lui avaient rendu en l'allaitant et en le nourrissant; il jeta donc un regard sur l'univers avec l'œil de l'intelligence; il vit que sa mère défunte était née parmi les démons affamés; elle ne pouvait ni boire ni manger et sa peau était collée sur ses os. Maudgalyâyana eut compassion d'elle ; il remplit donc son bol de nourriture et alla donner à manger à sa mère; quand sa mère eut la nourri-

ture du bol, elle protégea de sa main gauche la nourriture et, de la main droite, elle la roula en boule; mais, avant que les aliments fussent entrés dans sa bouche, ils se transformèrent en charbons brûlants; elle ne put donc pas manger; Maudgalyâyana poussa un grand cri; il se lamenta et pleura en gémissant.

Il revint en toute hâte dire la chose au Buddha et lui exposa entièrement ce qui en était. Le Buddha lui dit : « Les crimes de votre mère ont une racine profonde et tenace; ce n'est pas votre puissance, à vous un seul homme, qui y pourrait porter remède; quoique la renommée de votre piété filiale et de votre obéissance ait ébranlé le ciel et la terre, ni les dieux du ciel, ni les génies de la terre, ni les démons pervers, ni les maîtres hérétiques, ni ceux de la vraie doctrine, ni les quatre dieux rois des devas n'y pourraient, eux non plus, porter remède. Il est nécessaire d'avoir la force divine que possède l'assemblée universelle des religieux, et alors vous obtiendrez la délivrance. Je vais maintenant vous dire le moyen qu'il faut employer pour secourir et sauver, pour faire que dans tous les mondes de peine soient écartées la tristesse et les souffrances, et que les obstacles créés par les crimes disparaissent. »

Le Buddha dit à Maudgalyâyana : « A l'époque où l'assemblée des religieux des dix régions, le

quinzième jour de la septième lune, se livre tout entière à la confession des fautes de chacun, il vous faut, en faveur de ceux d'entre vos parents en ligne directe pendant sept générations et d'entre votre père et votre mère actuels qui sont dans le danger et dans la peine, réunir des aliments de cent saveurs et les cinq sortes de fruits, des bassins pour se laver, des parfums et des huiles, des réchauds et des lampes, des lits et des objets de literie, rassembler tout ce qu'il y a de bon et de beau dans le monde pour le placer dans un vase et en faire une offrande à l'assemblée des religieux de haute vertu des dix régions. En ce jour-là, l'assemblée de tous les saints, soit ceux qui dans les montagnes atteignent le samâdhi, soit ceux qui ont obtenu le fruit des quatre voies, soit ceux qui sous les arbres se conduisent selon la règle, soit ceux qui ont les six pénétrations, ceux qui ont les maîtrises, ceux qui se transforment par la puissance de la doctrine, ceux qui ont entendu la voix, ceux qui ont compris les causes, soit les bhikṣus en qui sont présents en puissance les Bodhisattvas mahâsattvas des dix régions, tous ceux en un mot qui font partie de la grande assemblée recevront tous d'un cœur unanime la nourriture du bol. Pour ce qui est de la conduite de l'assemblée des saints qui renferme en elle toutes les puretés par l'observation

des défenses, sa vertu est immense. Quand vous aurez ainsi fait une offrande à ces classes de religieux au temps où ils se livrent à la confession des fautes de chacun, votre père et votre mère actuels, vos parents en ligne directe pendant sept générations et vos six degrés de parenté obtiendront de sortir des tourments des trois voies ; en ce moment même ils seront délivrés et seront tout naturellement vêtus et nourris. Ceux dont les pères et mères sont encore en vie, ils leur assureront cent années de bonheur et de joie ; quant aux parents en ligne directe pendant sept générations qui sont déjà morts, ils naîtront parmi les devas; naissant spontanément par transformation, ils entreront dans l'éclat des fleurs célestes et recevront une joie illimitée. »

Alors le Buddha décréta que les religieux assemblés des dix régions commenceraient par donner aux maîtres de maison la formule du vœu pour les parents en ligne directe pendant sept générations, qu'ils pratiqueraient les pensées de samâdhi et qu'ensuite seulement ils recevraient la nourriture. D'abord quand ils auraient reçu la nourriture, ils commenceraient par la placer devant le stûpa du Buddha ; les religieux assemblés prononceraient la formule du vœu et concevraient les pensées de samâdhi, puis ils pourraient recevoir la nourriture.

Alors le bhikṣu Maudgalyâyana et l'assemblée des grands Bodhisattvas éprouvèrent tous une grande joie. Les gémissements, les larmes et les cris de Maudgalyâyana cessèrent en se dissipant; alors ce jour-là même, la mère de Maudgalyâyana obtint d'être délivrée des peines du monde des démons affamés.

Puis Maudgalyâyana dit encore au Buddha : « Le père et la mère qui m'ont enfanté, moi votre disciple, ont obtenu le bienfait de la puissance des mérites du Triratna, grâce à la puissance de la force divine des religieux assemblés. Mais s'il s'agit de tous les disciples à venir du Buddha, de ceux qui pratiqueront la piété filiale et l'obéissance, pourront-ils eux aussi ou ne pourront-ils pas, en s'acquittant comme il convient de cette cérémonie du vase d'avalambana, secourir et sauver leur père et leur mère actuels et leurs parents en ligne directe pendant sept générations? »

Le Buddha dit : « Elle est grandement excellente, cette question qui me réjouit. Je voulais précisément vous parler de cela; écoutez donc de nouveau. O hommes excellents, s'il y a des bhikṣus et des bhikṣuṇîs, des rois de royaumes, des héritiers présomptifs, des fils de rois, des grands ministres, des conseillers, des dignitaires des trois grades les plus élevés, des fonctionnaires de tout rang et des gens du commun peuple qui pratiquent la piété et

l'affection filiales, il faut que tous, en faveur du père et de la mère encore en vie qui les ont mis au monde, et en faveur de leurs parents défunts en ligne directe pendant sept générations, le quinzième jour du septième mois, jour de joie pour le Buddha, jour où les religieux se livrent à la confession des fautes de chacun, placent dans le vase d'avalambana des boissons et des aliments de cent saveurs et les donnent, en faisant leurs prières et leurs vœux, aux religieux des dix régions qui se livrent à la confession des fautes de chacun; ils feront ainsi que leur père et leur mère actuellement en vie jouiront d'une longévité de cent années sans avoir de maladies et sans souffrir d'aucune de toutes les douleurs, et que même leurs parents en ligne directe pendant sept générations seront délivrés des peines des démons affamés, pourront naître parmi les devas et les hommes et jouiront d'un bonheur sans limites. » Le Buddha dit à tous les hommes de bien et à toutes les femmes de bien : « S'il y a des disciples du Buddha qui pratiquent la piété filiale et l'obéissance, ils doivent conserver constamment dans leur pensée le souvenir de leur père et de leur mère et même de leurs parents en ligne directe pendant sept générations. Chaque année, le quinzième jour du septième mois, ils doivent toujours par piété filiale et par obéissance, par affection et par souvenir pour leur père et leur

mère qui les ont mis au monde et pour leurs parents en ligne directe pendant sept générations, faire en leur faveur l'offrande du vase d'avalambana au Buddha et aux religieux, afin de répondre au bienfait que leur ont rendu leur père et leur mère en les élevant et en les chérissant. Vous, tous les disciples du Buddha, il est nécessaire que vous observiez cette règle. »

Alors le bhikṣu Maudgalyâyana et les disciples des quatre catégories, après avoir entendu ce qu'avait dit le Buddha, s'y conformèrent avec joie.





LE SAINT ENSEIGNEMENT D'A-LI-NIEN-MI

AUTREFOIS, il y avait un roi nommé *Kiu-lie*; dans son royaume était un arbre qui était appelé l'arbre *sieou-po-houan*; cet arbre avait une circonférence de cinq cent soixante *li*; en bas, ses racines couvraient un espace de huit cent quarante *li*; il était haut de quatre mille *li*; ses branches s'étendaient à deux mille *li* dans toutes les directions. Cet arbre avait cinq côtés : Le premier côté nourrissait de ses fruits le roi et ses femmes; le second, tous les fonctionnaires; le troisième, la foule du peuple; le quatrième, les religieux çramaṇas; le cinquième, les oiseaux et les quadrupèdes. Les fruits de cet arbre étaient

gros comme une jarre d'une contenance de deux boisseaux; leur goût était doux comme le miel; il n'y avait personne pour les garder et cependant nul ne les volait. En ce temps, les hommes vivaient tous quatre-vingt-quatre mille années; ils n'avaient que neuf sortes de souffrances, à savoir : le froid, le chaud, la faim, la soif, le besoin urgent d'aller à la selle et celui d'uriner, les besoins sexuels, les indigestions et l'affaiblissement corporel résultant de la vieillesse : telles étaient les neuf souffrances qu'ils éprouvaient. Les femmes se mariaient à l'âge de cinq cents ans.

En ce temps, il y avait un maître de maison nommé *A-li-nien-mi* qui possédait des richesses incalculables. *A-li-nien-mi* fit cette réflexion : « La vie est fort courte; il n'est point d'être vivant qui ne meure; les richesses ne sont pas une possession inhérente à la personne et souvent elles causent sa perte; mieux vaut en faire des libéralités pour secourir les indigents. Quelque joie qu'on éprouve dans la gloire de ce monde, on ne peut la conserver longtemps; le mieux est de renoncer à sa famille et d'abandonner la souillure, d'observer la pureté et de revêtir le kaṣâya pour devenir çramaṇa. » Il se rendit donc dans une assemblée de sages pour y recevoir les défenses des çramaṇas; les gens du commun qui virent *A-li-nien-mi* se faire çramaṇa furent au nombre de plus de mille

hommes; en apprenant sa sainte conversion, tous s'aperçurent de l'impermanence : ce qui est prospère tombe aussitôt en décadence; rien n'existe qui ne périsse; seule la Loi mérite d'être honorée. Tous devinrent çramaṇas et suivirent ses enseignements. *A-li-nien-mi* expliquait les textes saints à ses disciples en leur disant :

« La vie humaine est fort brève; comme une lueur, elle est impermanente. Il faut renoncer à la vie présente pour ne s'occuper que des vies futures. Il n'est aucun être vivant qui ne meure; comment pourrait-on être éternel ? Ainsi donc, il faut supprimer les sentiments d'avarice et de convoitise et faire des largesses aux indigents, réprimer les passions, dominer les désirs et ne pas commettre les diverses fautes. Quand l'homme est dans le monde, sa vie s'écoule avec une extrême rapidité : la vie humaine est comparable à la rosée qui se dépose sur les herbes au matin et qui tombe en un instant; telle étant la vie humaine, comment pourrait-elle durer longtemps ? La vie humaine est comparable aux gouttes de pluie qui tombent dans l'eau; des bulles s'élèvent et crèvent aussitôt; plus vite encore que ces bulles passe la vie. La vie humaine est comparable à la lueur de l'éclair qui s'éteint en un instant; plus promptement encore que l'éclair passe la vie. La vie humaine est comparable à l'acte de fendre l'eau avec un bâton; dès que le bâton

est parti, l'eau se referme; plus vite encore que cela passe la vie. La vie humaine est comparable à un peu de graisse qu'on passe dans une friture faite sur un feu ardent; en un instant elle est entièrement grillée; plus vite encore que ce peu de graisse disparaît la vie. La vie humaine est comparable au fil qui traverse le métier à tisser; petit à petit, il en arrive à diminuer et à se terminer; c'est ainsi que jour et nuit diminue la vie; nombreuses y sont les souffrances et lourdes les peines; comment pourrait-elle durer longtemps? La vie humaine est comparable à un bœuf qu'on traîne à la boucherie : à chaque pas que fait le bœuf, il se rapproche du lieu de sa mort; chaque jour est pour l'homme ce qu'un pas est pour le bœuf; plus courte encore que cela est la durée de la vie. La vie humaine est comparable à un torrent qui descend de la montagne et qui jour et nuit se porte en avant avec impétuosité sans jamais s'arrêter; plus vite encore que cela s'enfuit la vie humaine; jour et nuit, elle va vers la mort et s'en rapproche sans cesse. Quand l'homme est dans ce monde, il endure de grandes peines et a beaucoup de soucis. La vie humaine étant chose insaisissable, c'est pour cette raison qu'il faut se conformer à la vraie doctrine, observer les défenses prescrites et n'y porter aucune atteinte, faire des libéralités aux pauvres. Des hommes qui naissent dans ce monde il n'y en

a aucun qui ne doive mourir. » Tels étaient les enseignements qu'*A-li-nien-mi* donnait à ses disciples.





VOCABULAIRE

Anâgâmin, « qui ne (re) vient plus (sur terre) », troisième stage de la sainteté.

Ânanda, cousin du Buddha, son compagnon et un de ses disciples préférés.

Anâthapiṇḍada, « qui donne l'aumône à la veuve et l'orphelin », surnom d'un marchand de Çrâvastî qui offrit au Buddha le parc de Jetavana.

Aniruddha, un des grands disciples du Buddha.

Arhat, saint qui a définitivement triomphé des passions ; quatrième stage de la sainteté.

Asaṃkhyeya, « incommensurable », désignation d'une immense période de siècles.

Avalambana, « être suspendu, » nom donné à un rite funéraire du Bouddhisme.

Bhikṣu, « mendiant », désignation régulière du moine bouddhique.

Bhikṣuṇî, « mendiante », la nonne bouddhique.

Bodhisattva, saint qui a fait vœu de devenir un Buddha par l'exercice graduel de toutes les perfections.

Brahmačârin, brahmane en cours d'études, astreint à la continence.

Çakra, un des dieux les plus populaires, qui trône dans un véritable paradis; le roi des dieux.

Çâriputra, un des disciples préférés du Buddha, d'une compétence sans rivale en métaphysique.

Çıbi, peuple établi dans la vallée de l'Indus; aussi le roi de ce pays.

Čiñčâmâṇavikâ, religieuse qui voulut calomnier le Buddha et qui expia sa faute par une mort tragique.

Çramaṇa, « celui qui peine », nom donné aux religieux bouddhiques, par opposition au brâhmaṇa, « brahmane ».

Çrâvastî, une des plus grandes villes de l'Inde au temps du Buddha, dans le pays de Kosala, entre le Gange et l'Himalaya.

Dânapâramitâ, « perfection du don », une des perfections pratiquées par les Bodhisattvas.

Deva, dieu, créature céleste qui jouit d'un bonheur temporaire et précaire comme l'est celui de la créature humaine.

Devadatta, cousin et ennemi juré du Buddha Çâkyamuni.

Dîpaṅkara, nom du Buddha au temps duquel Çâkyamuni fit vœu de devenir un jour Buddha.

Gâthâ, stance, et proprement : stance chantée.

Ghaṇṭâ, plaque sonore ou clochette qui appelle aux offices.

Gopâ, une des deux épouses du Buddha lorsqu'il menait l'existence d'un prince dans le palais paternel.

Jambudvîpa, « l'Ile au Jambu », désignation de l'Inde; l'arbre jambu (Eugenia Jambu; rose-apple) passe pour caractériser le pays indien.

Jeta, nom d'un prince auquel Anâthapiṇḍada acheta

son parc, le Jetavana, pour l'offrir au Buddha et à la communauté.

Kâçî, nom sacré de la ville de Bénarès.

Kaliṅga, royaume de l'Inde, situé sur le bord du Golfe de Bengale, au sud du delta du Gange.

Kalpa, une des grandes périodes de l'existence de l'univers.

Kaṣâya, pièces d'étoffe teintes en ocre qui composent le costume du moine bouddhique.

Kuru, royaume de l'Inde, dans la région de Delhi.

Li, unité de mesure des distances en Chine, dont la longueur varie avec les époques; plusieurs centaines de mètres.

Magadha, royaume de l'Inde, sur la rive droite du Gange (aujourd'hui le pays de Bihar); la capitale était Râjagṛha (aujourd'hui Râjgir).

Mahâ-Kâçyapa, « le grand Kâçyapa », disciple du Buddha considéré comme chef de l'Église après la mort du Maître.

Mahâ-Maudgalyâyana, « le grand Maudgalyâyana », le premier des disciples pour la connaissance et l'emploi des facultés magiques.

Mahâsattva, « grand être », titre donné aux Bodhisattvas (V. ce mot).

Mahâyâna, « grand véhicule, » enseignement bouddhique qui se propose de former des Bodhisattvas (par opposition au Hînayâna, « petit véhicule » qui ne vise qu'à former des arhats).

Makara, sorte de crocodile; monstre marin.

Mâyâ, mère du Buddha, épouse du roi Çuddhodana.

Mo-ho-lo-chö, transcription du sanscrit *mahârâja,* titre royal.

Nâga, dieux-serpents, symboles de richesse et de beauté, qui vivent dans le monde souterrain.

Pâramitâ, les perfections au nombre de six, pratiquées par les Bodhisattvas pour atteindre la dignité de Buddha.

Pratyeka-buddha, « Buddhas individuels », saints qui possèdent la formule du salut, sans s'occuper de la propager.

Sakrdâgâmin, « qui (re)vient une fois (sur terre), deuxième stage de la sainteté.

Samâdhi, état de contemplation.

Srotâpanna, « entré dans le courant », premier stage de la sainteté.

Stûpa, monument, en général de forme hémisphérique, élevé sur des reliques du Buddha.

Sudâna, nom d'un prince qui est le héros de la charité (*dâna* = lat. *donum,* le don). L'interprétation de son nom fournie par le conteur, à la page 150, semble indiquer toutefois un original sanscrit Sudhâna (de la racine *dhâ* qui signifie « téter »).

Sûtra, discours édifiant tenu par le Buddha.

Tathâgata, « ainsi allé », une des désignations les plus usuelles des Buddhas.

Trayastrimças, « les Trente-trois », désignation d'un groupe de grandes divinités.

Triratna, « les Trois Joyaux », le Buddha, la Loi, et la Communauté des Moines; l'hommage aux Trois Joyaux est l'acte caractéristique de l'adhésion au Bouddhisme.

Upâsaka, fidèle qui pratique un certain nombre des Défenses prononcées par le Buddha et qui fait la charité à l'Église.

Upâsikâ, féminin du mot précédent.



TABLE DE CONCORDANCE

DES CONTES PUBLIÉS DANS CE VOLUME

AVEC LES *MILLE ET UNE NUITS* ET LES *FABLES OU CONTES D'ÉSOPE, PHÈDRE, LA FONTAINE,* ETC.

---

2. L'homme entre deux âges	Cf. ÉSOPE. Fable 56 et 56 *b* de l'édition Halm. (Teubner 1852.) PHÈDRE, II, 2. LA FONTAINE. L'Homme entre deux âges et ses deux maîtresses. (Livre I, fable 17.)
3. Le teinturier et son fils.	Cf. LA FONTAINE, L'ours et l'amateur des jardins.
4. Le lion et le petit oiseau.	Cf. ÉSOPE. Fable 276 et 276 *b*. PHÈDRE. I, 8. LA FONTAINE. Le loup et la cigogne. (Livre III, fable 9.)
5. Le lion et le chacal . . .	Cf. LA FONTAINE. Le lion et le rat. (Livre II, fable 11.)
6. Les quatre frères en désaccord.	Cf. LA FONTAINE. Les membres et l'estomac. (Livre III, fable 2.)

7. Le corbeau, le chacal et l'ermite	Cf. La Fontaine. Le corbeau et le renard. (Livre I, fable 2.)
8. La chatte sauvage et le coq sauvage	Cf. La Fontaine. Le coq et le renard. (Livre II, fable 15.)
11. Le roi-dragon, le roi et le bélier	Cf. *Mille et une Nuits*. (Trad. Henning, t. I, pp. 18-22.)
12. Les épouses infidèles . .	Cf. *Mille et une Nuits*. (Trad. Henning, t. I, pp. 11-13.) La Fontaine. Joconde.
18. Le jeune homme qui va au-devant de la jeune fille	Cf. *Mille et une Nuits*. (Trad. Henning, t. I, p. 165.)
23. La femme qui ne perd jamais rien.	Cf. *L'anneau de Polycrate*. (Hérodote, III, 40.)



ORIGINE ET PROVENANCE DES TRADUCTIONS RÉUNIES DANS CE VOLUME

Numéro	TITRE DU CONTE	PUBLIÉ ANTÉRIEUREMENT DANS — FABLES ET CONTES DE L'INDE — Numéro	Page	CINQ CENTS CONTES ET APOLOGUES — Numéro	Volume	Page	
1	Histoire de « Fait bien » et « Fait mal »	»	»	»	»	»	*T'oung Pao*, 1914, p. 469.
2	L'homme entre deux âges	1	5	462	III	247	
3	Le teinturier et son fils	4	9	339	II	269	
4	Le lion et le petit oiseau	7	12	51	I	193	
5	Le lion et le chacal	9	16	338	II	268	
6	Les quatre frères en désaccord	10	17	439	III	207	
7	Le corbeau, le chacal et l'ermite	11	20	428	III	175	
8	La chatte sauvage et le coq sauvage	12	22	424	III	151	
9	Le singe et le couple de tortues	14	27	425	III	155	
10	Le religieux et le chasseur	15	30	49	I	182	
11	Le roi-dragon, le roi et le bélier	18	43	112	I	382	
12	Les épouses infidèles	19	45	107	I	374	
13	La femme à l'orange	21	48	117	I	388	
14	La femme fourbe	22	49	116	I	387	
15	La mort du renard	23	50	365	II	336	
16	Le sculpteur et le peintre	24	53	163	II	12	
17	Le disciple astucieux et l'éléphant femelle	25	54	110	I	379	
18	Le jeune homme qui va au-devant de la jeune fille	28	58	465	III	251	
19	L'enfant de la morte	»	»	»	»	»	*Journal asiatique*, 1917, I, p. 262.
20	Le roi-paon	»	»	20	I	72	
21	« Face de miroir »	»	»	86	I	336	
22	Le prince héritier Sudâna	»	»	500	III	362	
23	La femme qui ne perd jamais rien	20	47	118	I	389	
24	Le vase d'avalambana	»	»	»	»	»	Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 1, XI, 2e partie, p. 53.
25	Le saint enseignement d'A-li-nien-mi	»	»	85	I	330	

ORIGINAL CHINOIS

TEXTE	TRADUCTEUR	DATE
Ta fong pien fo pao ngen king.		Han postérieurs (dynastie qui finit en 225 ap. J.-C.)
King lu yi siang qui reproduit un texte tiré		516 ap. J.-C.
du *P'i yu king*, en 10 chapitres.	K'ANG FA-SOUEI.	326-342 ap. J.-C.
Che song lu.	PUṆYATARA et KUMARÂJÎVA.	404 ap. J.-C.
Lieou tou tsi king	SENG-HOUEI.	240-280 ap. J.-C.
P'ou sa ying lo king.		376 ap. J.-C.
Che song lu.		404 ap. J.-C.
King lu yi siang	TCHE-KIEN.	Première moitié
(« Sûtra de Virûdhaka »).		du IIIe siècle ap. J.-C.
Cheng king.		285 ap. J.-C.
d°		d°
d°		d°
Lieou tou tsi king.	SENG-HOUEI.	240-280 ap. J.-C.
Kieou tsa p'i yu king.		251 ap. J.-C.
d°		d°
d°		d°
d°		d°
Mi-cha-sai pou ho hi wou fen lu.		423-424 ap. J.-C.
Tsa p'i yu king.		Commencement du Ve siècle.
Kieou tsa p'i yu king.		251 ap. J.-C.
King lu yi siang qui reproduit un texte tiré		516 ap. J.-C.
du *P'i yu king* en 10 chapitres.		326-342 ap. J.-C.
	TSIU-K IU KIN-CHENG.	455 ap. J.-C.
Lieou tou tsi king.	SENG-HOUEI.	240-280 ap. J.-C.
Yi tsou king		IIIe siècle ap. J.-C.
et *Lieou tou tsi king.*		240-280 ap. J.-C.
	CHENG-KIEN.	388-487 ap. J.-C.
Kieou tsa p'i yu king.		251 ap. J.-C.
	TCHE FA-HOU.	Tsin occidentaux 265-289 ap. J.-C.
Lieou tou tsi king.	SENG-HOUEI.	240-280 ap. J.-C.



TABLE DES MATIÈRES

Préface 11

1. Histoire de « Fait bien » et « Fait mal ». 23

2. L'homme entre deux âges 63

3. Le teinturier et son fils 65

4. Le lion et le petit oiseau 67

5. Le lion et le chacal. 71

6. Les quatre frères en désaccord 73

7. Le corbeau, le chacal et l'ermite . . . 78

8. La chatte sauvage et le coq sauvage . . 81

9. Le singe et le couple de tortues 88

10. Le religieux et le chasseur 92

11. Le roi-dragon, le roi et le bélier . . . 101

12. Les épouses infidèles 104

13. La femme à l'orange 107

14. La femme fourbe **112**
15. La mort du renard **114**
16. Le sculpteur et le peintre **118**
17. Le disciple astucieux et l'éléphant femelle **121**
18. Le jeune homme qui va au-devant de la jeune fille **124**
19. L'enfant de la morte **128**
20. Le roi-paon **136**
21. « Face de miroir » **142**
22. Le prince héritier Sudâna **148**
23. La femme qui ne perd jamais rien . . . **197**
24. Le vase d'avalambana **199**
25. Le saint enseignement d'A-li-nien-mi . . . **206**
Vocabulaire **211**
Origine et provenance des contes réunis dans ce volume (tableau) **215**
Table de concordance **217**

LA COLLECTION DES CLASSIQUES DE L'ORIENT EST IMPRIMÉE SUR LES PRESSES DE P. MERSCH, L. SEITZ ET Cie, 17, VILLA D'ALÉSIA, A PARIS.

DATE DUE

[redacted]			
GAYLORD			PRINTED IN U.S.A.